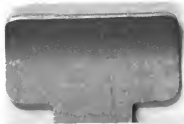


PALLI





34123

UN PAYSAN

U

D'AUJOURD'HUI.

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

PAR

M. EMILE SOUVESTRE.

Représentée pour la première fois au second Théâtre-Français,
le 16 janvier 1851.



PARIS

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS

18, RUE GUÉNÉGAUD (ANCIEN 24).

1851

PERSONNAGES.

LOUIS BAUDRY, fermier.....	M. TISSERANT.
LE COMTE DE CANDÉ.....	M. HARVILLE.
VICTOR BERTHAUT, peintre.....	M. TETARD.
GUILLAUME, garçon de ferme.....	M. TALLIN.
ERNESTINE, femme de Baudry.....	M ^{lle} D'ARGILLY.

La scène se passe à Chambord, dans la ferme de Baudry.

NOTA. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises de la salle.
Le personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur.

UN PAYSAN

D'AUJOURD'HUI.

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

(Le théâtre représente un salon campagnard, simple, mais propre; au fond, une porte et deux fenêtres; porte à gauche; deux portes à droite. — A gauche, une cheminée et une causeuse; à droite, un guéridon; chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME, *endormi*; ERNESTINE, *entrant par la droite.*

(*Au moment où la toile se lève, une lampe brûle sur le guéridon; demi-obscurité. Guillaume est endormi sur une chaise placée au fond, en travers de la porte.*)

ERNESTINE, *sans voir Guillaume.*

Il est déjà tard... M. de Candé doit être réveillé, et ce pauvre Guillaume a passé la nuit à faire sentinelle au dehors... par un temps si froid ! il faut que j'aille l'avertir de rentrer... (*Elle va pour sortir par le fond et aperçoit Guillaume.*) Tiens... il est ici... il dort !... (*Elle le secoue.*) Guillaume... Guillaume...

GUILLAUME, *se réveillant en sursaut.*

Hein !... quoi ? je vous dis, brigadier, que M. le comte n'est pas ici.

ERNESTINE.

Silence donc, malheureux* !

GUILLAUME.

Ah !... comment... c'est vous, madame Baudry ! (*Il se lève.*)

ERNESTINE.

C'est ainsi que vous gardez l'entrée de la ferme ?

GUILLAUME.

Pardon, excuse, madame, j' venons de rentrer, et j' m'étais assis là... pour penser...

ERNESTINE.

C'est-à-dire que vous n'avez pu résister au sommeil ; mais il fallait m'avertir. Ignorez-vous que M. de Candé se cache ; que l'on peut venir l'arrêter à chaque instant ** ?

GUILLAUME.

J' sais bien, rapport à ce duel qu'il a eu à Paris ! même que son témoin, M. Berthaut, a été obligé de s'ensauver avec lui, et de se cacher au château voisin, chez M^{me} la baronne de Rokman ; mais ils ne peuvent pas cependant jouer toujours, comme ça, à cache-cache avec la justice.

ERNESTINE.

Il espère que ses amis finiront par assoupir cette affaire, et, en tous cas, il aura évité les trois ou quatre mois de prison qui auraient précédé le jugement...

GUILLAUME.

Ah ! bon !... c'est pourquoi il est venu se cacher à Chambord, dans la ferme de votre mari...

ERNESTINE.

Qui était malheureusement absent lorsque le comte est arrivé ; de sorte que j'y reste seule responsable de sa sûreté.

GUILLAUME.

Soyez tranquille, mam' Baudry ; personne ne se doute de rien. J'ai été là en faction toute la nuit, et y aurait pas pu seulement passer un lièvre sans que je crie : qui vive ?

ERNESTINE.

Pendant quand je suis arrivée...

* G., E.

** E., G.

GUILLAUME.

Ah ! oui, j'étais occupé à penser...

ERNESTINE.

Les yeux fermés.

GUILLAUME.

Pour avoir pas de distractions... c'est le meilleur moyen.

ERNESTINE.

Enfin, vous êtes sûr, Guillaume, que le comte n'est pas encore levé ?

GUILLAUME.

Levé ?... ah ! bien oui ! je le saurais. (*Le comte paraît à la porte du fond.*) Quand on a l'habitude de veiller !... songez donc, man' Baudry, que j'ai été souvent placé en sentinelle perdue...

ERNESTINE.

Toi ?

GUILLAUME.

« Certainement... dans la garde nationale... Aussi, j'ai l'oreille fine... si M. le comte avait seulement bougé, j'm'en serais aperçu...

SCÈNE II.

ERNESTINE, LE COMTE, GUILLAUME.

LE COMTE.

Alors, pourquoi n'as-tu rien dit ?

ERNESTINE, *se retournant.*

Ciel ! M. le comte.

GUILLAUME, *stupéfait.*

Comment... vous étiez sorti ?...

LE COMTE, *riant.*

Depuis le point du jour !

ERNESTINE, *à Guillaume.*

C'est là ce que vous appelez faire sentinelle ?

LE COMTE, *riant.*

Ce pauvre garçon, il aura cru faire son service de soldat-

citoyen. Mais, va rentrer mon cheval, je te prie, je l'ai laissé à la porte, couvert de sueur.

GUILLAUME.

J'y vas, monsieur le comte... (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ERNESTINE, LE COMTE.

ERNESTINE.

Quelle imprudence !... sortir ainsi, au risque d'être rencontré...

LE COMTE.

Qu'importe ? personne ne me connaît dans ce pays. Vous m'aviez d'ailleurs tant parlé de la belle collection de camélias de M^{me} de Rokman que je me suis empressé d'aller, ce matin, aux serres du château pour vous en cueillir un bouquet. (*Il lui présente le bouquet.*)

ERNESTINE, *le prenant.*

Se peut-il... c'était pour moi... Ah ! monsieur le comte, vous êtes d'une galanterie... *

LE COMTE.

Du tout... c'est en payement de ceux que vous m'apportiez autrefois chaque matin... quand ma mère habitait son château d'Alsace...

ERNESTINE, *qui est allée poser son bouquet sur le guéridon, à droite.*

Et qu'elle avait la bonté de m'y recevoir, moi, petite paysanne, pour partager vos amusements et vos leçons...

LE COMTE, *gaiement, en la faisant asseoir.*

Dont vous profitiez mieux que moi.

ERNESTINE.

Tenez, l'autre jour, en feuilletant ma musique, j'ai retrouvé ces nocturnes dont vous jouiez l'accompagnement de violon...

LE COMTE, *gaiement.*

Et qui n'allaient bien que quand je comptais des silences...

* Le C., E.

ERNESTINE.

Et vous rappelez-vous nos traductions de Schiller... car nous prenions aussi ensemble les leçons d'allemand...

LE COMTE.

Et nos lectures... il y avait surtout Robinson...

ERNESTINE.

Oh !... vous étiez décidé à aller habiter une île déserte...

LE COMTE.

A la condition que vous seriez mon Vendredi.

ERNESTINE.

Et vous êtes allé habiter Paris.

LE COMTE.

Et vous vous êtes mariée dans l'Orléanais... car voilà où devait vous conduire cette éducation qui vous avait élevée au-dessus de votre classe... à épouser un fermier...

ERNESTINE.

Mais je n'ai pas à m'en plaindre, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oh ! mon Dieu ! je sais que maître Baudry est l'homme important du canton. Sans l'avoir jamais vu, je le déclare digne d'être électeur, membre de la fabrique, adjoint de M. le maire... Je sais même qu'il a trouvé une place dans sa ferme pour vos livres et pour votre piano ; mais lui, il n'en est pas moins un paysan... Ah ! ce n'est point là, Ernestine, ce que j'avais espéré pour nous ! (*Il lui prend la main.*) Car, moi, je me rappelle toujours notre ancienne affection.

ERNESTINE, *se levant.*

Monsieur le comte a-t-il quelques raisons pour douter de mon dévouement... de mon amitié ?...

LE COMTE.

Oh ! ce n'était point de l'amitié que nous avions autrefois l'un pour l'autre... (*Mouvement d'Ernestine.*) Non, et la preuve, c'est que ma mère, effrayée de cette passion naissante, me fit partir avec mon gouverneur.

ERNESTINE, *embarrassée.*

A quoi bon rappeler ces souvenirs, monsieur le comte ? (*Elle passe à gauche.*)

LE COMTE, *à part.*

Elle est troublée, appuyons sur le sentiment. (*Haut,*

avec une sensibilité comique.) A quoi bon? Oh! vous les avez oubliés, ces souvenirs; mais pour moi, ils sont encore là, vivants.

ERNESTINE.

Que dites-vous?

LE COMTE, *comme plus haut.*

Oui; la séparation et l'éloignement ont pu vous faire supposer que j'avais abandonné ce rêve des premières années; parce que je suis resté à Paris, mêlé à tous les plaisirs du monde, vous avez cru que j'y prenais goût et vous avez pensé que ma dissipation était de la joie!

ERNESTINE.

Qu'était-ce donc?

LE COMTE.

C'était du désespoir!... du désespoir déguisé.

ERNESTINE, *saisie.*

Se peut-il?

LE COMTE.

Ah! je ne chercherai pas à vous tromper, Ernestine; oui, j'ai voulu me guérir de cet amour; mais tous mes efforts n'ont réussi qu'à enfoncer plus profondément le trait qui m'avait frappé.

ERNESTINE, *à part.*

Pauvre jeune homme!

LE COMTE.

Votre souvenir me poursuivait partout; j'avais besoin d'en parler, et cependant je n'avais confié ma passion qu'à un seul de nos compatriotes, que vous connaissez : Ernest Bordier.

ERNESTINE.

Celui que vous avez blessé en duel?

LE COMTE, *vivement.*

Et qui l'avait mérité! en abusant de ma confiance; il avait osé railler la constance de cet amour.

ERNESTINE.

Quoi! c'est là le motif de ce combat?

LE COMTE.

Que je dois bénir, puisqu'il m'a ramené près de vous, Ernestine; de vous, qui ne pouvez être insensible à un si fidèle attachement...

ERNESTINE, *troublée.*

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Ah ! j'en suis sûr ; vous-même ne pouvez m'avoir revu sans trouble ; oui... vous êtes émue... vous tremblez !... Ah ! vous m'écoutez ; je vous en supplie... il le faut...

SCÈNE IV.

ERNESTINE, BERTHAUT. *paraissant à la porte du fond ;*
LE COMTE.

BERTHAUT.

Ah !... pardon...

ERNESTINE, *se dégageant vivement.*

M. Berthaut !...

BERTHAUT.

Pardon... je ne savais pas qu'il fallût se faire annoncer.

LE COMTE.

Du tout... je t'attendais...

BERTHAUT.

En vérité... Ah ! c'était en m'attendant... (*Donnant la main au comte.*) Ce cher ami ! il paraît qu'il tient à ne pas perdre son temps. (*Voyant qu'Ernestine fait un mouvement pour sortir.*) Mais, si ma présence chasse madame, je me retire...

ERNESTINE.

Je vais avertir Guillaume de ne laisser entrer aucun étranger. (*Elle salue et sort par le fond.*)

BERTHAUT.

Elle va dire donc... il me semble que ça marche.

LE COMTE.

Oui, mais ça n'avance pas.

BERTHAUT.

Ah diable ! c'est donc comme les chevaux de fiacre ?

LE COMTE, *avec humeur.*

Puis tu arrives justement au moment où j'allais la faire parler !

BERTHAUT.

Comment ! depuis huit jours que tu habites la ferme, tu en es encore là ? toi, un des Richelieux du faubourg Saint-Germain ! Ah ! décidément, mon bon, je commence à croire que si tu réussis avec tant de peine ici, c'est que tu as des distractions ailleurs.

LE COMTE.

Moi ?

BERTHAUT.

Oui, oui ; j'ai des soupçons ! tu as été autrefois à Paris un des cavaliers servants de M^{me} de Rokman ; et, depuis quelques jours, tu fais des visites au château.

LE COMTE.

Pour te voir.

BERTHAUT.

Ah ! c'est pour me voir que tu arrives toujours quand je n'y suis pas ?

LE COMTE, *se levant*.

Comment ?

BERTHAUT.

Écoute, mon bon, j'entends la plaisanterie... et la preuve, c'est que je suis toujours prêt à en faire aux autres ; mais chercher à prendre la place d'un ami, quand il n'est pas marié, c'est contraire à tous les principes, et je t'avertis que je ne le souffrirai pas.

LE COMTE.

Ah ! je comprends !... ta jalousie n'est que de l'amour-propre retourné ; pour te consoler de ne pas réussir près de la baronne, tu voudrais croire à un rival.

BERTHAUT.

Un rival ?... parbleu ! j'en ai un, ostensible, avoué !... Que dis-je, avoué, procureur du roi à Orléans.

LE COMTE.

Quoi, vraiment ? *

BERTHAUT.

Il fait au château des visites interminables ; et comme je crains qu'il n'ait mon signalement, je n'ose me montrer...

* Le C., Ber.

LE COMTE.

En vérité ?... de sorte que pendant qu'il fait la cour à M^{me} de Rokman...

BERTHAUT.

Moi, je me fais du mauvais sang !

LE COMTE, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! parfait !

BERTHAUT.

Tu ris ; mais cela ne peut continuer ; c'est une situation intolérable...

LE COMTE.

Au contraire ; elle tourne au profit de ta gloire ; pendant ces arrêts forcés, tu peux te livrer à ton art...

BERTHAUT.

Allons, te voilà comme les bourgeois qui s'imaginent qu'un peintre est un homme qui peint.

LE COMTE.

Mais il me semble...

BERTHAUT.

Et du tout, mon cher... c'était bon pour les vieux ! A notre époque, il faut qu'un artiste se complète... c'est-à-dire qu'il soit du Jockey-Club ; qu'il déjeune au café de Paris, qu'il fréquente les bals de l'Opéra ; moi-même, c'est comme cela que je me suis fait un nom !... Je suis connu pour le peintre qui sait le mieux boire, manier un fleuret, monter à cheval...

LE COMTE, *fumant près du feu*.

Et faire des dettes...

BERTHAUT, *se préparant à fumer*.

Toujours pour me compléter... (*D'un ton profond.*) Ah ! l'art, vois-tu, mon cher, exige l'étude de toutes les passions ; l'art est un océan de feu... une fournaise... Donne-moi une allumette...

LE COMTE.

Voilà.

BERTHAUT.

Je sens, vois-tu, qu'il ne me manque rien pour faire un chef-d'œuvre... qu'une occasion ! Il y a des heures où mon imagination s'exalte ; où il me semble que j'ai en moi les âmes de Rubens, de Raphaël, de Michel-Ange. — Mais

je n'ai pas de cigares... (*Le comte lui donne un cigare; tous deux s'approchent de la cheminée et se chauffent.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BAUDRY, GUILLAUME.

Baudry est habillé en fermier, et son costume avertit qu'il arrive de voyage; grand manteau, chapeau à larges bords; guêtres de cuir, un fouet, de la neige sur ses habits. Il entre par le fond avec Guillaume, sans être vu du comte ni de Berthaut, qui lui tournent le dos.

BAUDRY, à Guillaume.

Et tu dis que M. le comte est ici depuis plusieurs jours?

GUILLAUME.

Oui, not' maître. (*Montrant la cheminée.*) Tenez, le voilà avec son ami...

BAUDRY.

Fort bien... va avertir Ernestine que je suis arrivé...

(*Guillaume entre à droite.*)

BERTHAUT, qui a entendu parler, se retourne.

Qu'y a-t-il?...

BAUDRY, ôtant son chapeau.

Messieurs... j'ai bien l'honneur...

LE COMTE.

Tiens... quelqu'un?...

BERTHAUT.

Non, c'est un paysan! (*Ils se remettent à causer, sans prendre garde à Baudry.*)

BAUDRY.

Je vous demande bien pardon de vous déranger... mais on vient de me dire... (*Le comte et Berthaut, qui continuent à causer, lui tournent le dos sans paraître le voir ni l'écouter.*) Tiens, ils n'ont pas l'air de me voir... il paraît qu'ils ont la vue basse... (*Il s'approche.*) * Je vous salue bien, messieurs...

* Ber., le C., Bau.

LE COMTE, *avec distraction.*

Bonjour, bonjour.

BERTHAUT, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est, l'ami? que demandes-tu?

BAUDRY, *étonné.*

Hein!

BERTHAUT, *le lorgnant.*

Ah! c'est un robuste gaillard... Il me semble, mon cher, que tu te portes bien?

BAUDRY.

Mais, pas mal, mon petit, et toi?

BERTHAUT.

Comment?...

BAUDRY.

Seulement, je ne savais pas que nous fussions si amis...

LE COMTE.

Voyons, brave homme, que vous faut-il, que désirez-vous?

BAUDRY, *qui secoue son chapeau.*

Mais, pour le moment, je désire surtout ne pas être sous la neige...

LE COMTE, *allant à la fenêtre du fond.*

Il fait de la neige?

BERTHAUT, *lorgnant Baudry, qui est couvert de neige.*

Ah! c'est juste! je n'y avais pas pris garde... D'où diable sort-il?

BAUDRY.

Je ne sors pas; au contraire, j'entre.

BERTHAUT.

Ah! je comprends, c'est le farceur du village... il a une tournure excellente... Tournez-vous donc un peu, mon cher... que je puisse vous voir...

BAUDRY.

Qu'est-ce que vous pourrez voir... quand je serai tourné?

BERTHAUT.

Mais, c'est que ça a du style... de l'accent...

LE COMTE, *qui est près de la cheminée.*

Il faut en faire un croquis.

BERTHAUT, *tirant des tablettes de la poche de son paletot.*

Parbleu! tu as raison...

BAUDRY.

(*A part.*) Il veut me faire poser ? (*Haut.*) Permettez, monsieur...

BERTHAUT, *montrant une chaise.*

• Passez-moi donc cette chaise ?

BAUDRY.

Plait-il ?

BERTHAUT.

La chaise, qui est là ?...

BAUDRY, *apportant la chaise.*

Ah ! alors ces messieurs veulent bien que je les serve...

LE COMTE, *lui donnant son chapeau.*

Tenez, par la même occasion, débarrassez-moi de mon chapeau...

BAUDRY, *prenant le chapeau.*

Moi ?... — Au fait, on n'a besoin de chapeau que quand on salue... (*A part.*) Ils ont l'air très à l'aise ici ces messieurs.

(*Il va porter le chapeau sur le guéridon ; le comte est debout près de la cheminée, vers le fond ; Berthaut, assis devant le foyer et dessinant.*)

BERTHAUT, *à Baudry.*

Maintenant, restez là... ne bougez pas... (*Baudry veut secouer la neige de son manteau.*) Non, non, ne secouez pas la neige... J'aime mieux que vous la laissiez sur le manteau, comme cela... c'est très-pittoresque...

BAUDRY.

C'est possible, mais c'est très-peu réchauffant.

LE COMTE.

Vous avez donc froid ?...

BAUDRY.

Mais, certainement.

BERTHAUT, *se rapprochant du feu.*

Ah !... bah !... je trouve cependant que le temps s'est beaucoup radouci.

BAUDRY.

Depuis que vous êtes près du feu ?... ça fait, en général, cet effet-là !... (*Prenant une chaise pour s'approcher de la cheminée.*) Et s'il y avait place à trois ?

BERTHAUT, *dessinant.*

Non, restez donc ; tout à l'heure, vous pourrez passer à la cuisine... le foyer est très-grand...

BAUDRY,

Ah ! parfaitement !... (*A part.*) Il paraît décidément que je suis déplacé chez moi !... Voyons donc s'il ne serait pas possible de changer de place avec ces messieurs.

BERTHAUT, *qui dessine.*

Ce costume doit faire très-bien à cheval, avec un effet de neige !... (*A Baudry.*) Vous êtes venu à cheval ?

BAUDRY.

Certainement, monsieur, et j'aurais dû arriver plus tôt ; mais je suis venu par le château de Rokman, pour parler au régisseur, et en descendant la grande avenue, j'ai rencontré le brigadier...

LE COMTE.

Un brigadier ?

BAUDRY.

Oui... Noiraud... vous savez, un petit qui est la terreur de tous les mauvais garnements du pays... ces messieurs doivent le connaître...

BERTHAUT.

Et il sortait du château ?

BAUDRY.

Avec ses deux gendarmes.

BERTHAUT, *à part.*

Ah ! diable !

LE COMTE, *à part.*

Que signifie ?...

BAUDRY, *s'approchant.*

Est-ce que ça contrarierait ces messieurs ?...

BERTHAUT.

Du tout... mais... savez-vous s'ils venaient de ce côté...

BAUDRY.

Certainement... ils doivent même passer par la ferme !

BERTHAUT, *se levant.*

Par la ferme !

LE COMTE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

BAUDRY.

Du reste, ils ne tarderont pas... (*Montrant les fenêtres du fond.*) On les voit peut-être déjà...

LE COMTE.

Ah ! oui... ces fenêtres donnent sur la route !
(*Il court à une des fenêtres du fond, et Berthaut à l'autre.*)

BAUDRY, *qui s'empare de tout le foyer.*

(*A part.*) Comme ça, je n'aurai pas besoin de passer à la cuisine *.

LE COMTE, *à une fenêtre.*

(*A Berthaut.*) Tu ne les aperçois pas ?

BERTHAUT, *à l'autre fenêtre.*

Ni toi ?

LE COMTE.

J'ai beau regarder...

BERTHAUT.

Je ne vois rien...

BAUDRY, *qui se chauffe, le dos au feu.*

Ces messieurs n'ont qu'à rester là à les guetter ; ils ne peuvent pas trouver une meilleure occasion d'étudier des cavaliers avec un effet de neige.

LE COMTE, *prenant Berthaut à part.*

(*A demi-voix.*) Si cet homme ne se trompe pas, on est sur nos traces.

BERTHAUT, *de même.*

J'en ai peur, il faudrait s'assurer, en l'interrogeant...

BAUDRY, *à Berthaut.*

Monsieur ne dessine donc plus ?...

BERTHAUT, *s'approchant.*

Non, mon brave, non ; mais dites donc ? Le brigadier vous a parlé ?...

BAUDRY.

Il n'y a pas de doute... Il m'a raconté qu'il avait reçu des ordres du procureur du roi...

BERTHAUT.

Du procureur du roi ?...

* Bau., Ber., le C.

BAUDRY.

Rapport à des particuliers qui se cachent... (*Il tire son manteau.*) Si vous pouviez me poser ça quelque part... sans vous commander...

LE COMTE, *s'approchant.*

Qui se cachent, dites-vous?...

BAUDRY.

Oui ! Oh ! il m'a tout conté, c'est à cause d'une affaire... (*Il ôte ses gants de lapin, et les donne au comte.*) Monsieur voudrait-il me débarrasser de mes gants... par la même occasion?...

BERTHAUT.

Vous dites, à cause d'une affaire... d'une affaire d'honneur peut-être ?

BAUDRY.

Certainement que c'était pour l'honneur... (*Donnant son fouet.*) Pardon-excuse ; j'ai encore mon fouet... toujours sans vous commander...

LE COMTE, *à part.*

Plus de doute ! (*Prenant Berthaud à part.*) Si nous restons ici, nous sommes arrêtés...

BERTHAUT.

Mais où aller, et comment partir maintenant?... (*Haut.*) Vois, la neige continue à tomber... Il fait un temps affreux !

BAUDRY, *qui s'épanouit devant le feu.*

Vous trouvez ? C'est étonnant !... je suis de l'avis de ces messieurs maintenant ; il me semble que le temps s'est beaucoup radouci.

LE COMTE.

Il a l'air de se moquer de nous.

BERTHAUT.

Il en a l'air.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNESTINE, GUILLAUME.

ERNESTINE, *au dehors, à Guillaume.*

Pourquoi ne m'avoir pas avertie sur-le-champ?...

BAUDRY, *courant l'embrasser.*

Eh ! cette chère femme*.

LE COMTE, *étonné.*

C'est le fermier.

BERTHAUT.

Le mari.

BAUDRY, *à Ernestine, avec tendresse.*

Suis-je donc heureux de la revoir !... J'accourais pour t'embrasser ; mais ces messieurs m'ont reçu d'une manière si amicale, ils m'ont trouvé si pittoresque dans mon costume de voyage, que j'ai été retenu malgré moi...

LE COMTE.

Quoi ! C'est M. Baudry ?... Ah ! je suis vraiment désolé de ne l'avoir point reconnu !**

BAUDRY.

Ça arrive souvent quand on ne s'est jamais vu.

BERTHAUT.

Et moi qui n'ai rien deviné... Comprend-on cela ?... Vraiment il y a des jours où l'on est d'une bêtise...

BAUDRY.

Oui, ce sont même les jours ordinaires pour certaines gens. Du reste bien d'autres que monsieur s'y tromperaient. (*Prenant la main d'Ernestine.*) Quand on voit la fermière si bien élevée, si élégante, si jolie, le moyen de deviner qu'un gros paysan comme moi soit le fermier ?

ERNESTINE.

Que dites-vous ?...

BAUDRY.

Oh ! je ne m'en tourmente pas ! La supériorité de ceux qu'on aime, ça ne peut pas humilier... Au contraire, on s'en fait une gloire... Et puis ça me rappelle tout ce que nous devons à M^{me} la Comtesse, et ça me rend doublement heureux de pouvoir être utile à son fils.

LE COMTE.

Mais vous nous avez tout à l'heure effrayés !

BAUDRY.

Moi ! Faites excuse, monsieur le comte, c'est vous-même qui vous êtes fait peur...

* Bau., E., Ber., le C.

** Ber., Bau., E., le C.

BERTHAUT.

Cependant ces gendarmes que vous avez rencontrés...

BAUDRY.

Etaient à la recherche de deux réfractaires que l'on croit cachés dans le pays...^{*} Du reste, ça sera moi maintenant qui veillerai sur vous, monsieur le comte ; je vous suivrai partout.

LE COMTE.

Hein ?

BERTHAUT, *à part.*

Bon !

LE COMTE.

Permettez, mon cher monsieur Baudry, je ne voudrais pas abuser...

BAUDRY.

Non, non, c'est un devoir... Je dois répondre de vous et j'entre en fonction dès ce matin... Le temps seulement de faire à Guillaume quelques recommandations et je reviens.

BERTHAUT, *bas au comte.* **

Diable ! dis donc, ça va devenir gênant !

BAUDRY, *attirant Ernestine à lui.*

Cette chère Ernestine ! (*Mouvement du comte.*)

ERNESTINE, *se dégageant.*

Que faites-vous ?...

BAUDRY.

Ah !... ah !... C'est juste... C'est mauvais genre ce que je fais là... Un mari bien élevé ne doit pas s'occuper de sa femme... Il laisse ce soin-là à d'autres... Et on dit qu'il s'en trouve toujours.

BERTHAUT, *riant.*

Toujours.

ERNESTINE, *troublée.*

Baudry...

BAUDRY.

Mais bah ! un campagnard peut tout se permettre... (*Il embrasse Ernestine.*)

* Ber., Bau., le C., E.

** Ber., le C., Bau., E.

BERTHAUT, *ironiquement.*

Oui... ça lui est égal d'être ridicule.

BAUDRY.

Certainement... Monsieur sait bien qu'on n'en meurt pas. Mais pardon, monsieur le comte, je reviens tout à l'heure...

LE COMTE, *vivement.*

Ne vous dérangez donc pas.

BAUDRY.

Soyez tranquille, je ne vous quitte plus. (*Il sort par le fond, Ernestine par la droite.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, BERTHAUT.

LE COMTE.

Au diable le mari! c'est une malédiction.

BERTHAUT, *le regardant en riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre garçon!

LE COMTE.

Mon cher, je ne ris pas, moi.

BERTHAUT.

C'est précisément ce qui me fait rire.

LE COMTE.

Comment, quand toutes mes espérances sont ruinées!

BERTHAUT.

Parbleu! tu trouvais charmant tout à l'heure que je fusse forcé de battre en retraite devant le procureur du roi; toi, tu vas être gardé par le mari, c'est plus drôle.

LE COMTE.

Arriver au moment où j'allais réussir; car ce matin, elle était troublée; encore une entrevue et la victoire était certaine.

BERTHAUT.

Et tu y renoncerais?

LE COMTE.

Mais le moyen d'arriver à un tête-à-tête, maintenant que ce Baudry sera toujours près de moi?

BERTHAUT.

C'est là ce qui t'arrête ? En vérité, mon cher, je ne te conçois plus ! invention, patience, audace, tu as tout perdu !

LE COMTE.

Je voudrais bien t'y voir, toi.

BERTHAUT.

Moi ? si le mari me gênait, je ne demanderais pas une heure pour m'en débarrasser.

LE COMTE.

Oh ! je sais que tu ne doutes de rien.

BERTHAUT.

Parce que je me rends justice.

LE COMTE.

Et bien, essaye.

BERTHAUT.

Si j'en avais la fantaisie...

LE COMTE.

Tu t'en garderas bien.

BERTHAUT, *vivement*.

C'est-à-dire que tu me défies ?

LE COMTE.

Prouve-moi que j'ai tort.

BERTHAUT.

Oui ?... Eh bien ! je m'en charge.

LE COMTE.

Quoi, vraiment, tu pourrais retenir le fermier ?

BERTHAUT.

Pourvu que tu puisses obtenir un rendez-vous de la fermière.

LE COMTE.

Je l'espère.

BERTHAUT.

Voici le mari...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BAUDRY.

BAUDRY, *à la cantonade*.

Apporte tout ça à Ernestine... *(Il entre chargé d'une valise, de panniers, de pièges à taupes et d'une paire de*

fleurs.) Pardon, messieurs, je viens d'envoyer à ma femme ce qui était pour elle, des livres, de la musique, des rubans... Pour moi, voici mes emplettes... (*Il a déposé les différents objets qu'il porte sur le dressoir au fond. Frissonnant.*) Brrr... il fait un froid ! aussi je viens de commander un bol de vin chaud ; l'hiver, il n'y a rien de meilleur, ça fait l'effet du soleil sur un baromètre... on se sent remonter !

BERTHAUT, *qui est allé au fond, près du dressoir.*

Comment... mais je ne me trompe pas... des fleurs !...*

BAUDRY.

Ah ! oui, je les avais prêtés au fils du maire, qui me les a rendus en passant... (*A Guillaume qui entre avec de la musique.*) Eh bien, où vas-tu, toi ?

GUILLAUME.

Madame m'a dit de porter ça sur son piano...

BAUDRY.

Où est-elle donc ?...

GUILLAUME.

Dans la chambre verte, à ranger la bibliothèque... (*Il sort.*)

BAUDRY. **

Allons, bon, elle va encore se fatiguer.

LE COMTE.

Je cours l'aider.

BAUDRY.

Je vais avec vous...

LE COMTE.

Non, ne vous dérangez pas, je vous en conjure...

BAUDRY.

Par exemple... je connais trop bien mon devoir...

BERTHAUT, *le retenant.*

Dites donc, mon cher, vous avez donc su tirer autrefois ?

BAUDRY.

Oh ! c'est-à-dire que je poussai un peu la tierce et la quarte... C'est le bedeau de la paroisse qui m'a donné mes premières leçons...

* Le C., Bau., Ber.

** Ber., Bau., le C.

BERTHAUT, *riant.*

Le bedeau... ah ! ah ! ah ! parbleu ! je serais curieux de savoir ce qu'il a pu vous apprendre ?

LE COMTE, *vivement.*

Eh bien, mais rien de plus facile, il y a deux fleurets...
(*Il prend les fleurets qu'il présente.*) Voyons, messieurs, un assaut !

BAUDRY.

Oh ! faites excuse... j'oserai pas...

BERTHAUT, *qui manie son fleuret d'un air très-sûr de lui.*

Pourquoi donc ?... Il y a longtemps que je n'ai point vu Grisier... je ne serais pas fâché de me refaire un peu la main...

BAUDRY.

Certainement, c'est bien de l'honneur ; mais je serai trop maladroit.

LE COMTE, *le forçant à prendre le fleuret.*

Voyons seulement quelques passes... vous ne pouvez pas refuser cela à un hôte.

BAUDRY.

C'est-à-dire que si monsieur le veut absolument...

BERTHAUT.

Oui, mon cher, oui... vous me montrerez les coups que vous a montrés le bedeau...

BAUDRY.

Ça sera donc par obéissance.

LE COMTE. *

Très-bien... je vous laisse alors.

BAUDRY.

C'est ça : vous direz à ma femme que monsieur m'a retenu...

LE COMTE.

Soyez tranquille.

BERTHAUT, *au comte.*

Va, mon bon. (*Bas.*) Tu peux prendre ton temps, je vais le tenir là, cloué au bout de mon fleuret.

BAUDRY, *au comte qui sort.*

Et vous reviendrez pour le vin chaud... Je vous avertirai...

* Bau., Ber., le C.

SCÈNE IX.

BAUDRY, BERTHAUT.

BERTHAUT, *ironique*.

C'est convenu... Voyons.... maître Baudry, à nous maintenant, à nous... eh! eh! eh!

BAUDRY, *à part*.

Il paraît que ce monsieur est bien sûr de son affaire... il veut s'amuser à mes dépens!

BERTHAUT.

Eh bien! nous mettons-nous en garde?

BAUDRY.

C'est que monsieur est sans doute très-fort?

BERTHAUT, *avec fatuité*.

Mais non, mais non... je tire un peu seulement... Voyons... attention, là... (*Berthaut se met à peine en garde, la main gauche derrière le dos.*) Voyons... attention, là... une, deux... parez... (*Baudry lui pousse une botte.*) Tiens!... il me semble que vous m'avez touché.

BAUDRY.

Vous croyez?

BERTHAUT.

Parole d'honneur! (*Continuant à tirer.*) Du reste, ça arrive souvent cela... quand on a affaire à quelqu'un qui n'a point de principes... on est surpris par un coup de maladresse... (*Baudry lui pousse une nouvelle botte.*) Hein?...

BAUDRY.

Est-ce que j'ai encore manqué de principes?

BERTHAUT.

Non... j'ai eu une distraction... mais le coup n'a pas porté...

BAUDRY.

Cependant il me semble...

BERTHAUT.

Je vous dis que le coup n'a point porté, que diable! j'en suis sûr... Mais je ne sais... vous vous tenez si mal... ça me gêne.

BAUDRY.

Ah ! très-bien. (*Il va au foyer, et noircit le bout de son fleuret.*)

BERTHAUT.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là , mon cher ?

BAUDRY.

Pardon, excuse, je noircis le bouton, pour que ça marque, quand monsieur aura encore des distractions...

BERTHAUT.

Par exemple !

BAUDRY.

C'est une idée du bedeau... Comme ça, il n'y a jamais de malentendu : on peut compter les coups... Du reste, monsieur va voir*.

BERTHAUT.

Oui, nous allons voir... Je veux faire attention cette fois. (*Il se met en garde avec soin, mais de manière à ce que le public ne voie pas sa poitrine. Baudry se place devant lui presque sans se mettre en garde.*)

BAUDRY.

C'est cela... Couvrez-vous, monsieur..., couvrez-vous mieux... ; sans cela... il y a un coup qui arrive toujours... Voyez. (*Il lui pousse une botte.*)

BERTHAUT.

Ah !...

BAUDRY.

Et il y en a encore un second ; tenez... (*Il lui pousse une seconde botte.*) Même, en dégageant bien le fer, il peut y en avoir une troisième, (*Il lui pousse une troisième botte.*)

BERTHAUT.

Ah !... ah !... (*Il recule, en se défendant.*) C'est singulier... mais c'est que vraiment il tire. (*Baudry lui porte de nouvelles bottes.*)... Vous tirez, mon cher, vous tirez...

BAUDRY, continuant à lui porter des bottes.

Ne rompez donc pas comme ça, il n'y a rien de plus mauvais... vous voyez bien que ça vous empêche de parler... Tous les coups portent.

BERTHAUT.

Oh ! tous les coups... tous les coups... pas précisé-

* Ber., Bau.

ment... C'est un système, voyez-vous... Je reprendrai tout à l'heure mes avantages.

BAUDRY.

Vous croyez ?

BERTHAUT.

Vous allez voir... (*Baudry fait sauter son fleuret.*)
Ah !...

BAUDRY, *ironiquement.*

Reprenez d'abord votre fleuret...

BERTHAUT, *dont la main est engourdie.*

Diable !... quel poignet !...

BAUDRY, *le faisant se retourner.*

Voyons donc un peu combien j'ai fait de maladresses*.

BERTHAUT.

Hein ? (*Il regarde son gilet blanc, qui est couvert de points noirs.*) Ah mon Dieu !

BAUDRY.

Eh bien, à la bonne heure... comme ça on peut compter... c'est aussi commode que la coche des boulangers.

BERTHAUT, *fermant son habit par-dessus son gilet.*

(*Avec humeur.*) C'est bon... je vais reprendre ma revanche ; nous allons recommencer.

BAUDRY.

C'est juste... il faut finir le moucheté... Le bedeau disait qu'au régiment on appelait cela un gilet...

BERTHAUT.

Comment au régiment ?

BAUDRY.

Certainement, avant d'avoir pour chef de file le curé, il avait eu le petit caporal... c'était un vieux de la vieille...

BERTHAUT.

Oh bien ! je comprends alors.

BAUDRY.

C'est même lui qui m'avait donné des goûts militaires, et qui m'a empêché d'acheter un remplaçant.

BERTHAUT.

Vous avez donc servi ?

* Bau., Ber.

BAUDRY.

J'ai fait mes huit ans... dans le sixième hussards... où j'étais prévôt d'armes.

BERTHAUT.

Prévôt d'armes?... Mais alors il fallait le dire! (*A part.*)
Moi qui le prenais pour un écolier... Nous en resterons là...

BAUDRY.

Ah!... Ce sera donc encore par obéissance. (*Il va déposer le fleuret au fond.*)

BERTHAUT, *à part.*

Ma foi, que de Candé s'arrange, je ne suis pas d'humeur à jouer ici, à son bénéfice, le rôle de plastron. (*Guillaume entre portant un plateau.*)

BAUDRY.

Voici le vin chaud. (*Il approche une petite table du feu, et y fait déposer le plateau.*) Monsieur Berthaut nous excusera s'il est moins bon qu'au Café de Paris*.

BERTHAUT.

Comment donc! mais à la campagne on boit tout... Comme dit Horace : *Vilem potabis sabinum*.

BAUDRY.

Vilem? Ah non! il y a *vile*.

BERTHAUT.

Hein?...

BAUDRY.

Ça se rapporte à *sabinum*, qui est neutre... *Vile potabis sabinum cantharis*.

BERTHAUT, *étonné.*

Mais vous savez donc le latin?

BAUDRY.

C'est-à-dire que je l'ai appris... ce qui n'est pas la même chose... Ma famille voulait m'envoyer au séminaire, si la vocation ne m'avait pas manqué... (*A Guillaume.*) As-tu averti M. le comte?... il doit être avec ma femme dans la chambre verte.

GUILLAUME.

Faites excuse, not' maître; quand m'am' Baudry l'a vu arriver, elle s'est rappelé qu'elle avait affaire ailleurs... si bien que M. le comte est rentré chez lui.

* Ber., Bau., G.

BERTHAUT, *à part.*

Pour lui écrire sans doute.

BAUDRY.

Je vais le chercher.

BERTHAUT, *le retenant.*

Du tout... C'est inutile... il est occupé.

BAUDRY.

Ah !

BERTHAUT, *railleur.*

Oui, une affaire particulière... Allons... le vin chaud refroidit... Guillaume avertira de Candé.

GUILLAUME.

C'est ça. (*Il sort par la gauche.*)

BERTHAUT, *à part.*

Je vais donner à notre amoureux le temps d'agir, en grisant le mari. (*Haut.*) Allons, prenez place, maître Baudry... A table... et cette fois, je veux prendre ma revanche. Je vous avertis que j'ai tenu tête à trois Anglais.

BAUDRY.

Ah bah !... et bien, je voudrais alors vous voir aux prises avec le brigadier... il a une faculté superbe ce gaillard-là... il peut boire sans soif indéfiniment...

BERTHAUT.

Ah ! à propos de brigadier, savez-vous, mon cher, que vous nous avez effrayés en arrivant.

BAUDRY.

Vrai ?...

BERTHAUT.

Nous avons cru un instant qu'il faudrait partir.

BAUDRY.

Et ça contrariait monsieur de quitter le château... Je comprends, quand on se trouve bien...

BERTHAUT.

Ah ! maître Baudry, maître Baudry, pas d'allusions !... Tout ce que l'on a pu vous dire est faux !... La baronne est un ange que l'on doit adorer à genoux. — Buvez donc, mon cher. (*Il boit, et continue pendant tout le reste de la scène à se griser en croyant griser Baudry.*)

BAUDRY.

Il est certain que c'est une blonde superbe.

BERTHAUT, *avec fatuité.*

N'est-ce pas?... J'ai toujours préféré les blondes, moi.

BAUDRY, *ironiquement.*

Et bien, voyez comme c'est heureux que son mari se soit trouvé de votre goût!... Car enfin, il eût pu épouser une brune... et ça vous eût été désagréable.

BERTHAUT.

Très-désagréable... Mais la baronne est d'une blancheur... et la taille, mon cher, avez-vous remarqué la taille? (*Il boit.*)

BAUDRY.

On voit que vous êtes connaisseur.

BERTHAUT.

Vous comprenez qu'un peintre cherche le beau; il l'aime malgré lui; il le désire... dans l'intérêt de l'art. — Buvez donc. (*Il boit.*)

BAUDRY.

Tiens, c'est juste; j'avais pas pensé à ça, moi... Alors ces duos que vous chantez avec M^{me} de Rokman; ces promenades que vous faites ensemble tous les soirs; ces lectures tête à tête... c'est dans l'intérêt de l'art...

BERTHAUT.

Toujours.

BAUDRY.

Reste à savoir si le mari, qui n'est pas artiste, comprendra bien la chose.

BERTHAUT.

Comment?

BAUDRY.

Dame! qui sait! lui aussi il peut faire des allusions... croire ce que croit tout le monde... et, dans ce cas, il trouvera peut-être à redire qu'après vous avoir reçu chez lui sans défiance, comme un ami, vous en avez profité pour le rendre ridicule... Il y a des gens qui ont un si mauvais caractère.

BERTHAUT, *à part.*

Il est gris.

BAUDRY.

Après ça, je sais bien que vous me direz que c'est reçu... ça n'empêche même pas d'avoir de l'honneur! parbleu!

Nous tuerions celui qui voudrait toucher à la réputation de notre mère, de notre fille, de notre sœur; mais, pour les sœurs, les filles et les mères des autres, c'est bien différent... on les trompe si on peut, et puis on s'en moque.

BERTHAUT, *à part.*

Il ne sait plus ce qu'il dit. (*Haut.*) A bas les sermons!... Je n'aime pas la morale, mon cher.

BAUDRY.

Vous aimez mieux le vin chaud, n'est-ce pas?

BERTHAUT.

Toujours... (*Regardant dans la tasse.*) Mais il n'y en a plus...

BAUDRY.

Faut en faire d'autre. Eh! Guillaume!

BERTHAUT.

Non, un punch! Je m'en charge... *Punch for ever*, Guillaume!

BAUDRY, *appelant.*

Guillaume! Guillaume!

GUILLAUME, *entrant.*

Bourgeois.

BERTHAUT.

Du sucre et du cognac.

GUILLAUME, *allant au buffet.*

Voilà.

BAUDRY.

Eh bien, et M. le comte?

GUILLAUME, *apportant sur la table un sucrier et une bouteille.*

Il va venir.

BERTHAUT, *gris.*

Ah bah! déjà? le tête-à-tête est donc fini?

BAUDRY.

Comment?

BERTHAUT.

Rien... mon cher, rien... Cela ne vous regarde pas; buvez. (*Il rit.*) Eh! eh! eh! ce cher comte vous prépare une surprise.

BAUDRY.

A moi?

BERTHAUT.

Oui ; mais ne faites pas attention,

(Il chante.)

Il faut rire, il faut boire

A l'hospitalité,

A l'amour, à la...

(Parlé.) Eh bien ! et un citron ?...

GUILLAUME.

Un citron ?...

BAUDRY, *se levant.*Sans doute... il doit y en avoir là... *(Il prend Guillaume à part et lui dit vivement.)* Le comte est chez lui ? *

GUILLAUME.

Non ; il vient de sortir en me remettant ceci. *(Il montre un album.)*

BAUDRY.

Un album !

GUILLAUME.

Pour la bourgeoise...

BAUDRY, *le prenant.*

Je m'en charge...

GUILLAUME.

Pardon, c'est qu'il m'a dit qu'il fallait le remettre sur-le-champ, sans que personne le voie...

BAUDRY.

Hein ?...

BERTHAUT, *qui s'est occupé à préparer le punch, se retourne.*

Qu'est-ce que c'est ?...

BAUDRY, *très-haut à Guillaume.*

Tu n'as donc pas entendu ?... Je te dis d'aller chercher le citron.

GUILLAUME, *étonné.*

Moi, vous m'avez parlé de citron ?

BAUDRY.

Dans l'office... ou dans le petit fruitier.

GUILLAUME.

Mais...

* Ber., Bau., G.

BAUDRY.

Mais va donc tout de suite... On ne peut donc pas se faire comprendre... Va... (*Guillaume sort.*)

BERTHAUT, *à part, riant.*

Je crois bien qu'ils ne peuvent pas se comprendre!... Le maître ne sait plus ce qu'il dit, et le garçon est stupide...

BAUDRY, *à part.*

Je suis curieux de savoir ce qu'il y a dans cet album... Sans doute des dessins... ou de la musique... (*Il ouvre l'album et le feuillette.*) Ah! non... un billet!

BERTHAUT.

Eh bien, venez donc, maître Baudry.

BAUDRY.

Tout à l'heure. (*Lisant le billet.*) Ah! mon Dieu!... mais c'est de l'allemand!

BERTHAUT.

Hein?... que parlez-vous d'allemand... est-ce que vous le sauriez, par hasard?

BAUDRY.

Du tout, malheureusement.

BERTHAUT.

Une langue magnifique, mon cher... Et leur musique, donc!... (*Il chante.*) Depuis que nous sommes ici, de Candé et moi, nous avons chanté avec la baronne tout le Freischutz.

BAUDRY.

Vraiment? (*A part.*) Si je pouvais savoir par lui... (*A Berthaut, qui continue de chanter.*) Ah! vous chantez de l'allemand avec M^{me} de Rokman!... Alors, il est probable aussi que vous lui en écrivez?

BERTHAUT.

Qui est-ce qui vous fait penser?

BAUDRY.

C'est qu'en rapportant ce matin du château de la musique pour Ernestine, j'ai trouvé un billet oublié parmi les partitions... et qui doit avoir été écrit par vous...

BERTHAUT.

Par moi?...
 51

BAUDRY.

Ou par M. de Candé... car il est en allemand...

BERTHAUT.

Vous êtes sûr?...

BAUDRY, *lui donnant le billet.*

Voyez plutôt...

BERTHAUT.

C'est l'écriture du comte !... (*Il lit.*) « Zu schr geheble
« frau ich muss ihnen sprechen... »

BAUDRY.

Ah ! vous lisez en allemand... Vous ne comprenez donc point?...

BERTHAUT.

Parfaitement.

BAUDRY, *d'un air de doute.*

Vous croyez?...

BERTHAUT.

Comment, si je crois !... Je puis vous traduire... (*Il lit
en traduisant.*) « Femme trop aimée, il faut que je vous
« parle... Il y va pour tous deux du bonheur et du repos...

BAUDRY, *étonné.*

Il y a cela?...

BERTHAUT.

Voyez plutôt... Ah ! non... j'oublie qu'il ne comprend pas... (*Continuant de lire en traduisant.*) « Mais, comme
« notre entrevue pourrait être interrompue, je vous at-
« tends au pavillon du jardin... Votre bouquet de camé-
« lias jeté par la fenêtre me servira d'avertissement. »

BAUDRY.

Des camélias?...

BERTHAUT, *comme frappé d'un trait de lumière.*

Ah !... les fleurs favorites de la baronne... elle en portait encore ce matin... Ah ! je conçois maintenant pourquoi de Candé nous a quittés tout à l'heure ! Le traître !... Et moi qui croyais que c'était pour la fermière !...

BAUDRY.

Comment?...

BERTHAUT.

Et oui, mon cher, il prétendait faire la cour à votre

femme... tandis que c'était à M^{me} Rokman!... et je l'aidais moi!

BAUDRY.

Par exemple!

Et

BERTHAUT.

Comprenez-vous!... je croyais que l'on vous trompait, et c'était moi... c'est affreux... Mais je me vengerai... je veux les surprendre...

BAUDRY.

Permettez, je voudrais savoir...

BERTHAUT, *cherchant son chapeau.*

Impossible... ils sont déjà ensemble... le rendez-vous était pour trois heures...

BAUDRY, *regardant la pendule.*

Trois heures!...

BERTHAUT.

C'est épouvantable... Mais on ne me connaît pas... quand je m'y mets, et je vais m'y mettre, je suis un Othello! Malheur à eux!... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

BAUDRY, *seul.*

Ah ça, voyons... c'est le peintre qui se fâche, mais c'est bien moi que tout ceci regarde... car la lettre du comte était pour Ernestine... (*avec indignation*) pour ma femme... Ainsi, pendant que je le recevais chez moi, il cherchait à me déshonorer!... (*Avec violence.*) Ah! c'est une lâcheté, et je lui montrerai... (*S'arrêtant et changeant de ton.*) Qu'est-ce que je vais lui montrer?... que je suis un imbécile, qui me mets en colère... pour avoir tout à fait l'air d'un mari?... Après tout, le seul moyen de conserver l'amour de sa femme, c'est de lui prouver qu'on le mérite mieux qu'aucun autre... Eh bien... pourquoi ne pas le tenter avec Ernestine?... M. le comte a engagé la partie... il faut la gagner... ça me sera moins difficile maintenant que je connais son jeu... Oui, essayons...

ERNESTINE, *au dehors.*

Ainsi tu es bien sûr?

GUILLAUME, *de même.*

Très-sûr.

BAUDRY, *regardant à droite.*

Voici Ernestine... avec Guillaume... Je reviendrai quand elle sera seule... (*Il entre à gauche par la porte du second plan.*)

SCÈNE XI.

GUILLAUME, ERNESTINE, *entrant par la porte du premier plan, à droite.*

ERNESTINE, *vivement.*

Et M. de Candé venait de te donner cet album?

GUILLAUME.

Pour vous le remettre ; mais le bourgeois a voulu s'en charger...

ERNESTINE, *à part.*

Mon Dieu ! et s'il renfermait quelque chose !...

GUILLAUME.

Il était ici quand j' lui ai donné...

ERNESTINE.

Tu es sûr ?

GUILLAUME, *remettant à sa place la petite table où est le plateau.*

Très-sûr... et tenez... il l'a mis sur le guéridon.

ERNESTINE.

L'album?... ah ! (*Elle le prend et se met à le feuilleter.*)
Pourvu qu'il n'y ait rien !... Non... je ne vois pas... j'ai beau feuilleter... (*Voyant que Guillaume la regarde.*) Tu peux retourner à ton travail maintenant.

GUILLAUME, *sans bouger.*

Ah ! madame n'a plus besoin de moi ?...

ERNESTINE.

Non, va... (*Avec impatience.*) Va donc !

GUILLAUME.

Je sors, bourgeoise, je sors.

SCÈNE XII.

ERNESTINE *seule, continuant à feuilleter l'album.*

Décidément il n'y a que des croquis... oh! j'ai eu une peur... le comte est d'une telle audace... il eût pu m'écrire, et si la lettre avait été lue par mon mari!...

SCÈNE XIII.

BAUDRY, ERNESTINE. (*Baudry a quitté sa blouse pour prendre une élégante veste de chasse.*)

BAUDRY, *fredonnant.*

La... la... la...

ERNESTINE,

Ah! (*Elle referme vivement l'album et le remet sur la table.*)

BAUDRY, *feignant de l'apercevoir.*

Tiens! tu es là?...

ERNESTINE, *balbutiant.*

Oui... je... je vous cherchais.

BAUDRY.

Pardon... j'étais allé quitter ma blouse de voyage...

ERNESTINE, *le regardant.*

Ah!... en effet... je ne vous connaissais pas ce costume...

BAUDRY.

C'est une veste de chasse que j'ai achetée à la ville... Parce qu'on n'est pas marquis, ce n'est pas une raison pour faire peur... ça ne me va peut-être pas très-bien?

ERNESTINE, *qui le regarde avec un certain étonnement.*
Au contraire...

BAUDRY.

Tu trouves? (*La regardant.*) Ah! mais je n'avais pas pris garde; toi-même, ma chère, il me semble que tu es d'une élégance...

ERNESTINE, *embarrassée.*

Mon Dieu!... comme nous avons... quelqu'un... j'ai cru devoir...

BAUDRY.

Comment donc, mais tu as eu raison!... il faut bien se faire belle pour ses hôtes... d'autant que le mari en profite... par occasion... Tu as même un bouquet... (*Reculant.*) Oh! des camélias!...

ERNESTINE, *étonnée.*

Vous n'aimez point cette fleur?...

BAUDRY.

Moi?... oh! ma chère, c'est une haine d'enfance...

ERNESTINE.

Comment?

BAUDRY.

J'avais juste huit ans et je demeurais chez mon oncle Durand, l'horticulteur, quand je m'avisai de cueillir tous les boutons du seul camélia qu'il y eût dans la serre!...

ERNESTINE.

Ah! mon Dieu!

BAUDRY.

C'était alors une fleur rare, et le crime était d'autant plus irrémissible qu'on m'avait montré l'arbuste comme l'arbre du bien et du mal dans le paradis terrestre. Aussi la famille entière s'assembla en tribunal. On décida à l'unanimité que pour m'apprendre à reconnaître désormais le fruit défendu, on me donnerait une leçon de botanique... (*Il fait le geste de donner le fouet.*) par l'ancienne méthode.

ERNESTINE, *souriant.*

Oh!...

BAUDRY.

Tu comprends quel affront sensible... pour mon amour-propre!... L'impression a été si forte, qu'aujourd'hui encore je ne puis me trouver en face d'un camélia sans me revoir moi-même dans la posture humiliante qui m'a appris à les reconnaître.

ERNESTINE, *riant.*

Ah! ah! ah!

BAUDRY.

Je sais que c'est très-ridicule... surtout pour un campa-

gnard comme moi... mais, ça m'agace les nerfs... (*Avec prière.*) Aussi, vois-tu, ma petite, si tu voulais être bonne et charmante... comme tu l'es toujours... tu me sacrifierais tes camélias.

ERNESTINE.

Moi ?...

BAUDRY.

Ou plutôt, non, pas de sacrifices... je te propose un marché... (*Il va au carton déposé sur une chaise près de la fenêtre du fond.*)

ERNESTINE.

Comment ! un marché !...

BAUDRY, regardant avec précaution par la fenêtre.

(*A part.*) Le comte est là... attendant le signal. (*Haut.*) Oui... tu vois bien ce carton que je t'ai apporté de la ville ?...

ERNESTINE, voulant prendre le carton :

Pour moi ?... ah ! qu'est-ce donc ?

BAUDRY, l'arrêtant.

Ah ! non... doucement... je ne te le livre qu'en échange de ton bouquet.

ERNESTINE, présentant les camélias.

Mon bouquet... le voilà...

BAUDRY, reculant.

Oh !... je ne veux pas le voir...

ERNESTINE.

Alors, il faut... (*Baudry fait le geste de le jeter par la fenêtre.*) Le jeter par la fenêtre ?

BAUDRY.

Oui... c'est cela... (*Ernestine jette le bouquet.*) Très-bien...

ERNESTINE, prenant le carton et venant sur le devant de la scène.

Maintenant le carton m'appartient ?...

BAUDRY.

Oui... (*A part en mettant la tête à la fenêtre.*) Il l'a relevé... Oh !... (*Il s'efface pour ne pas être vu du dehors.*)

ERNESTINE, dénouant les rubans du carton.

Je suis curieuse de savoir ce que peut renfermer...

BAUDRY, *se penchant encore à la fenêtre.*

Le voilà qui traverse la cour...

ERNESTINE, *qui a ouvert le carton.*

Oh ! une pelisse de fourrure !

BAUDRY, *à la fenêtre.*

Il entre au jardin... bon... il faut qu'il y reste ! *(Baudry sort du salon et va fermer la porte du jardin par laquelle le comte a disparu, en tire la clef, et rentre au salon dont il ferme la porte.)*

ERNESTINE, *qui examine la pelisse.*

C'est en petit-gris ! .. comme celle de M^{me} la baronne !... *(Avec joie.)* Oh ! c'est charmant ! quel bonheur ! moi qui en désirais une depuis si longtemps !... *(Changeant de ton.)* Mais c'est très-mal à vous, Louis... d'avoir fait une pareille folie... Je devrais, pour vous punir, ne point la porter... Pourvu qu'elle aille à ma taille... *(Elle se place devant la glace posée sur la cheminée et essaye la pelisse.)*

BAUDRY, *qui a refermé la porte du salon.*

(A part.) J'ai également la clef du pavillon, de sorte que M. le comte sera forcé de se promener au grand air.

ERNESTINE, *qui essaye la pelisse devant la glace.*

Oui... on dirait qu'elle a été faite pour moi !...

BAUDRY, *s'approchant, avec galanterie.*

Alors, c'est preuve qu'elle est bien faite.

ERNESTINE.

C'est preuve que vous me gâtez, Louis ! chaque fois que j'ai l'imprudence d'exprimer un désir, ou seulement un goût, vous le satisfaites à tout prix... Je finirai par vous ruiner.

BAUDRY.

Du tout... je suis en fonds pour le moment ; je viens de vendre une partie de mes élèves.

ERNESTINE.

Comment ?

BAUDRY.

Oui, tu sais que nous appelons les bêtes nos élèves... comme les professeurs de l'Université... J'avais trop de bœufs pour ce que nous mangeons de biftecks, je les ai

: E., Bau.

transformés en petit-gris... c'est mon cadeau de bienvenue.

ERNESTINE, *avec affection.*

Ah !... en aviez-vous donc besoin ?... n'était-ce pas assez que le plaisir de vous voir... après huit jours d'éloignement !...

BAUDRY.

Ah ! oui... huit jours bien tristes... (*Soupirant.*) des jours de vingt-quatre heures ! Aussi j'ai brusqué toutes mes affaires, surtout quand j'ai appris que M. le comte s'était réfugié à la ferme.

ERNESTINE.

Vous avez été averti par son cousin d'Orléans ?

BAUDRY.

Qui m'a raconté tout ce qui s'était passé...

ERNESTINE, *inquiète.*

Quoi ! vous connaissez la cause du duel ?

BAUDRY.

Dans tous ses détails.

ERNESTINE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

BAUDRY.

C'est pour la petite Caroline... une danseuse de l'Opéra.

ERNESTINE.

Que dites-vous ? Mais du tout...

BAUDRY.

Ah ! on t'a peut-être parlé à toi d'une cantatrice?... c'était la seconde cause... il y en avait même une troisième, appartenant à la littérature...

ERNESTINE.

Est-ce possible ?

BAUDRY.

C'est certain... M. de Candé aime tant les arts, qu'il a épousé toutes les Muses... de la main gauche.

ERNESTINE, *à part.*

Et il voulait me faire croire que c'était pour moi... (*Haut.*) Mais c'est une conduite affreuse !

BAUDRY.

Eh non, ma chère !... tu comprends bien que des hommes du monde ne peuvent pas vivre comme nous autres,

braves maris, toujours occupés d'une seule femme, travaillant pour satisfaire tous ses désirs, et rêvant d'elle... quand nous ne pouvons faire mieux : les gens bien nés aiment la variété.

ERNESTINE, *avec dépit.*

Oui... et rien ne les arrête dans ces habitudes... ils ne s'inquiètent même pas de savoir s'il est des femmes à qui leurs poursuites paraissent injurieuses...

BAUDRY.

Comment ! Est-ce que M. de Candé aurait voulu se distraire ici ?...

ERNESTINE.

Je ne dis pas cela... mais il y a dans le grand monde des usages... des manières... auxquelles je ne puis m'accoutumer, et, dès que M. le comte pourra repartir...

BAUDRY.

Parbleu ! ce sera facile... Je me suis déjà occupé des moyens...

ERNESTINE, *vivement.*

Ah ! tant mieux !... nous resterons du moins ensemble... libres et tout seuls...

BAUDRY, *lui prenant les mains.*

C'est cela... nous passerons l'hiver tête à tête... (*La conduisant vers la cheminée.*) seulement plus près du feu.

ERNESTINE, *montrant la causeuse.*

Oui, là. (*Elle s'asseyait.*)

BAUDRY, *s'asseyant près d'elle.*

C'est cela... tes jolis pieds sur ce tabouret.

ERNESTINE.

Et les mains sous ma pelisse.

BAUDRY, *lui prenant les mains.*

Oh ! non, les mains, je les garde. (*Serrant les mains d'Ernestine sur sa poitrine et sur ses lèvres.*) C'est si doux, pour un mari qui aime sa femme, de rester ainsi près d'elle... (*A part.*) surtout quand il sait que l'amant est dans le jardin.

ERNESTINE.

Oh ! oui... on est bien ainsi... près du foyer... pendant que la neige tombe au dehors...

* Bau., E.

BAUDRY, *regardant vers la fenêtre.*

C'est ma foi vrai, elle tombe!... (*A part.*) Je voudrais bien savoir ce que M. le comte devient dans le potager... pourvu qu'il ne soit pas gelé... (*On entend éternuer sous la fenêtre.*) Ah! non... il respire encore.

ERNESTINE, *tendrement à Baudry.*

Ainsi, c'est convenu, mon ami... vous ne me quitterez plus?

BAUDRY, *la cajolant.*

Je te le promets.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE, *ouvrant brusquement la fenêtre de droite.*

LE COMTE.

Oh! je n'y tiens plus.

ERNESTINE, *se levant avec un cri.*

M. de Candé!

BAUDRY, *tranquillement.*

Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur le comte.

LE COMTE, *qui a le nez rouge et qui grelotte.*

(*Avec humeur.*) Désolé de vous déranger.

BAUDRY.

Du tout; c'est un entretien que nous reprendrons...

ERNESTINE, *un peu embarrassée.*

M. le comte était dans le jardin?

LE COMTE, *marchant pour se réchauffer.*

Dont on a fermé la porte... ainsi que celle du petit pavillon... de sorte que je me promène depuis une demi-heure sous la neige... (*Frissonnant.*) Brrr...

ERNESTINE.

Ah! mon Dieu!...

BAUDRY.

Voyez-vous ça, et j'étais là, moi, chaudement... et agréablement... (*Le comte qui se trouve vis-à-vis de Baudry lui tourne brusquement le dos, et se remet à marcher avec humeur.*) C'est une occupation qui a dû singulièrement rafraîchir les idées de M. le comte...

LE COMTE.

Hein ?...

ERNESTINE.

Je vais ranimer ce feu...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BERTHAUT, *entrant par le fond.*

BERTHAUT.

C'est affreux, c'est épouvantable*.

BAUDRY, *à part.*

Ah ! le peintre...

BERTHAUT, *paraissant.*Mais je ne supporterai pas... (*Apercevant Baudry.*)
Ah !... eh bien ! mon cher, je viens du kiosque.

BAUDRY.

Où vous n'avez rien trouvé ?

BERTHAUT.

Au contraire. . ils y étaient...

BAUDRY.

Qui cela ?

BERTHAUT.

La baronne et le procureur du roi.

BAUDRY.

Ah bah !

BERTHAUT.

Et voilà ce que je ne comprends pas, car le billet allemand était bien écrit par de Candé.

ERNESTINE, *à part.*

Que dit-il ?...

LE COMTE, *se montrant.*(*Vivement.*) Un billet... d'où sais-tu ?...

BERTHAUT.

Parbleu ! c'est maître Baudry qui me l'a donné à lire...

ERNESTINE.

Ah !...

* E., Ber., Bau., le C.

LE COMTE.

Lui... ainsi il savait... (*Il regarde Baudry qui salue.*)
Ah ! je m'explique tout, maintenant !... J'ai été joué par madame...

ERNESTINE.

Par moi ?...

BAUDRY, *vivement.*

Du tout... C'est à moi seul que M. le comte a l'obligation de sa promenade.

LE COMTE, *avec une colère mal contenue.*

Reste à savoir comment je prétends la reconnaître...

BERTHAUT, *à part.*

Hein ?...

LE COMTE, *se contenant moins.*

J'ai peu de goût pour les mystifications.

BERTHAUT, *voulant l'arrêter, lui fait des signes et s'approche de lui.*

Hem ! hem !

LE COMTE, *se contenant à peine.*

Et j'ai toujours eu l'habitude d'en demander compte...

BERTHAUT, *bas.*

Ne le fâche donc pas, il a été prévôt d'armes.

LE COMTE, *éclatant.*

Eh ! que m'importe ?... Je n'ai jamais supporté impunément une insolence...

BAUDRY, *tressaillant.*

Plaît-il ?... (*Ernestine s'élance vers Baudry avec une exclamation ; celui-ci la rassure du geste et dit avec dignité.*)
M. le comte s'est, sans doute, trompé de mot.

LE COMTE.

Nullement.

BAUDRY.

Alors... c'est de personne !... Car il me semble que les rôles sont singulièrement déplacés... C'est moi, mari, dont on a voulu se moquer, et c'est M. le comte qui se plaint de n'avoir pas réussi !... c'est-à-dire qu'il fallait, par politesse, me résigner à être... vaincu...

BERTHAUT, *bas au comte.*

Au fait, c'est toi qui as tort.

BAUDRY.

Mais il me sera au moins permis de demander à M. le comte quel droit il avait au succès... Voyons... franchement et sans vanité... est-ce qu'il se trouve mieux que moi?...

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur...

BAUDRY à *Ernestine.*

Qu'en penses-tu, ma chère?...

ERNESTINE, *s'appuyant au bras de Baudry.*

Oh!...

BAUDRY.

La réponse est polie... mais claire. — Reste l'esprit... dont j'ai sans doute moins que M. de Candé ; mais alors pourquoi ne s'en est-il pas servi tout à l'heure ?... Il ne tenait qu'à lui...

LE COMTE, *avec impatience.*

C'est bien...

BAUDRY.

Quant à l'amour, (*Il baise la main d'Ernestine.*) c'est notre fort, à nous autres campagnards... qui n'avons pas les distractions de l'Opéra.

BERTHAUT.

Oh!...

LE COMTE.

Hein ?...

BAUDRY.

Aussi, sur ce point-là, nous pouvons défier tous les gentilshommes...

BERTHAUT, *bas au comte.*

Décidément, mon cher, il a quinte, quatorze et le point...

LE COMTE, *avec effort.*

Eh bien!... je l'avoue... le triomphe de maître Baudry est complet... il y aurait mauvais goût à le méconnaître.

ERNESTINE, *vivement.*

Et à s'en blesser... aussi j'espère que M. de Candé ne nous gardera pas rancune...

BAUDRY, *avec bonhomie.*

Comment donc... mais je veux qu'il nous écrive après son départ...

LE COMTE.

Mon départ!

BAUDRY.

Oui, M. le comte a paru tantôt si inquiet... que j'ai envoyé à Saint-Dié; le maire est averti, et je pense qu'il ne refusera point de passe-ports...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GUILLAUME.

GUILLAUME, *présentant des papiers à Baudry.*

Les voici, bourgeois. (*Berthaut les prend.*)

BAUDRY.

Ah! voyez comme tout vous réussit aujourd'hui. J'ai fait également atteler le char-à-bancs.

BERTHAUT, *qui a examiné les papiers.*

Mais il y deux passe-ports!

BAUDRY.

Oui... j'ai pensé que M. Berthaut désirerait peut-être suivre son ami...

BERTHAUT.

Eh bien, pardieu!... vous avez raison!... Il ne sera pas dit que la baronne m'aura joué impunément, et, dès que j'aurai reçu l'avance demandée à mon marchand de tableaux.

BAUDRY.

Qu'à cela ne tienne... si M. Berthaut a besoin d'un millier de francs...

BERTHAUT.*

Quoi! vraiment, vous pourriez disposer... mais, à la campagne, vous avez donc de l'argent?...

BAUDRY.

Faut bien... nous ne sommes pas assez riches pour avoir des dettes...

* E., Bau., Ber., le C., G.

BERTHAUT.

Eh bien, autrefois on regardait les campagnards comme de pauvres diables, comme des lourdauds, comme des George Dandin !... Il paraît que ce temps-là est passé, maintenant ils ont de l'adresse...

LE COMTE.

De l'esprit...

ERNESTINE, *prenant la main de Baudry.*

Du cœur surtout...

BERTHAUT.

C'est incroyable... mais, s'il n'y a plus de paysans, où sont donc les imbéciles ?...

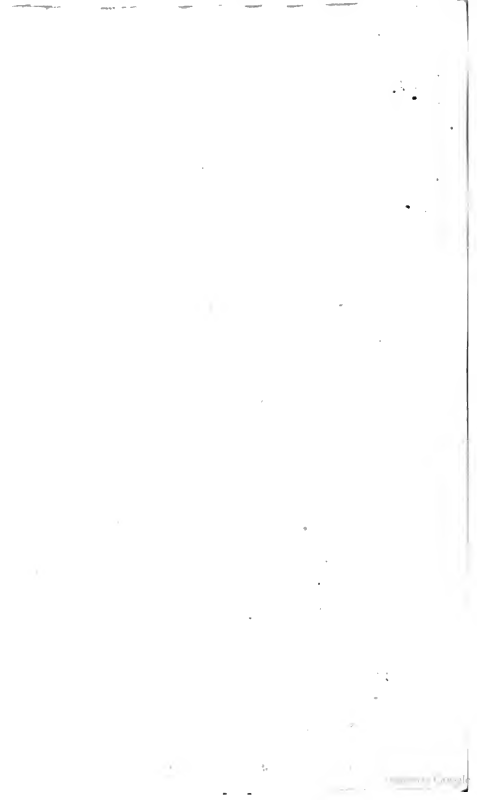
BAUDRY.

Les imbéciles, ils sont... (*Se reprenant.*) Il n'y en a plus.

BERTHAUT, *riant.*

Il n'y en a plus !

FIN.



CHARLOTTE

DRAME EN TROIS ACTES,

Précédé de

LA FIN D'UN ROMAN

PROLOGUE

PAR MM. ÉMILE SOUVESTRE ET EUGÈNE BOURGEOIS,

REPRÉSENTÉ

Pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 juillet 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

WERATHER
ALBERT
GOETHE
LE MAJOR
BRAND, *libraire*
FRITZ
CHARLOTTE
HÉLÈNE
M^{me} WOLF, *tante de Charlotte et d'Albert*
DOROTHEE

MM. MUNÉ.
PIERRON.
DESBIRON.
JUCIER.
AMANT.
CAMIADE.
M^{me} ALBERT.
DOCHE.
LECOMTE.
ANAÏS.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent; le premier inscrit tient la première place à gauche.

PROLOGUE.

Un salon allemand; vers le fond, à droite, un escalier qui monte à l'étage supérieur. Portes à droite, à gauche et au fond; armoire à gauche. Sur le premier plan, à droite, une table; à gauche, au même plan, une table à ouvrage sur laquelle se trouve un petit vase à mettre des fleurs. Au moment où le rideau se lève, il y a dans ce vase un bouquet de myosotis flétris.

SCÈNE I.

MADAME WOLF, DOROTHÉE, VALETS, SERVANTES.

MADAME WOLF, à une servante.

Emportez ces porcelaines, Gertrude. (*La servante emporte les porcelaines déposées sur le bureau.*) Vous, Georges, prenez ce panier de vin du Rhin. (*Georges sort avec le panier.*) Et vous, ce linge. (*Les servantes prennent le linge dans l'armoire du fond, qui est ouverte, et emportent le linge.*) Et surtout faites vite, car nous sommes en retard... C'est dans une heure que les invités de mon neveu Albert arrivent, et la table n'est point encore dressée. — Dorothee!

DOROTHÉE.

Madame.

MADAME WOLF.

Savez-vous si ma nièce Charlotte est prête?

DOROTHÉE.

Elle achève sa toilette, madame Wolf.

MADAME WOLF.

Et son cousin?

DOROTHÉE.

M. Albert vient de se rendre chez le pasteur.

MADAME WOLF.

Chez le pasteur! pourquoi donc cela? Certainement il y a quelque chose. Depuis ce matin Albert est plus gai que d'habitude, et quand Charlotte et moi nous lui en avons demandé la cause, il a répondu qu'il nous le dirait au moment où tous les invités se trouveraient réunis. Mais à propos, où est donc son ami M. Werther.

DOROTHÉE.

Il n'est pas rentré depuis ce matin, madame.

MADAME WOLF.

Voilà un singulier jeune homme! depuis deux mois qu'il est ici, je n'ai pu m'habituer encore à ses bizarreries. D'abord il était gai, aimable; il passait les journées à causer et à faire de la musique avec Charlotte; puis tout-à-coup il est devenu triste, silencieux, et maintenant c'est à peine si on le voit... — Mais quel est cet étranger?

SCÈNE II.

M. BRAND, MADAME WOLF, DOROTHÉE, *achevant de ranger.*

BRAND, *s'arrêtant à la porte du fond.*

Pardon... Je suis chez madame Wolf?

MADAME WOLF.

Oui, monsieur... Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur?...

BRAND.

Brand, libraire à Francfort.

MADAME WOLF, *saluant.*

Ah! monsieur est libraire! c'est une bien belle profession, monsieur! Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Monsieur vient sans doute pour parler à mon neveu, le docteur Albert!

BRAND.

Non, madame, mais à un de ses amis d'université, Jean Goethe.

MADAME WOLF.

Le jeune homme qui a loué le petit pavillon du parc, un écrivain?

BRAND.

C'est cela!

MADAME WOLF.

On va le faire avertir, monsieur.

DOROTHÉE, *qui regarde à la porte à droite.*

C'est inutile, le voici...

MADAME WOLF.

Alors je vous laisse ensemble..... (*saluant.*) Votre servante, monsieur.

BRAND.

Je vous salue, madame.

(*Madame Wolf sort par le fond avec Dorothée.*)

SCÈNE III.

BRAND, GOETHE, *entrant par la droite.*

GOETHE, *étonné à la vue de Brand.*

Monsieur Brand, ici?

BRAND.

Moi-même, j'avais affaire à Offenbach, et je n'ai pas voulu y venir sans rendre mes devoirs à l'auteur de Goetz de Berlichingen.

GOETHE, *s'inclinant.*

C'est me faire trop d'honneur.

BRAND.

Je voulais vous féliciter sur l'éclat de ce début, Monsieur!... c'est une magnifique conception! trois éditions épuisées en six

mois ! J'ai toujours eu des goûts littéraires , monsieur, quoique libraire ! Voilà les ouvrages que doit encourager l'Allemagne dans l'intérêt de sa gloire...

GOETHE , *souriant.*

Et de ses éditeurs.

BRAND.

Mais, pardon, j'oublie que j'ai à vous parler pour mon propre compte, au sujet de ce manuscrit que vous avez bien voulu m'adresser. (*Il tire un manuscrit de sa poche.*)

GOETHE.

Vous l'avez lu ?

BRAND.

Oui, c'est gentil, très-gentil; il y a des caractères, du style, de l'intérêt : malheureusement ce n'est qu'un roman.

GOETHE.

Je n'ai pas voulu faire autre chose.

BRAND.

Sans doute, mais le roman c'est le genre le plus facile, le moins apprécié du public ! et maintenant la vente est si peu de chose !.... car la librairie est ruinée, monsieur, complètement ruinée.

GOETHE.

De sorte que monsieur Brand regarde la publication de mon Werther comme inopportune ?

BRAND.

Je ne dis pas précisément cela ! certes, je serais flatté d'entrer en relations d'affaires avec l'auteur de Goetz de Berlichingen... un livre qui a eu trois éditions..... mais j'ai fait des pertes énormes, monsieur, et je suis obligé désormais d'agir avec prudence.

GOETHE.

Vous avez raison, monsieur Brand.

BRAND , *vivement.*

Ah ! vous trouvez.

GOETHE.

J'avais déjà fait toutes ces réflexions et quelques autres.

BRAND , *joyeusement.*

En vérité ! alors nous nous entendrons, et votre livre...

GOETHE , *reprenant le manuscrit.*

Ne sera point publié !

BRAND.

Comment ?

GOETHE.

Non ; je craindrais une chute qui compromettrait une réputation mal établie.

BRAND , *vivement.*

Mais du tout, du tout..... au contraire, elle ne pourra qu'y gagner.

GOETHE.

Puis, il faut tout vous dire, mon cher monsieur Brand..... j'ai une autre raison.

BRAND, *vivement*.

Je parie qu'un de mes confrères vous a fait des propositions ?

GOETHE.

Non..... il s'agit d'une raison de convenance..... de délicatesse.....

BRAND.

Je ne comprends pas.

GOETHE.

En quittant les distractions de Francfort, et en acceptant la proposition d'Albert qui m'offrait une retraite à Offenbach, je n'avais d'abord d'autre but que de poursuivre tranquillement au fond de cette solitude des travaux commencés ; mais à ce foyer qui m'était subitement ouvert, j'ai trouvé des sujets d'étude qui m'ont détourné de tout le reste. Sous le calme apparent de cette famille, s'agitait un drame curieux et passionné qui m'a bientôt saisi tout entier.

BRAND.

Et vous en avez fait le sujet de votre livre.

GOETHE.

En conservant les faits, les caractères, les sentiments des personnes ! vous devinez le plaisir qu'il y avait pour moi à copier ainsi, comme le peintre, d'après la nature vivante ; à sentir les modèles que je contemplais, agir et palpiter sous mes yeux ! Mon étude une fois achevée, je vous l'ai adressée avec cet empressement qu'éprouve tout artiste à faire juger son œuvre ; mais depuis, j'ai réfléchi ; je me suis demandé si j'avais le droit de trahir ainsi des secrets surpris, de publier pour ainsi dire les mémoires de leur âme sans qu'ils me l'eussent permis ! alors, des scrupules me sont venus, et j'allais vous écrire pour redemander mon manuscrit.

BRAND.

Quoi ! et votre travail serait inutile ?

GOETHE.

Je le crains.

BRAND, *se récriant*.

Mais c'est impossible ! vous n'y songez pas, mon cher monsieur Goethe... je ne souffrirai pas un pareil sacrilège... oui, un sacrilège, car ce livre est un chef-d'œuvre !

GOETHE.

Ce n'est qu'un roman.

BRAND.

Précisément, le genre le plus difficile et le mieux compris par le public. Votre succès sera immense ! vous serez analysé, imité, traduit... Si c'est moi qui vous édite, car tout dépend du libraire, l'auteur ne fait que le livre ; c'est le libraire qui fait le succès ! sans moi, qui est-ce qui connaîtrait Schiller ? Al-

lons, mon cher monsieur Goethe, rendez-moi ce manuscrit, et dans un mois tous les journaux de l'Allemagne s'occuperont de vous.

GOETHE.

Véritablement je ne puis me résoudre.

BRAND.

Qui peut vous arrêter... voyons, c'est peut-être ce que je vous ai dit au sujet des conditions?... Eh bien! je ferai un sacrifice, je vous donnerai trois cents ducats!

GOETHE.

Monsieur, je suis reconnaissant, mais...

BRAND, *l'interrompant.*

J'en donnerai cinq cents, là.

GOETHE.

C'est un prix honorable sans doute.

BRAND, *vivement.*

Alors vous acceptez.

GOETHE.

Impossible, monsieur Brand, je vous ai dit quelles considérations me retenaient.

BRAND.

Mon Dieu! mais c'est de l'exagération... mon cher monsieur Goethe... vos scrupules, voyez-vous, sont ce que nous appelons en librairie des fantaisies d'artistes.

GOETHE, *avec gravité.*

Vous vous trompez, monsieur Brand, ce sont des fantaisies d'honneur, et rien au monde ne m'y fera renoncer.

BRAND, *un peu déconcerté.*

Ah! c'est différent... dès que vous y tenez à ce point, je n'ai rien à vous dire.... cependant, si un motif quelconque vous faisait changer d'avis... j'ose espérer que vous ne vous adresserez point à un autre que moi.

GOETHE.

Je vous le promets.

BRAND.

Et vous auriez soin de m'avertir...

GOETHE.

Sur-le-champ.

BRAND.

Très-bien... alors c'est convenu... à l'honneur de vous revoir, monsieur Goethe.

GOETHE.

Adieu, monsieur.

BRAND *.

Adieu. (*Il va pour sortir, puis revient.*) Ecoutez... encore un seul mot... Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai toujours eu des

* Goethe, Brand.

goûts littéraires... quoique libraire, je tiens à éditer votre roman, j'ajouterai cent ducats.

GOETHE, *blessé.*

Eh ! monsieur.

BRAND, *vivement.*

Cent ducats, argent... argent... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GOETHE, *seul, souriant.*

Toujours les mêmes ? argent ! ils prononcent ce mot comme les premiers chrétiens prononçaient le nom du Christ ! Je veux revoir ce M. Brand ; c'est un caractère dont on pourrait faire quelque chose. Ah ! voici le héros de mon livre...

SCÈNE V.

GOETHE, WERTHER, *entrant par le fond, un petit bouquet à la main.*

WERTHER, *sans voir Goethe.*

Charlotte n'est point là... (*Il s'avance vers la table de travail.*)

GOETHE, *se montrant.*

Bonjour, Werther.

WERTHER, *posant son bouquet sur la table.*

Goethe !

GOETHE.

Vous revenez de votre promenade accoutumée au bord du Mein ?

WERTHER.

Oui, précisément.

GOETHE.

Et, en passant, vous avez cueilli près de la ravine ces myosotis ?

WERTHER.

Il est vrai... j'aime cette fleur.

GOETHE, *avec intention.*

C'est celle que préfère Charlotte.

WERTHER, *étonné.*

Qui vous a dit ?

GOETHE.

Ne lui en cueillez-vous point un bouquet chaque matin ?

WERTHER.

Moi ?

GOETHE, *montrant le vase sur la table à ouvrage.*

Celui d'hier est encore là... et vous veniez pour le remplacer, comme vous le faites tous les jours à cette heure.

WERTHER.

D'où savez-vous cela?

GOETHE, *souriant*.

Oubliez-vous donc que notre art, à nous autres poètes ou penseurs qui voulons peindre l'âme humaine, nous oblige à tout observer... que nous devinons les moindres symptômes de la passion et de la vie, comme le médecin découvre ceux de la maladie ou de la mort.

WERTHER.

Eh bien?

GOETHE.

Eh bien ! averti par votre tristesse, j'ai regardé, j'ai vu et j'ai tout compris...

WERTHER, *saisi*.

Qu'avez-vous pu comprendre ?

GOETHE.

Qu'il eût fallu pour votre bonheur, Werther, arriver ici il y a une année... alors que Charlotte n'était point promise à Albert.

WERTHER, *vivement*.

Au nom du ciel, plus bas !

GOETHE.

Qu'avez-vous à craindre ? Ni vos assiduités, ni vos désespoirs mal comprimés n'ont pu éclairer Albert. Maître de ses émotions comme de ses pensées, il marche dans sa sérénité stoïque sans soupçonner les agitations qui vous brisent, et, quant à Charlotte, sa loyauté la défend ; ne comprenant même pas la possibilité de manquer à la parole donnée, elle fait son devoir sans s'interroger sur ce qu'elle désire !

WERTHER, *qui regarde Goethe*.

Oui... c'est bien cela... Goethe ! vous nous avez bien vus, vous nous connaissez bien tels que nous sommes... (*Souriant*.) et vous pourrez un jour profiter de cette étude.

GOETHE, *avec intention*.

Vous pensez donc que l'artiste doit peindre... ce qu'il voit ?

WERTHER.

N'est-ce pas sa mission ? l'art peut lui apprendre à modeler sa statue, mais pour qu'elle s'anime, il faut que, comme Prométhée, il dérobe une étincelle à la vie...

GOETHE.

Et que diriez-vous si, pour faire revivre une œuvre... je dérobaï ici cette étincelle ?

WERTHER.

Vous ?

GOETHE.

Si ce drame émuivant, dont le hasard m'a rendu le témoin, m'avait inspiré un livre où la réalité appuyât sans cesse la fiction...

WERTHER.

Est-ce possible?

GOETHE.

L'œuvre vous appartiendrait autant qu'à moi, car je n'aurais fait, comme vous le disiez, que modeler la statue.

WERTHER.

Et ce livre?

GOETHE, *allant prendre le manuscrit.*

Le voici; je le soumets à votre jugement.

WERTHER.

Quoi !... vous voulez ?

GOETHE.

Lisez-le, et vous me direz ensuite ce que j'en dois faire.

WERTHER.

Moi ?...

GOETHE.

Lisez... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

WERTHER, *seul.*

Un livre inspiré, dit-il, par ce qu'il a vu?... dont nous lui avons fourni le sujet. (*Regardant le manuscrit.*) Les noms même, car voilà le mien... celui d'Albert... de Charlotte... Ainsi nous avons été pour lui comme ces cadavres que l'on fouille avec le scalpel. Il a sans doute deviné toutes mes tortures cachées; il les a comptées, décrites, et maintenant il voudrait montrer à la foule mon âme sous les morsures de la douleur comme les Romains montraient, dans le Cirque, les chrétiens déchirés par les lions?... Ah ! je ne permettrai point cette profanation de mes émotions les plus chères, les plus saintes. Le secret de mes souffrances m'appartient, c'est ma seule richesse, et, moi vivant, personne ne pourra me l'arracher. (*Il jette le manuscrit sur la table à gauche; on entend chanter Charlotte au dehors et à demi-voix.*)

Air nouveau de M. Doche :

Voici venir les fleurs nouvelles,
 Tout est riant;
 C'est la saison des hirondelles,
 Vivons gaiement.

WERTHER.

C'est Charlotte... (*Il écoute.*) Oui... elle chante cette vieille chanson du printemps avec laquelle on nous a bercés !... Oh ! ce chant quand elle le répète !... Je ne puis dire ce qu'il me

fait éprouver ; c'est comme une brise rafraichissante qui me rapporte tous les souvenirs d'enfance.

SCÈNE VII.

WERTHER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE *entre en fredonnant le refrain chanté plus haut.*

(*Apercevant Werther.*) Ah ! monsieur Werther... vous voilà de retour !

WERTHER, *allant à elle.*

Je ne vous ai point encore vue aujourd'hui !

CHARLOTTE, *lui tendant la main.*

Certainement, vous êtes sorti au point du jour.

WERTHER.

Vous m'avez aperçu ?

CHARLOTTE, *lui tendant la main.*

De ma fenêtre, où j'arrosais les fleurs que vous m'avez données... Vous passez maintenant loin de nous presque toutes vos journées... C'est mal, monsieur Werther. (*Elle parle en arrangeant les fruits dans une corbeille sur la table à droite.*)

WERTHER.

Mal, et pourquoi ?

CHARLOTTE.

Mais parce qu'on ne peut plus vous voir !

WERTHER, *avec abattement.*

Qu'importe ? Suis-je nécessaire à quelqu'un, ou bon à quelque chose ? Je puis impunément prolonger mon absence... Personne ne m'attend.

CHARLOTTE, *laissant retomber les fruits dans la corbeille.*

(*A part.*) Toujours triste !

WERTHER.

Vous-même, Charlotte, qui m'accusez de vous quitter... vous devez craindre mon retour.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc ?

WERTHER.

Quand Albert est près de vous, causant de ses espérances, arrangeant l'avenir selon vos souhaits, échangeant ces confidences dont on ne parle qu'à deux, le seul bruit de mes pas fait envoler tous ces rêves charmants, et j'arrive là comme un étranger importun.

CHARLOTTE, *saisie.*

Un étranger ! vous , Werther ! Ah ! vous êtes injuste ! Mais vous ne croyez donc pas à notre amitié ? vous ne voyez donc pas combien votre sombre affliction attriste Albert et moi-même ?

WERTHER.

Vous , Charlotte ?

CHARLOTTE, *avec une sensibilité simple.*

Oui , moi , amie plus nouvelle qui n'ai pas les mêmes droits à votre confiance , mais qui vous suis dévouée... plus que vous ne pouvez le croire... En vain tout m'aime et me sourit , la vue de votre tristesse m'ôte le courage d'être heureuse ! Si vous vous trouvez absent , la pensée que vous êtes seul et désolé vient me saisir au milieu de ma joie et l'arrête ; si vous êtes là , votre sombre abattement me glace ! Toujours enfin et partout votre souvenir me poursuit.

WERTHER.

Est-ce vrai ?

CHARLOTTE.

Ah ! je voudrais pouvoir vous prouver que vous n'êtes pas un étranger pour nous , trouver l'occasion de quelque sacrifice...

WERTHER, *avec joie.*

Se peut-il ! Ah ! si j'osais croire... si je pouvais espérer que mon bonheur vous fût cher à ce point.

CHARLOTTE, *avec une simplicité émue.*

Si , pour vous rendre la joie , Werther , on me demandait une partie de mes jours , je les donnerais tous sans compter.

WERTHER, *avec transport.*

Eh bien ! Charlotte , écoutez-moi ; ces jours que vous êtes prête à sacrifier , dites-vous , pour me racheter du désespoir... Si je vous demandais de me les donner à moi.

CHARLOTTE, *étonnée.*

Comment ?

WERTHER, *plus vivement.*

Si je vous disais que ces dégoûts amers , ces aspirations douloureuses , ces besoins de solitude , que toute cette fièvre enfin qui fait de ma vie une torture , vous pouvez m'en guérir.

CHARLOTTE.

Moi !

WERTHER.

Que vous avez mon bonheur dans vos mains , à votre merci... que je vous aime enfin !

CHARLOTTE, *reculant.*

Dieu !

WERTHER.

Que répondriez-vous ? Vous vous taisez... Ah ! parlez ; il le faut maintenant , que répondriez-vous ?

CHARLOTTE, *avec une agitation qu'elle a peine à maîtriser.*

Je répondrais... ce que vous savez déjà , monsieur Werther,

que ma parole est engagée... que je ne m'appartiens plus... que c'est impossible!...

WERTHER.

Impossible!... Mais cette promesse que vous avez faite, elle n'est point encore accomplie; mais vous n'aimez pas Albert!

CHARLOTTE.

Qui vous le fait supposer?

WERTHER.

Non, car avec l'être qu'on aime on n'a pas ce calme joyeux... on souffre de son absence, on se trouble en le voyant; quand il regarde, quand il parle, le cœur tremble, on sent un bonheur profond, et l'on voudrait pleurer... Etes-vous ainsi près d'Albert?

CHARLOTTE, *troublée et regardant Werther.*

Près d'Albert?... non.

WERTHER.

Et lui-même, ne voyez-vous point avec quelle patience indifférente il attend l'accomplissement de votre promesse? Lui, il peut vivre sans vous, Charlotte, tandis que moi, si je vous perds! Oh! si je vous perds, je n'ai plus rien à demander, plus rien à attendre; je n'ai rien à faire dans la vie où je ne suis retenu que par cet amour.

CHARLOTTE, *très-troublée.*

Ne dites pas cela... Werther, vous me brisez le cœur, vous troublez ma raison; Werther, laissez-moi.

WERTHER, *hors de lui.*

Charlotte, écoute-moi... romps ce mariage... nous irons vivre loin d'ici, au fond de quelque retraite dont ma tendresse te fera un Eden. Charlotte, aie pitié de moi. (*Il la presse dans ses bras.*)

CHARLOTTE.

Que faites-vous?

WERTHER, *baisant ses mains avec délire.*

Jc t'aime, je t'aime.

CHARLOTTE, *éperdue.*

Laissez-moi, Werther, ah! on vient...

ALBERT, *du dehors.*

Vous me ferez avertir...

WERTHER.

C'est la voix d'Albert.

CHARLOTTE.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT*, *entrant par le fond.*

ALBERT, *s'avançant avec un empressement affectueux.*

C'est vous que je cherchais. J'ai pu à peine voir Charlotte aujourd'hui, et cependant j'avais à lui apprendre une heureuse nouvelle ! (*Il s'approche, la regarde et tressaille.*) Mais qu'avez-vous ?

CHARLOTTE.

Moi ?

ALBERT.

Vous paraissez troublée ? Qu'est-il donc arrivé ?

CHARLOTTE.

Rien... J'écoutais monsieur Werther.

ALBERT.

Ah ! je devine alors ! il aura encore laissé voir ce découragement qui nous afflige...

WERTHER.

Il est vrai... mon cœur s'est ouvert malgré moi.

ALBERT, *lui prenant la main.*

Pauvre cœur toujours agité, toujours aspirant à l'impossible et à l'inconnu ! (*Werther retire sa main.*) Autrefois on liait, dit-on, des malheureux à une cavale sauvage qui les emportait à travers les rochers ; votre imagination, Werther, vous inflige le même supplice ; elle entraîne votre âme à travers tous les abîmes du caprice, et, à chaque ronce du chemin, vous laissez un lambeau de votre bonheur ; rien ne pourra-t-il vous rendre le calme et la résignation ?

WERTHER, *amèrement.*

Oui, c'est la part que Dieu m'a faite à moi... la résignation !... Conseil facile aux heureux !

ALBERT, *blessé.*

Heureux ! Je le suis en effet, Werther, bien heureux ! car je crois à la justice de Dieu et à l'affection de mes amis ; mais ce bonheur je ne l'ai point obtenu sans effort.

CHARLOTTE, *s'entremettant.*

Dites que vous l'avez mérité. Combien de fois ai-je entendu ma tante raconter les dures épreuves qu'il vous avait fallu subir. Orphelin, pauvre abandonné de tous, vous ne vous êtes point abandonné vous-même ; vous avez lutté, attendu, persévéré.

ALBERT.

Et je n'ai point douté surtout de l'amitié ; aussi m'a-t-elle été secourable, car tous mes efforts pouvaient rester inutiles sans Herman, mon compagnon d'Université : conseils, protection, richesses, il a tout prodigué pour me secourir ; il a été pour moi plus qu'un frère, et c'est à lui, après Dieu, que je dois ma réussite... à lui et à vous, Charlotte.

* Werther, Albert, Charlotte.

CHARLOTTE, avec surprise.

Que dites-vous ?

ALBERT, à Charlotte.

Oui, je puis l'avouer maintenant, il y a six années, quand je n'étais encore qu'un étudiant obscur, je vous aimais déjà.

CHARLOTTE.

Vous !

WERTHER.

Se peut-il ?

ALBERT.

Oh ! j'avais juré de le cacher ! Pourquoi vous associer d'avance aux inquiétudes et aux tourments de la lutte ? Je ne voulais parler qu'après avoir acquis dans le monde une place digne d'être partagée ; en attendant, je gardais le silence ; je me débattais seul au milieu des obstacles, et, pour m'encourager, je vous regardais être heureuse.

CHARLOTTE, attendrie.

Ah ! tant de générosité !

ALBERT.

Dites de la patience, et j'espère toucher enfin au moment de la récompense.

WERTHER.

Comment ?...

ALBERT.

Vous savez que le manque de quelques papiers indispensables a, jusqu'à présent, retardé nos fiançailles ?

CHARLOTTE.

Oui...

ALBERT.

Eh bien !... ces papiers je les attends aujourd'hui.

WERTHER.

Aujourd'hui...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME WOLF*, qui est entrée pendant qu'Albert parlait.

MADAME WOLF, présentant des papiers.

Les voici !

CHARLOTTE.

Ah !

ALBERT.

Les papiers.

MADAME WOLF.

Le courrier vient de les remettre.

ALBERT.

Ah ! donnez, ma tante... Oui, c'est bien ce que j'attendais...

* Werther, madame Wolf, Albert, Charlotte.

Hermann m'a tenu parole... car une lettre de lui, reçue ce matin, me les annonçait, en m'avertissant de son arrivée... Nous le verrons ce soir même!... Ah! qu'il trouve tous mes souhaits accomplis, Charlotte. J'ai invité nos amis les plus voisins; j'ai averti le pasteur; tout est prêt pour nos fiançailles.

CHARLOTTE, *à part.*

Dieu!

WERTHER, *à part.*

Que dit-il?

MADAME WOLF.

Voilà donc la surprise qu'il nous préparait.

ALBERT *lui donnant la main.*

Oui, ma bonne tante, oui... Ah! ce jour me paie de tout le passé.

MADAME WOLF.

Tout le monde est réuni; on vous attend.

ALBERT.

Nous vous suivons. (*Madame Wolf sort.*) (*Tendant la main à Charlotte.*) Venez... Mais pourquoi hésitez-vous?..

CHARLOTTE *balbutiant.*

Je m'attendais si peu à cette nouvelle...

ALBERT.

Seriez-vous mécontente de ce que j'ai fait? Ah! parlez... Aurais-je mérité que votre cœur changeât pour moi?

CHARLOTTE, *vivement.*

Non... Oh! jamais je n'ai mieux compris ce qu'il y avait en vous de noble et de bon.

ALBERT.

Que s'est-il donc passé alors... Werther, pouvez-vous me le dire?...

WERTHER, *qui regarde Charlotte avec angoisse.*

Moi... j'attends comme vous!

ALBERT.

Eh bien! Charlotte?

CHARLOTTE, *avec effort.*

Eh bien! Albert, vous avez ma parole, voilà ma main!

WERTHER, *à part.*

Ciel!... (*Musique.*)

ALBERT.

Ah! venez-alors... nos amis sont là qui nous attendent.

CHARLOTTE.

Oui... (*Regardant Werther avec angoisse.*) Conduisez-moi. (*Passant près de Werther, à demi-voix.*) Adieu Werther. (*A Albert.*) Venez... (*Elle sort avec Albert, la musique cesse.*)

SCÈNE X.

WERTHER, seul.

Adieu... elle a raison... Adieu, car je ne puis rester ici désormais... Oh! quand je pense que j'ai eu un moment d'espoir, là, tout-à-l'heure! Insensé qui ai pris de la compassion pour de l'amour! — Tout est fini, je partirai aujourd'hui même... sans la revoir! Peu m'importe la route à suivre! J'irai devant moi, au hasard, sans autre but que de la fuir. Malheureux! ne l'emporterai-je pas dans mon cœur comme une incurable blessure? *(Avec désespoir)*. Mais, qu'espères-tu donc, alors! Que faire, que devenir? *(Il se laisse tomber assis près de la table et reste un instant le visage caché dans ses mains)*.

O mon Dieu! qui me conseillera... *(Il laisse tomber une de ses mains qui rencontre le manuscrit de Goethe, laissé sur la table.)*

Ah! mais ce livre... si c'est ma propre histoire, comme Goethe l'a dit; si le Werther peint par lui est un autre moi-même, quel remède a-t-il pu trouver à ses misères? Je veux le savoir... peut-être qu'il m'éclairera. Le dénouement que je cherche quel est-il... voyons?

(Il lit.) DERNIÈRE LETTRE DE WERTHER A CHARLOTTE.

« C'est une chose résolue, Charlotte, je veux mourir. »

(Parlé.) Mourir!

« Je veux mourir, non par désespoir, mais parce que ma carrière est finie... »

(Parlé.) Finie... il a raison, pourquoi prolonger plus longtemps ici-bas une lutte sans espoir? Naufragé de la vie, la dernière étoile s'est éteinte pour moi! Que l'abîme s'ouvre! je veux y reposer... Oui, Goethe, vous avez trouvé la seule issue possible!... Merci de me l'avoir montrée!... *(Il lit.)*

« Adieu Charlotte... Lorsque sur le soir d'un beau jour d'été
« tu graviras la montagne, souviens-toi combien de fois nous
« avons parcouru ensemble la vallée; regarde ensuite vers le
« cimetière et pense à moi en voyant comme le vent agite l'herbe
« sur ma tombe, aux derniers rayons du soleil couchant. » *(Il s'arrête gagné par les larmes.)*

Je veux qu'elle lise cette prière... la seule que je puisse encore lui faire... Oui... plus d'hésitation... Quelques lignes écrites à Goethe, seulement. *(Il sonne, puis écrit un billet qu'il joint au manuscrit.)*

SCÈNE XI.

DOROTHÉE, WERTHER.

DOROTHÉE.

C'est monsieur qu'a sonné...

WERTHER. *qui écrit.*

Oui, ma bonne Dorothee... M. Goethe n'est point là...

DOROTHÉE.

Je crois qu'il se promène dans le parc.

WERTHER.

C'est bien... vous lui remettrez ces papiers à son retour...
(*Il donne le manuscrit roulé.*)

DOROTHÉE.

Oui, monsieur... Mais je ne me trompe pas... voici mademoiselle Charlotte avec son fiancé. (*Elle sort.*)

WERTHER.

Ah! (*Il va prendre le bouquet de myosotis déposé par lui sur le guéridon lors de son entrée, et presse les mains sur sa poitrine.*) Allons, mon cœur, apaise tes battements, encore un dernier effort, une dernière souffrance... puis tu te reposeras.

SCÈNE XII.

CHARLOTTE, ALBERT ET WERTHER, QUELQUES PARENTS;

Ils sont entrés pendant l'a-parté de Werther.

(*Musique jusqu'à la fin.*)

ALBERT à Charlotte.

De grâce, Charlotte, rassurez-vous, votre émotion m'effraie et m'afflige...

CHARLOTTE, balbutiant.

Ce n'est rien, Albert, rien, je vous assure.

ALBERT, allant pour sortir avec elle.

Venez alors. (*Ils rencontrent Werther qui a reculé vers le fond.*)

CHARLOTTE, reculant.

Ah! Werther.

WERTHER.

Pardon! je ne viens point pour retarder votre bonheur... Je vous arrêterai peu de temps.

ALBERT.

Qu'est-ce donc?

WERTHER.

Avant que vous ne conduisiez Charlotte au temple, permettez-moi de lui faire mon offrande accoutumée.

CHARLOTTE.

A moi?

ALBERT, aux parents.

Allez, mes amis, nous vous suivons.

WERTHER, lui présentant le bouquet.

Ces fleurs, je les ai cueillies ce matin pour vous, Charlotte, bientôt elles seront flétries, mais alors même conservez-les encore; elles vous rappelleront les amitiés qui meurent, les joies qui passent, les espérances qui ne durent qu'un instant... Conservez-les pour l'amour de moi.

CHARLOTTE, serrant le bouquet sur son cœur.

Ah! toujours! (Albert qui a fait sortir les invités, s'approche)

WERTHER.

Et vous, Albert, faites que Charlotte ne regrette jamais ce jour, qu'elle vous aime... Soyez heureux... Adieu! (Il s'élance vers l'escalier.)

ALBERT, étonné.

Où va-t-il!

CHARLOTTE, effrayée.

Werther...

WERTHER, du haut de l'escalier.

Adieu!

CHARLOTTE, éperdue, à Albert.

Ah! suivez-le, ne le laissez point seul.

ALBERT.

Que craignez-vous? d'où vient cette émotion?..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GOETHE, entrant très-vivement par le fond avec des papiers à la main.

GOETHE.

Werther! Ah! mon ami, savez-vous où est Werther?

ALBERT.

Pourquoi ce trouble?

GOETHE.

Voyez ce billet qu'il vient de m'écrire!

ALBERT, lisant.

« Votre livre m'a appris ce que je devais faire... Quand vous recevrez cette lettre vous pourrez le publier, car celui dont il parle aura cessé de vivre! »

CHARLOTTE.

Dieu!

ALBERT, courant à l'escalier qu'il monte rapidement.

Malheureux!

GOETHE.

Pourvu qu'il soit encore temps. (On entend un coup de pistolet dans la chambre.)

TOUS.

Ah! (Albert, qui est au haut de l'escalier, se précipite dans la chambre et disparaît.)

CHARLOTTE.

Trop tard... (Elle chancelle et se laisse tomber évanouie sur un fauteuil.)

GOETHE, à gauche et seul.

Qu'ai-je fait! (Il cache son manuscrit dans son sein.)

CHARLOTTE, revenant à elle.

Où est-il... Werther, je veux le voir. (Elle se soulève et aperçoit Albert qui a reparu au haut de l'escalier). Ah! (Elle se lève)

en chancelant, veut courir à Albert, et crie en lui tendant les bras : Werther ! il est mort ? *(Tombant à genoux.)* Moi aussi je veux mourir !

ALBERT, *à part, avec douleur.*

Ainsi elle l'aimait. *(Il s'avance lentement vers Charlotte, lui prend la main et la relève en disant avec une noble tristesse)* ; Vivez, Charlotte... je réponds des jours de Werther. Soyez heureuse ; vous serez à lui. *(Cri de Charlotte, qui baise la main d'Albert ; émotion générale.)*

FIN DU PROLOGUE.

ACTE I.

Une chambre suisse. — Une fenêtre, fermée par des volets extérieurs, se trouve au fond. Portes à gauche, à droite et au fond. A droite, un guéridon, une chaise et une tapisserie dans une corbeille ; à gauche, une table couverte de livres et une pendule.

SCÈNE I.

FRITZ, *entrant une lampe à la main.*

L'orage est enfin apaisé... voici le jour qui commence... *(Il pose la lampe sur la table et regarde la pendule.)* Déjà sept heures, et M. Werther n'est pas encore rentré... Quelle singulière existence... Quand il est arrivé d'Offenbach, après son mariage avec Mlle Charlotte, il y a deux ans, pour venir demeurer dans l'Appenzel, il quittait à peine madame un instant... on eût dit deux amoureux... ça a duré quelques mois, puis, tout-à-coup, M. Werther a changé ; il est devenu triste, il s'est mis à sortir seul, à parcourir les montagnes pendant des journées entières... *(Avec précaution.)* et maintenant ce n'est plus seulement le jour qu'il s'absente... il passe presque toutes les nuits hors du chalet... encore celle-ci !... Dieu ! si Madame pouvait se douter.

SCÈNE II.

FRITZ, WERTHER.

WERTHER, *ouvrant le volet de la fenêtre du fond, puis la fenêtre elle-même, et scutant sur le théâtre.*

J'arrive à temps... personne ne m'a vu.

FRITZ.

Ah ! j'étais inquiet de ne pas voir rentrer monsieur. . .

WERTHER, *regardant autour de lui avec inquiétude.*
Plus bas !

FRITZ.

Il n'y a rien à craindre, maintenant que madame loge de l'autre côté. . . Mais le manteau de monsieur est mouillé

WERTHER, *ôtant son manteau qu'il lui donne.*

Oui, j'ai été surpris par la tourmente.

FRITZ, *en éteignant la lampe.*

Ah ! monsieur, quel temps ! Il n'y avait pas eu de tempête pareille dans l'Appenzel depuis celle de l'automne dernier. . . monsieur sait bien, le jour où il alla au secours de cette jeune demoiselle qui revenait de chez l'anabaptiste Williams. . . Dieu ! la belle créature ! . . . et noble à ce qu'il paraît. . . car Williams l'appelait mademoiselle de Verghen. . .

WERTHER.

Silence ! . . . As-tu oublié que je t'avais défendu de prononcer ici ce nom ?

FRITZ.

Oh ! monsieur peut être tranquille. . . madame était absente quand la chose est arrivée, et j'ai eu bien soin de ne jamais lui en parler. . . comme monsieur me l'avait ordonné. . . Mais c'est étonnant qu'on n'ait plus entendu rien dire de la jeune demoiselle. . . car elle allait à Saint-Gall, tout près d'ici.

WERTHER.

Assez. . . va-t'en. . . *(Il s'assied.)*

FRITZ.

Oui, monsieur. . .

CHARLOTTE, *se montrant à la porte de droite.*

Le voici. . .

FRITZ, *l'apercevant.*Madame. . . *(Charlotte lui fait signe de sortir.)*

SCÈNE III.

WERTHER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *à part.*Toujours rêveur ! . . . il ne m'aperçoit même pas *(elle s'approche.)* Bonjour, Werther.

WERTHER.

Ah ! Charlotte. . . Bonjour. . .

CHARLOTTE, *avec tendresse.*

Vous semblez fatigué, mon ami. . .

WERTHER, *se levant avec un peu d'impatience.*

Moi ? . . . qui vous le fait penser ? nullement.

CHARLOTTE, *timidement.*

Pardon. . . j'étais entrée pour savoir comment vous aviez

passé la nuit... mais peut-être désirez-vous être seul ? Je me retire alors.

WERTHER, *faiblement*.

Pourquoi donc ?... si rien ne vous appelle ailleurs.

CHARLOTTE, *vivement*.

Oh ! rien... et si vous me permettez de rester là... je ne vous troublerai pas... je travaillerai silencieusement.

WERTHER.

Silencieusement ! qui vous y oblige ? suis-je donc un malade pour craindre le bruit ?

CHARLOTTE *timidement*.

Je ne dis pas cela, Werther.

WERTHER, *avec impatience*.

Alors, à quoi bon toutes ces précautions ?

CHARLOTTE, *n'osant parler*.

Mon ami...

WERTHER, *plus vivement*.

Mon Dieu ! de grâce, Charlotte, n'ayez point cet air craintif, embarrassé, inquiet ! Qui vous empêche d'être libre et gaie comme par le passé ? autrefois je vous entendais causer, rire et chanter.

CHARLOTTE.

Il est vrai, mais...

WERTHER, *vivement*.

Si c'est moi qui vous gêne, je me retire.

CHARLOTTE, *le retenant*.

Non... de grâce, Werther... restez... j'ai tort... je serai gaie... je causerai... je chanterai puisque vous le désirez. (*à part*.) Oni je veux essayer... ah ! si je pouvais le ramener au souvenir de ces jours qu'il semble avoir oubliés !... voyons ! (*Werther est assis à gauche, Charlotte va s'asseoir à droite, prend sa tapisserie, et, après un instant d'hésitation, se met à chanter la vieille romance du printemps.*)

Air nouveau de M. Doche.

Regarde, ami, comme la brume
S'évanouit ;
Comme, à l'horizon qui s'allume,
L'hiver s'enfuit.
Dans les cieux, l'azur se déploie
Avec lenteur ;
Reprends enfin, reprends ta joie,
O pauvre cœur !
Voici venir les fleurs nouvelles,
Tout est riant ;
C'est la saison des hirondelles,
Vivons galement.

(*Au commencement de l'air, Werther paraît frappé, puis il s'agite ; il se lève avec impatience comme si ce chant*

lui rappelait des souvenirs importuns. Charlotte suit tous ses mouvements. Sa voix s'affaiblit insensiblement et finit par s'éteindre dans les larmes.)

WERTHER, avec explosion.

Qu'avez-vous? pourquoi ces larmes? mais répondez donc? qu'avez-vous?

CHARLOTTE, qui lui a saisi la main.

Qu'as-tu toi-même, Werther?... D'où vient que le chant que tu aimais autrefois, qui te rappelait notre amour, excite aujourd'hui ton impatience? Pourquoi n'es-tu pas heureux enfin?

WERTHER.

Qui vous a dit?...

CHARLOTTE, se levant.

Non... vous n'êtes pas heureux; Werther, j'en suis sûre! et cependant, que vous manque-t-il? il y a deux années notre vie dépendait d'une union qui semblait impossible; la générosité d'Albert l'a permise! A peine l'un à l'autre vous avez souhaité quelque grande et belle solitude où rien ne pourrait entraver vos fantaisies, ni vous distraire de notre amour; nous sommes venus habiter les montagnes de l'Appenzel, et là, quand j'espérais vous voir enfin au comble de vos vœux, je ne sais quelle tristesse vous a subitement saisi!...

WERTHER, amèrement.

Singulière folie, en effet, de ne pouvoir accoutumer son âme à l'immobilité! quand on a trouvé où s'asseoir, à quoi bon regarder plus loin! souhaiter un soleil plus brillant, une terre plus fleurie? ne peut-on mûrer son imagination dans la réalité, couper les ailes aux désirs, et revêtir son bonheur comme un vêtement journalier qu'on use jusqu'à ce que le temps en ait fait un haillon?

CHARLOTTE.

Werther...

WERTHER, impétueusement.

Ah! c'est une tyrannie étrange que cette logique imposée à nos aspirations! on voudrait souder notre âme à chacun de ses désirs, comme le forçat à son anneau. Ce que nous avons voulu une fois, il faut que nous le voulions jusqu'à la mort. On nous dit: pourquoi changes-tu? Comme on dirait à l'oiseau, pourquoi voles-tu? au vent, pourquoi ne pas souffler toujours du même point de l'horizon? Eh! faites donc alors que ce qui plaît d'abord puisse plaire sans cesse; faites que la fatigue ne soit point au bout de toutes les espérances et l'ennui au fond de toutes les joies.

CHARLOTTE, douloureusement.

Ainsi vous l'avouez enfin...

WERTHER.

Eh bien! oui... est-ce ma faute à moi si rien ne peut satisfaire l'inquiète avidité de ma nature, si ce calme et cet isolement que j'ai souhaités me fatiguent; si je voudrais en sortir, fût-ce par

les secousses de la douleur?... (*Voyant le geste d'affliction que laisse échapper Charlotte.*) Mais je ne sais pourquoi je vous parle ainsi... vous m'avez interrogé, je me suis laissé aller à tout vous dire, et voilà que je vous afflige...

CHARLOTTE.

Moi?...

WERTHER.

Vous pleurez!...

CHARLOTTE, *essuyant vivement ses larmes.*

Non, Werther, non... voyez, je souris... c'est moi qui n'aurais pas dû ramener votre esprit à ces pensées... n'en parlons plus, Werther ! tâchons de les oublier...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRITZ*.

FRITZ.

Pardon! madame...

WERTHER, *brusquement*

Que veux-tu?

FRITZ.

Il y a là un étranger qui vous demande... il dit qu'il est parent de madame.

CHARLOTTE, *étonnée.*

Un parent... je ne devine point qui ce peut être.

FRITZ.

Il est resté au petit salon.

WERTHER.

Allez l'y rejoindre.

CHARLOTTE.

Ainsi, vous permettez, Werther.

WERTHER.

Allez... (*Il la regarde sortir.*)

SCÈNE V.

WERTHER, *seul.* (*Il a suivi Charlotte jusqu'à la porte et revient après l'avoir vu disparaître.*)

Mes paroles l'ont affligée... mais l'aveu de ma souffrance m'est échappé malgré moi... Ah! si elle connaissait toute la vérité... Je tremble à chaque instant qu'un hasard ne la lui révèle.. Quand Fritz a prononcé tout-à-l'heure le nom d'Hélène de Verghen, quand il a parlé de Saint-Gall, je n'ai pu m'empêcher de tressaillir... Saint-Gall!... oui, c'est là que je l'ai revue... pour notre malheur à tous deux, peut-être. Mais comment échapper à

* Fritz, Werther, Charlotte.

la fascination de cette beauté expansive et ardente? Ici je sentais mon cœur s'engourdir dans les ennuis de l'habitude quand Hélène s'est montrée à moi... oh! je crois la voir encore, lorsque j'accourais aux cris des pâtres! debout sur le penchant de l'abîme, pâle, mais courageuse; les cheveux flottants, le front couronné d'éclairs! je me sentis subitement enlevé à ma torpeur; Hélène m'apparut comme une poétique vision qui m'apportait de nouvelles émotions, de nouveaux désirs... et aussi... j'aurais dû le prévoir... de nouvelles douleurs!... car que dois-je craindre maintenant? que s'est-il passé pour que je n'aie pu la voir cette nuit? Arrivé à l'heure accoutumée, près de cette porte qui s'ouvre pour moi seul, j'ai vainement attendu!...

FRITZ, *entrant.*

Voici une lettre qui vient d'arriver pour monsieur. Le messager a dit que c'était pressé.

WERTHER.

Dieu! d'elle!... ah! (*Il lit.*)

« Werther,

« Mon père est ici depuis hier » (*Parlé.*) Ciel! il lit : « c'est là » ce qui m'a empêchée de vous recevoir; il veut m'emmener demain et m'a déjà parlé de projets de mariage qu'il avait autrefois formés pour moi! il faut que vous vous présentiez à lui; Werther; en apprenant que je ne puis être désormais à un autre qu'à vous, il consentira à notre union.

Notre union! ah! si elle savait!... mon Dieu! mais quelle destinée est donc la mienne? Je voudrais m'arrêter sur une pente funeste et une puissance plus forte que ma volonté m'entraîne. Je comprends ma faute, j'en souffre, et j'y persévère malgré mes remords! et bien que la fatalité m'emporte, fût-ce à ma perte! Hélène ne peut partir, non, c'est impossible!... quoi qu'il arrive, je la retiendrai...

SCÈNE VI.

ALBERT, CHARLOTTE, WERTHER.

CHARLOTTE.

Ah! venez, il est ici, venez, Albert.

WERTHER.

Albert!

ALBERT, *l'embrassant.*

Je vous revois enfin...*

WERTHER.

Vous dans l'Appenzel!

CHARLOTTE.

Oui, c'est bien lui, notre ami, notre frère!...

ALBERT, *avec tendresse.*

Ah! ce n'est pas sans peine que je me suis arraché aux de-
* Charlotte, Albert, Werther.

voirs qui me retenaient à Augsbourg; mais un ami partait pour l'Appenzel; moi-même, comme vous le savez, quelques affaires m'y appelaient et mon penchant bien plus encore... je me suis enfin brusquement décidé.

WERTHER.

Et vous ne nous avez pas avertis?

ALBERT

Je n'en ai point eu le temps; et d'ailleurs je préférerais arriver ici à l'improviste, vous surprendre au milieu de votre bonheur... car maintenant j'espère que vous ne désirez plus rien, Werther... (*Werther détourne la tête.*), ni vous, mademoiselle Charlotte?

CHARLOTTE. (*Elle avance un siège et va s'appuyer au fauteuil de Werther.*)

(*Vivement.*) Mais, vous, Albert? parlez-nous de vous-même*.

ALBERT, *s'asseyant.*

De moi, mon Dieu! que vous dirai-je? Il y a bientôt trois années, lorsque je vous quittai... mariés... j'eus besoin de tout mon courage. Offenbach me devint odieux, je partis pour Augsbourg. Là, je cherchais ma consolation dans le travail. A chaque crise d'abattement je me disais: encore une recherche à poursuivre, encore un malheureux à secourir, et, peu à peu, l'activité du présent étouffait, dans son bruit, les regrets du passé.

CHARLOTTE, *avec joie.*

Ainsi vous avez retrouvé le bonheur.

ALBERT, *avec contrainte.*

Oui, si j'ai pu assurer le vôtre.

WERTHER, *l'interrompant.*

Pardon...vous nous avez parlé d'un ami qui vous suivait.

ALBERT.

Il est vrai, un vieux major, dont j'ai fait la connaissance à Augsbourg; il y vivait alors avec sa fille; mais il l'a confiée depuis quelques mois à une parente, et il vient pour la reprendre.

CHARLOTTE.

Avec vous?

ALBERT.

Avec moi qui arrive vers elle comme un ambassadeur d'espérance et de tendresse.

WERTHER.

Comment?

ALBERT.

Vous n'avez pas oublié Herman.

CHARLOTTE.

Votre compagnon et votre protecteur d'autrefois?

ALBERT.

Dites mon frère... il aime éperdument la fille du major, leur mariage était convenu entre les deux familles; mais la froideur et l'embarras des dernières lettres de la jeune fille ont

* Albert, Charlotte, Werther.

troublé notre ami; il a craint que l'absence n'eût changé ses dispositions, et, comme un douloureux devoir le retenait près de sa mère mourante, il m'a écrit de venir pour lui. Il s'agissait de son bonheur, c'était plus que le mien, je suis accouru, et, aujourd'hui, le major et sa fille doivent me rejoindre.

WERTHER.

Ici ?

ALBERT.

Oui : je demande d'avance pour eux votre amitié... Ah ! seulement je vous prie d'être indulgente pour le major, de ne pas trop vous effrayer au premier abord.

CHARLOTTE.

Comment ?

ALBERT.

L'habitude du commandement militaire a rendu son ton un peu rude, à la moindre contrariété il s'emporte.

CHARLOTTE, *effrayée*.

Ah ! mon Dieu !

ALBERT, *se levant en souriant*.

Oh ! rassurez-vous ; sa colère n'est qu'une apparence ; il enveloppe sa bonté de bruit, de peur qu'on en abuse*.

WERTHER.

Comment n'est-il pas avec vous ?

ALBERT.

Nous nous sommes séparés il y a deux jours à Feldkirch où il avait quelques affaires.

LE MAJOR, *au dehors*.

Non, c'est inutile.

FRITZ, *au dehors*.

Permettez, monsieur.

LE MAJOR, *au dehors*.

Quand je te dis de rester... entends-tu ? je veux que tu restes...

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! quel est ce bruit ?

ALBERT.

On gronde... ce doit être le major.

(Le major paraît à la porte, se disputant avec Fritz.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MAJOR, FRITZ.

LE MAJOR.

Encore une fois, je te dis que je veux entrer seul... que je m'annoncerai moi-même, drôle...

ALBERT*, *lui prenant le bras et l'attirant vers Charlotte et Werther qui sont restés sur le devant de la scène*.

C'est déjà fait, major.

* Charlotte, Albert, Werther.

* Charlotte, le Major, Albert, Werther.

LE MAJOR, *apercevant Werther et Charlotte.*

Ah! pardon, madame... votre serviteur, monsieur...

CHARLOTTE.

Monsieur le major est couvert de neige.

LE MAJOR.

Pardieu! j'en sors. (*A Werther.*) Dans quel diable de pays êtes-vous venu demeurer, monsieur.

WERTHER.

Auriez-vous trouvé les routes mauvaises?

LE MAJOR.

Les routes mauvaises? Du tout, il n'y a pas de routes... nous n'avons trouvé que des glaciers, des torrents et des rochers... aussi j'ai cru que j'y resterais.

ALBERT.

Mais votre fille, major, elle ne vous a donc pas suivi?

LE MAJOR.

Nous sommes partis ensemble de Saint-Gall, avant le jour; nous voulions traverser le village où demeure la nourrice de ma fille, et notre cocher nous a fait suivre par la vieille route qui est un précipice. J'avais beau lui crier de prendre garde, il me répondait toujours... n'ayez pas peur, mon général! Le drôle espérait que, vu le plaisir de m'entendre appeler général, je me laisserais casser le cou sans réclamation! Enfin, à un mille d'ici environ, la voiture rencontre tout-à-coup un rocher, penche, verse, et nous nous trouvons étendus sur la neige.

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu!

ALBERT.

Mais sans blessures?

LE MAJOR.

Aucune! concevez-vous? notre misérable cocher lui-même n'avait rien! j'ai eu envie de l'assommer.

WERTHER.

Mais votre fille, monsieur.

LE MAJOR.

Eh bien! nous nous trouvions heureusement à quelques centaines de pas du chalet de sa nourrice, elle y est entrée pour changer de vêtements et se réchauffer, tandis que moi je continuais à pied jusqu'ici, où elle doit me rejoindre.

ALBERT.

Mais ne faudrait-il point aller à sa rencontre?

CHARLOTTE.

En effet.

WERTHER.

Je vais dire à Fritz...

LE MAJOR.

Du tout... je ne souffrirai pas qu'on prenne cette peine... c'est bien assez que nous nous soyons permis de venir sans être connus, et encore suis-je entré ici, moi, comme dans une ville prise d'assaut... je n'ai peut-être salué personne.

ALBERT, *souriant*.

Pardonnez-moi, major, vous avez salué.

LE MAJOR.

Ah ! c'est heureux. (*A Charlotte.*) Il faut m'excuser, j'avais de l'humeur, voyez-vous... ce qui m'arrive très-souvent... puis, je ne suis qu'un vieux soldat, sachant juste de politesse ce qu'on en apprend au bivouac... mais n'importe... (*Tendant la main à Werther.*) Je veux que nous soyons amis*.

WERTHER.

J'espère que vous nous resterez assez longtemps pour que nous puissions justifier cette amitié.

CHARLOTTE.

Oui, major, vous ne nous quitterez plus qu'avec notre permission... Vous êtes ici notre prisonnier.

LE MAJOR.

Eh bien ! j'accepte la prison, pardieu ! un pays magnifique, car je n'avais pas le sens commun tout-à-l'heure d'en dire du mal... des montagnes, des glaciers, des cascades... Il ne lui manque absolument rien à votre pays... excepté des routes pour y arriver... Vous ne soupçonnez pas combien ma fille sera heureuse ici, aussi j'ai voulu lui faire une surprise ; je ne lui ai dit où nous venions qu'au moment de la quitter... Elle en a été toute saisie... nous arrivions justement à la porte de Williams.

WERTHER.

Comment ! le vieil Anabaptiste ?

LE MAJOR.

Oui...

WERTHER.

Ainsi c'est chez lui...

LE MAJOR.

Que s'est arrêtée ma fille.

WERTHER, *à part*.

C'est étrange.

ALBERT, *apercevant Fritz qui entre avec un domestique chargé de bagages*.

Ah ! voici vos bagages, major.

CHARLOTTE, *à Fritz*.

Par ici... (*Au major.*) Vous m'excusez, major, je vais faire ranger cela dans votre appartement... Venez, Fritz. (*Elle entre dans la chambre à droite avec le domestique chargé.*)

FRITZ.

Tout de suite, madame... (*Au major.*) Mais je ne sais pas si cette cassette est au major.

* Charlotte, Albert, le Major, Werther.

LE MAJOR.

Voyez l'adresse.

ALBERT.

Oui, c'est à sa fille... Hélène de Verghen.

WERTHER, à part.

Hélène... (*Il va voir l'adresse du coffret.*) Ciel ! sa fille?... elle va venir?... elle va voir Charlotte?... Ah ! je veux la prévenir !... Tout plutôt qu'une pareille rencontre !

ALBERT.

Vous sortez, Werther ?

WERTHER.

Il le faut, je reviens à l'instant... Excusez-moi, major.

(*Il sort.*)

LE MAJOR, qui est allé déposer son chapeau et sa canne à gauche.
Qu'a-t-il donc ?...

ALBERT.

Ne vous étonnez pas de ce brusque départ, major ; mes confidences vous ont déjà fait connaître Werther ; tel je l'avais laissé, tel je le retrouve ; et le bonheur même n'a pu le guérir de ses fougueuses fantaisies.

LE MAJOR.

Ah ! je connais trop ces natures mobiles et ardentes ! Avez-vous oublié les enthousiasmes d'Hélène, ses entraînements...

ALBERT.

Dont je vous ai vu parfois vous effrayer.

LE MAJOR.

Et non sans raison, vous le savez, car chacune de ses émotions pouvait lui être funeste. Un mal qui ne pardonne pas et qui frappe comme un coup de foudre a déjà décimé ma famille ; longtemps j'ai cru qu'il menaçait les jours de mon dernier enfant... vous m'avez rassuré... et vous, docteur, médecin, je veux vous croire.

ALBERT.

Vous le devez, major.

LE MAJOR.

Mais je ne comprends point ce qui peut la retarder...

ALBERT.

La voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉLÈNE *.

HÉLÈNE, apercevant le major.

Ah ! mon père... je vous demandais...

LE MAJOR.

Et moi, pardieu ! je t'attendais avec impatience.

* Albert, Hébert, le Major.

HÉLÈNE, *regardant autour d'elle avec inquiétude.*
(*A part.*) Werther n'est pas ici !

LE MAJOR, *montrant Albert.*

Eh bien !... est-ce que tu ne reconnais pas notre ami ?

HÉLÈNE, *tendant la main à Albert.*

M Albert ne peut le penser.

ALBERT.

J'espère, en effet, que quelques mois n'ont pu me faire complètement oublier ; mais nous commençons à désespérer de vous voir.

HÉLÈNE.

Williams a voulu me ramener lui-même par les bords du glacier.

LE MAJOR.

Et tu te seras arrêtée en chemin.

HÉLÈNE.

Il est vrai ; malgré moi ! Ces lieux où je passais me rappelaient tant de souvenirs !

LE MAJOR.

Je comprends : elle a été élevée dans l'Appenzel, et elle aime les grands spectacles de la montagne... ses dangers mêmes, c'est une âme toute semblable à celle de votre ami Werther !

HÉLÈNE, *à part.*

Pourvu qu'il ait reçu ma lettre.

ALBERT.

Mais ma cousine est là, elle attend mademoiselle Hélène, et ne nous pardonnerait point de la retenir plus longtemps.

LE MAJOR, *prenant le bras d'Hélène.*

C'est cela, je veux lui présenter celle qui fait maintenant tout mon espoir... grâce à laquelle je vais bientôt retrouver ma famille.

HÉLÈNE, *tressaillant.*

Comment ?...

LE MAJOR.

As-tu oublié ce grand projet dont dépend ton bonheur, le mien ?... le moment de l'accomplir est venu...

ALBERT.

Ah ! major, vous m'aviez promis de ne rien dire encore...

LE MAJOR.

Eh bien, quoi ?... vous voulez, n'est-ce pas, être le premier à parler à ma fille en faveur d'Herman !... — C'est pour lui qu'il est venu...

HÉLÈNE.

Ah !

LE MAJOR.

Remplissez votre mission... je vous laisse avec Hélène.

HÉLÈNE.

De grâce, mon père...

LE MAJOR.

Non... il faut que tout s'explique.

HÉLÈNE.

Je vous en conjure... plus tard !...

ALBERT.

Pardon, mademoiselle, j'aurais préféré choisir un autre instant ; mais puisque le major le veut... daignez m'accorder cet entretien...

LE MAJOR.

C'est cela... (*A Hélène en la baisant au front.*) Allons... enfant... n'aie pas peur... (*A Albert.*) Au revoir.

HÉLÈNE.

Oh ! mon Dieu ! donnez-moi du courage.

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT.

Mademoiselle... ce que le major vient de dire a dû vous faire comprendre que j'avais à vous parler de projets de bonheur et d'avenir.

HÉLÈNE.

En effet.

ALBERT.

Le sort de deux personnes va se décider dans ce moment, l'une est une jeune fille douée de tout ce qui peut rendre fier, l'autre est un homme qui attend d'elle son bonheur !... Mais il veut l'obtenir sans imposer de sacrifice, et c'est pourquoi il m'envoie le demander en son nom.

HÉLÈNE.

Monsieur Albert...

ALBERT, *plus vivement.*

Oh ! ne tremblez pas, Hélène, répondez sans crainte et sans détour...

HÉLÈNE.

Oui, sans détour. (*Avec effort.*) Vous avez raison, M. Albert, l'avenir de deux personnes se décide dans ce moment ; mais toutes deux ne sont point telles que vous venez de le dire.... L'une est un homme dont la vie entière a été un long dévouement, que l'on est fière de connaître, que l'on serait heureuse d'aimer..., l'autre est une femme qui n'est plus libre d'elle-même.

ALBERT, *reculant.*

Ciel !

HÉLÈNE.

Cet homme, tous les malheureux le connaissent... ; cette femme..., vous en aurez pitié, car elle est devant vous..., à votre merci !

ALBERT, *douloureusement.*

Ainsi, vous en aimez un autre ! Les craintes d'Herman étaient un pressentiment ?... Lui aussi devait être repoussé !...

HÉLÈNE.

Ah ! si vous saviez, Albert !... Celui que j'ai préféré à votre ami, je ne l'ai ni cherché, ni choisi... (*Mouvement de surprise d'Albert.*) Non, Dieu lui-même l'a conduit vers moi ! Je l'ai vu venir au milieu de l'orage, quand tout m'abandonnait, quand j'allais périr !... Comment lui refuser cette vie qu'il m'avait sauvée... — Ah ! si j'osais vous dire...

ALBERT.

Rien... Je ne veux rien savoir de plus... Si à votre premier aveu je n'ai pu retenir un mouvement de douleur, pardonnez-moi ; j'ai pensé au désespoir d'Herman, et mon cœur a faibli. Mais en parlant, vous avez fait votre devoir ; je tâcherai de faire le mien. Aujourd'hui même, Hélène ; je verrai le major..., et tout sera rompu.

HÉLÈNE.

Quoi ! vous voulez vous-même ?...

ALBERT.

Le major avait mis sa joie dans ce projet ; venant de vous le refus pourrait l'irriter, venant de moi, il ne pourra vous en faire un reproche.

HÉLÈNE.

Ah ! comment reconnaître jamais...

ALBERT, *lui prenant la main.*

Ne me remerciez pas... ; ce que je fais, c'est Herman qui l'a ordonné... (*Mouvement d'Hélène.*) Oui, prévoyant votre oubli, il a voulu être du moins le seul à souffrir... Sa dernière prière a été de ne point songer à son bonheur, mais au vôtre... J'accomplirai ce désir... Quand je serai parti, Hélène, celui que vous avez choisi pourra se présenter sans crainte, et quant aux moyens de faire consentir le major...

SCÈNE X.

LES MÊMES. CHARLOTTE, *paraissant à la porte à droite.*

CHARLOTTE.

Peut-on entrer ?

HÉLÈNE.

Ah !

ALBERT. *

Charlotte. (*Allant à elle.*) Venez.

CHARLOTTE.

Pardon, je vous interromps ; mais je viens d'apprendre l'arrivée de mademoiselle de Verghen, et je n'ai pu résister à mon impatience de la voir.

* Hélène, Charlotte, Albert.

ALBERT.

C'est ma cousine..., à laquelle je voulais vous présenter tout à l'heure.

HÉLÈNE.

Madame ?

ALBERT.

Oh ! traitez-la comme une amie, Hélène, comme une sœur.

HÉLÈNE, *serrant la main de Charlotte.*

Je voudrais être digne de ce titre.

CHARLOTTE, *passant à elle.*

Eh bien ! aimez-moi un peu, je vous aimerai beaucoup, et chacune de nous aura ce qu'elle mérite. Du reste nous aurons le temps de faire connaissance, car j'ai décidé le major à demeurer avec nous, et j'espère obtenir votre confiance.

ALBERT.

Oui, confiez-lui tout, Hélène., elle vous éclairera de ses conseils, elle vous aidera à vaincre l'opposition du major.

CHARLOTTE.

Le major ! je le défie de rien me refuser.

ALBERT.

Alors vous lui demanderez pour Hélène ce qu'elle désire..., ce qu'elle vous dira. Je vous laisse ensemble. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, CHARLOTTE.

HÉLÈNE, *regardant Albert qui sort.*

Digne ami d'Herman...

CHARLOTTE, *avec intention.*

Oui, de cet Herman qui se dévoue..., et qui n'a pu se faire aimer !

HÉLÈNE, *tressaillant.*

D'où savez-vous ?...

CHARLOTTE.

Au moment d'entrer, j'ai, malgré moi, entendu quelques mots qui m'ont tout fait comprendre.

HÉLÈNE.

Ciel !

CHARLOTTE.

Oh ! ne craignez rien ! Moi aussi, je sais que le cœur ne va pas vers ce qu'il admire, mais vers ce qui le fascine.

HÉLÈNE.

Alors vous ne me condamnez point ?

CHARLOTTE.

Non... Je vous plains ! je vous aime ; car vous sentez comme moi, vous souffrez comme moi.

Ah! madame...

HÉLÈNE.

CHARLOTTE.

Appelez-moi par mon nom..., ouvrez-moi votre âme toute entière..., dites-moi..., est-il donc si difficile de faire accepter votre choix au major?

HÉLÈNE.

Hélas! je le crains.

CHARLOTTE.

Connait-il celui que vous aimez?

HÉLÈNE.

Il l'a vu aujourd'hui pour la première fois.

CHARLOTTE.

A Saint-Gall?

HÉLÈNE.

Non, madame, ici.

CHARLOTTE, *tressaillant.*

Comment!... mais ce n'est point Albert?

HÉLÈNE.

Non...

CHARLOTTE.

Qui donc alors? Il n'y a ici que Werther...

HÉLÈNE, *très-bas.*

C'est lui!

CHARLOTTE, *avec un cri.*

Werther! (*Elle saisit les deux mains d'Hélène.*) Mon mari!

HÉLÈNE.

Comment?

CHARLOTTE.

Malheureuse!... Mon mari!

HÉLÈNE, *reculant égarée.*

Votre mari!... Ah! je suis perdue!

CHARLOTTE, *égarée.*

Que dit-elle? perdue! C'est impossible, ce n'est pas Werther...; elle se trompe...

SCÈNE XII.

LES MÊMES. WERTHER, *entrant par le fond* *.

WERTHER.

Hélène!

HÉLÈNE.

C'est lui!

CHARLOTTE, *montrant Werther.*

Lui! Ainsi... c'est vrai! Werther!... non..., non..., je suis

* Hélène, Werther, Charlotte.

folle...; il faut s'expliquer (*Elle va à Werther, qu'elle prend par la main et qu'elle entraîne vers Hélène.*) Werther, répondez...

LE MAJOR, *du dehors.*

Ils doivent être ici.

HÉLÈNE, *saisie.*

Mon père!

CHARLOTTE.

Monsieur de Werghen, ah! je sortirai!...

WERTHER, *retenant Charlotte.*

Charlotte..., pas un geste, pas un mot, ou vous nous perdez tous!

LES MÊMES. WERTHER, ALBERT, LE MAJOR.

ALBERT.

Ah! les voici... Pardon, le major vous cherchait.

LE MAJOR, *gaiement.*

Mesdames, nous vous attendons; le déjeuner est servi.

HÉLÈNE, *bas à Werther.*

Je veux vous parler, Werther; nous vous suivrons.

CHARLOTTE, *bas de l'autre côté.*

Werther, ici dans une heure.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, *entrant par le fond, avec agitation.*

Enfin me voilà seule ! Ah ! je ne pouvais supporter plus longtemps les regards de mon père, les questions d'Albert ! ici, du moins, nul ne me voit, personne ne m'entend... je puis cesser de me contraindre... (*Elle s'assoit.*) Mon Dieu ! mais est-ce bien vrai ? Werther marié ! Ah ! je me demande encore si je ne suis pas trompée par quelqu'horrible songe... Marié ! marié ! (*Elle se couvre le visage de ses deux mains.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, WERTHER, *paraissant au fond, très-agité.*

WERTHER.

C'est elle !...

HÉLÈNE, *se levant.*

Werther !

WERTHER, *fermant la porte du fond.*

J'ai enfin réussi à m'échapper, il faut que vous m'entendiez.

HÉLÈNE.

Que pouvez-vous me dire pour vous justifier de m'avoir trompée.

WERTHER.

Hélène !...

HÉLÈNE.

Pourquoi ne m'avoir point avoué la vérité?... quand vous êtes venu vers moi, savais-je que vous n'étiez plus libre. Vous m'avez parlé de votre isolement, de vos tristesses... j'ai cru vos paroles, je me suis confiée à votre honneur.... à votre amour, et tout n'était que mensonges !

WERTHER.

Oh ! non, Hélène ! accusez mon courage, mettez en doute ma loyauté... mais mon amour n'était point un mensonge ! Dès le premier instant où je vous ai vue, je n'ai plus été maître de ma volonté, j'ai senti tout mon être aller vers vous, j'ai eu besoin de vous voir, de vous entendre, je ne voulais pas vous tromper, Dieu le sait ! Vingt fois les remords sont venus m'assaillir loin de vous, et je suis accouru pour tout avouer ; mais à votre vue,

je me sentais comme enveloppé d'un nuage enchanté, et je ne pouvais plus vous parler que de mon amour.

HÉLÈNE, *avec douleur.*

Et moi... j'ai cru qu'il m'était permis de l'accepter..... et cette confiance m'a perdue !...

WERTHER, *avec désespoir.*

Ah ! ne dites pas cela, Hélène, ne dites pas cela ! A cette pensée, je sens que ma raison me quitte... vous, perdue par ma faute ! non, cela ne peut être, quoiqu'il faille pour vous sauver je le ferai ! mais répondez-moi ; que je sache au moins que vous ne me haïssez pas...

HÉLÈNE.

Vous haïr... Je le devrais.

WERTHER, *avec passion.*

Non... tu ne le dois pas... car moi je t'aime, je t'aime plus que tout au monde... Ah ! tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir tout oublié pour toi. Tu me pardonneras, Hélène ; il le faut, si tu veux que je vive ! Mais, au nom du ciel ! parle-moi... un seul mot qui me rassure... un seul regard comme ceux d'autrefois..... Hélène... tu trembles... tu pleures ! (*Avec un cri de joie.*) Ah ! tu m'aimes encore !...

HÉLÈNE, *se laissant aller.*

Werther...

WERTHER, *avec délire.*

Tu m'aimes, alors toute joie n'est point perdue ! Le monde peut nous repousser ; nous, nous resterons du moins l'un à l'autre !

HÉLÈNE.

Comment ?

WERTHER.

Écoute... il n'y a plus ici désormais pour toi que la colère de ton père ; pour moi, que les reproches d'un cœur brisé ! échappons à cette atmosphère de honte et de remords... fuyons aujourd'hui même.

HÉLÈNE, *reculant.*

Que dites-vous ?

WERTHER.

C'est le seul moyen de salut. Il ne nous reste désormais que notre amour, qu'il soit notre richesse et notre consolation ; loin d'ici, personne ne viendra se placer entre nous ; la solitude nous appartiendra, et nous y resterons rois de notre vie.

HÉLÈNE, *s'éloignant tremblante.*

Oh ! taisez-vous, Werther... Je ne veux point vous entendre ; quand vous me parlez votre voix me fascine, vos regards me troublent... et je ne sais plus ni choisir, ni vouloir.

WERTHER.

Choisir ! en es-tu maîtresse désormais, et que peux-tu vouloir, sinon sauver ce qui nous reste d'espérances ?

HÉLÈNE.

Quitter mon père... c'est impossible...

WERTHER.

S'il te repousse ?

HÉLÈNE.

Ah !

WERTHER, *lui saisissant la main.*

N'as-tu donc pas compris que nous n'avions plus ici que des ennemis.

HÉLÈNE, *se couvrant le visage.*

C'est vrai, mon Dieu !

WERTHER.

Songe, Hélène, que le moindre retard peut tout perdre et nous séparer à jamais ! au nom du Ciel, réponds !

HÉLÈNE.

Werther.....

WERTHER.

Tu consens, n'est-ce pas, tu consens...

HÉLÈNE.

Eh bien !... s'il le faut...

WERTHER.

Quelqu'un vient.

HÉLÈNE.

Dieu ! si c'était mon père ; comment l'éviter ?

WERTHER, *montrant la porte de gauche.*

Par cette porte. (*Hélène sort vivement par la gauche, Werther qui l'a reconduite, referme la porte, Charlotte ouvre la porte du fond.*)

SCÈNE III.

WERTHER, CHARLOTTE.

WERTHER, *en se retournant et apercevant Charlotte.*

Charlotte!...

CHARLOTTE.

Ma présence ne doit point vous surprendre, monsieur, je vous avais demandé cette entrevue.

WERTHER.

Je ne l'ai point oublié.

CHARLOTTE.

Alors vous daignerez m'entendre ?

WERTHER.

Parlez, madame.

CHARLOTTE *s'approche, fait un effort et dit en balbutiant.*

Je venais, je suis venue, je..... (*Les larmes étouffent sa*

voix.) Pardonnez-moi, monsieur, si au premier instant mon esprit se trouble ; si les paroles me manquent, j'aurais voulu... me montrer plus forte... mais je souffre !...

WERTHER.

Ah ! je sais quels reproches vous pouvez me faire.

CHARLOTTE.

Je n'en fais point ! non... il y a une heure, l'excès de la surprise et de la douleur m'a enlevée à moi-même ; je n'aurais pu alors parler que pour pousser un cri de désespoir et d'indignation ; mais, depuis, la raison m'est revenue... j'ai compris que le plus cruel abandon pouvait n'être qu'un juste châtiment, et alors je suis venue, non pour vous accuser, mais pour vous demander comment j'avais mérité de perdre votre amour.

WERTHER.

Que dites-vous ?

CHARLOTTE.

Oh ! je sais que la tendresse la plus sincère ne suffit point pour le bonheur de chaque jour ; j'ai peut-être manqué d'intelligence, de dévouement, de patience ; vous ne m'avez point trouvée telle que vous m'espériez, et je vous ai trompé sans le vouloir !... s'il en est ainsi, dites-le moi avec franchise ; prouvez-moi que je suis la première coupable ; que je sache ce qui rend ma douleur méritée, car j'ai plus besoin de votre justification que de mon bonheur même...

WERTHER, très-ému.

Charlotte !

CHARLOTTE.

Répondez librement, Werther... je tâcherai de vous entendre avec calme... répondez, je vous écoute. (*Elle se laisse tomber assise sur un fauteuil.*)

WERTHER, avec une émotion qu'il ne peut maîtriser.

Oh ! pourquoi me parlez-vous ainsi... Charlotte... j'aurais pu supporter votre colère et votre désespoir... mais cette humble résignation... Charlotte... pardonnez-moi. (*Il se met à genoux.*)

CHARLOTTE.

Que faites-vous !

WERTHER.

Tu demandes que je t'accuse, quand je n'ai qu'à te bénir...

CHARLOTTE, se levant.

Est-ce vrai... quoi ? même dans le secret de votre cœur, vous ne m'avez fait aucun reproche ?

WERTHER, qui s'est relevé.

Jamais !

CHARLOTTE.

Jamais ! (*Avec impétuosité.*) et cependant vous avez cessé de m'aimer !... mais quelle est votre excuse alors ? ce bonheur que vous aviez souhaité, et sans lequel vous n'aviez pu vous résoudre à vivre, Dieu vous l'a donné contre tout espoir, et à peine l'avez-

LE MAJOR.

Je veux le connaître...

HÉLÈNE.

C'est impossible...

LE MAJOR.

Impossible! Quand Albert m'a parlé tout-à-l'heure, j'ai compris que vous ne pouviez être désormais qu'à l'homme que vous aviez choisi... que de ce mariage dépendait votre honneur!... Votre émotion dans ce moment même prouve que c'est la vérité... et vous refusez de me dire le nom de cet homme?... Mais c'est donc un infâme!...

HÉLÈNE.

Où! ne le croyez pas!

LE MAJOR.

Qui t'empêche de me le faire connaître, alors! N'as-tu donc pas compris qu'il faut que ta honte soit effacée ou vengée? Ce nom, quel qu'il soit, je dois le savoir... Parle, il le faut, entends-tu bien, je le veux! (*Il la saisit par la main.*)

HÉLÈNE.

Je ne puis.

LE MAJOR, hors de lui.

Tu ne comprends donc pas que ma patience est à bout... que je ne suis plus maître de ma colère. (*La traînant sur le devant de la scène.*) Répondras-tu, enfin...

HÉLÈNE.

Je ne puis... je ne puis.

LE MAJOR, levant les deux mains.

Malheureuse!...

HÉLÈNE, tombant à genoux.

Grâce! mon père...

LE MAJOR, se rejetant en arrière.

Allez-vous-en, Hélène... allez-vous-en... je ne réponds plus de moi... (*Hélène se relève et va pour sortir.*) Mais écoutez bien ce que je vais vous dire... Ce nom, que vous trouvez impossible à prononcer... il sera peut-être plus facile de l'écrire.

HÉLÈNE.

Comment?

LE MAJOR, montrant la chambre à gauche.

Entrez là... je vous y rejoindrai tout-à-l'heure, et si vous avez persisté dans votre refus! alors! alors! je chercherai moi-même le coupable que vous n'aurez point voulu faire connaître; je frapperai au hasard...

HÉLÈNE.

Ciel!

LE MAJOR.

Si j'atteins l'innocent, que Dieu me pardonne; son sang retombera sur vous... Allez...

(*Hélène entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VII.

LE MAJOR, *seul.*

Oui, je frapperai, et sans retard ! Dans une heure, je repars pour Saint-Gall, c'est là qu'elle habitait, là que je dois découvrir celui que je cherche !... Mais, pour venger mon injure, il me faut un ami, un témoin... Albert serait un obstacle, il tenterait quelque réconciliation impossible... je ne lui parlerai point... à qui m'adresser alors?...

SCÈNE VIII.

LE MAJOR, *pensif.* WERTHER, *entrant sans le voir.*WERTHER, *à part.*

Fritz a dû remettre mon billet à Hélène... pourvu qu'elle n'hésite pas...

LE MAJOR, *l'apercevant.*

Ah ! vous me comprendrez, vous.

WERTHER.

Qu'y a-t-il ?

LE MAJOR.

Un mot d'abord : croyez-vous qu'il y ait des occasions où l'on puisse se faire justice à soi-même des crimes d'honneur que la loi n'atteint pas, et qu'un homme de cœur doive venger ?

WERTHER, *embarrassé.*

Pourquoi cette question ?

LE MAJOR.

Répondez...

WERTHER.

Qui en doute...

LE MAJOR.

Eh bien ! monsieur, j'ai à venger un de ces crimes ; il me faut un témoin, voulez-vous m'en servir ?

WERTHER.

Moi...

LE MAJOR.

Hésiteriez-vous ?

WERTHER.

Nullement, mais ne pouvez-vous m'expliquer....

LE MAJOR.

Vous saurez tout plus tard... pour le moment il ne faut que me suivre à Saint-Gall. Vos armes me serviront. (*Albert paraît à la porte du fond.*) Elles sont là, je les ai vues.

WERTHER.

De grâce, songez...

CHARLOTTE.

Allez, monsieur... Vous avez laissé tomber entre nous un mot qui doit être le dernier... Désormais vous êtes libre.

WERTHER.

Charlotte...

CHARLOTTE, *lui montrant la porte.*

Allez-en avertir celle que vous aimez ; allez... (*Werther sort.*)

SCENE IV.

CHARLOTTE, *seule.*

Oui... séparés... il le faut ! car il ne m'aime plus ; il ne m'a jamais aimée ! Oh ! ne te brise pas, mon cœur ! Plus de larmes... l'indignation me tiendra lieu de courage !

SCENE V.

CHARLOTTE, LE MAJOR, *entrant les bras croisés et d'un air pensif.*

LE MAJOR, *l'apercevant.*

Ah ! j'allais vous faire demander, madame.

CHARLOTTE.

Moi ?

LE MAJOR.

Oui, j'avais à vous parler... à solliciter de vous une grâce...

CHARLOTTE.

Comment ?

LE MAJOR.

Vous vous étonnerez peut-être de ma liberté, car nous nous connaissons à peine depuis quelques heures ; mais il est des cas où la confiance vient comme l'amitié, d'inspiration ! et avec vous je me sens porté à tout dire...

CHARLOTTE.

Et vous avez quelque chose à me confier ?...

LE MAJOR.

Vous savez que ce matin, en causant avec vous de ma fille, je vous avais parlé d'un projet de mariage ? Eh bien... depuis j'ai vu Albert... il n'y faut plus penser ! Il vient de rompre au nom d'Herman.

CHARLOTTE.

Lui !

LE MAJOR.

Il a d'abord voulu couper court à toute explication, mais je l'ai forcé à m'écouter, à me répondre, et j'ai découvert enfin que l'obstacle venait de ma fille... qu'elle en aimait un autre.

ALBERT.

Ah ! alors, je vous vengerai !

LE MAJOR, *vivement.*

Non... cela ne doit pas être... vous ne persisterez pas dans cette résolution, il faut que vous viviez... vous.

ALBERT.

A quoi bon ? n'ai-je point perdu tout ce qui me donnait la patience et le courage ? Charlotte, dont l'existence est désormais terminée ; Herman à qui je viens d'écrire, et qui, ma lettre reçue, quittera l'Allemagne ! pour qui vivrais-je désormais ?

LE MAJOR.

Pour une orpheline à laquelle il ne restera que vous ?

ALBERT.

Hélène ?

LE MAJOR.

Vous l'avez défendue, excusée ; vous m'avez longtemps supplié pour elle !... eh bien ! soyez content... mon âme s'est émue... près de ne plus la revoir peut-être, j'ai senti ma colère s'éteindre ; je n'ai pensé qu'à sa honte et à son abandon, quand je ne serai plus là... Albert, c'est à vous de la consoler, de la soutenir... au nom de votre amitié pour moi, au nom d'Herman !

ALBERT.

D'Herman !... ah ! vous avez raison... oui, ce devoir me reste encore... à tout prix il voulait qu'Hélène fût heureuse, c'est à moi d'accomplir ce dernier vœu.

LE MAJOR, *avec joie.*

Ainsi, quoi qu'il arrive, vous promettez de servir de protecteur à ma fille ?

ALBERT.

Je vous le promets, major.

LE MAJOR.

Et rien ne vous découragera de cette tâche douloureuse ?

ALBERT.

J'ai promis ! tout pour celle qu'Herman a aimée, rien pour moi !... et s'il faut justifier ma protection aux yeux du monde... eh bien... je le ferai, major... et en échange de mon nom, je ne demanderai à Hélène que l'amitié d'une sœur.

LE MAJOR, *le pressant dans ses bras.*

Ah ! mon ami... mon fils... non, Dieu ne nous abandonne pas puisqu'il nous a donné un ami comme vous... maintenant... ah ! maintenant je devrais souhaiter que les chances du combat me fussent contraires. (*Mouvement d'Albert.*) Mais je m'oublie, et l'heure va venir... Vous aviez promis d'apporter des armes..

ALBERT, *montrant la chambre à droite.*

Elles sont là...

LE MAJOR.

Allez les prendre, allez... je vous attends... (*Charlotte paraît au haut de l'escalier.*)

ALBERT.

Soit... je vous rejoins tout-à-l'heure. (*Il entre à droite. — Musique.*)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE.

L'heure n'est point arrivée.... Werther est absent, je puis encore une fois regarder autour de moi... Ah! ici tout me rappelle le passé! Ce salon, que j'avais voulu rendre pareil à celui de ma tante; cet escalier par lequel je le voyais descendre! tout me parle d'un temps que je voudrais oublier, oui, tout, jusqu'à ce coffret donné par Werther et où j'avais réuni ses premiers présents... Des fleurs, des lettres! Souvenirs charmants d'un passé plein de promesses, et dont il ne reste plus que le regret! (*Avec douleur.*) Non, rien de tout cela ne m'appartient plus... je n'en veux rien garder... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Que le torrent qui coule aux pieds de cette fenêtre emporte ces témoignages d'espérances et de joie, comme le temps a déjà emporté la joie et l'espérance. (*Elle jette l'une après l'autre dans le torrent les lettres et les fleurs, en les baisant auparavant.*) Allez, gages d'un amour éteint, souvenirs d'un bonheur qui n'est plus, derniers symboles de mes enchantements de jeunesse!... allez... où va, ici-bas, tout ce qui est beau et tout ce qui est doux, pour la dernière fois, adieu! (*Elle jette le coffret et reste le front appuyé contre le mur. — Musique.*)

SCÈNE V.

CHARLOTTE, ALBERT, *sortant de la chambre à droite, avec une boîte de pistolets.*

CHARLOTTE, *l'apercevant.*

Albert... que porte-t-il là... Ah! (*Albert veut cacher la boîte.*) j'ai vu... le major vous attend?

ALBERT.

Il est vrai.

CHARLOTTE.

Et vous allez ensemble rejoindre Werther? Ne cherchez pas à me tromper; j'ai tout deviné.

ALBERT.

Alors, Charlotte, ne m'interrogez pas... et laissez-moi remplir ma mission...

CHARLOTTE.

Écoutez-moi d'abord.

ALBERT.

De grâce...

CHARLOTTE, *l'interrompant.*

Oh! ne craignez point les prières! elles seraient inutiles, je le sais. (*Avec amertume.*) Votre sagesse a décidé que le malheur qui

WERTHER, *l'arrêtant.*

Restez ; j'irai vous les chercher moi-même... veuillez seulement m'attendre.

LE MAJOR.

Soit... (*Il va prendre son chapeau sur la table à gauche.*)

ALBERT, *arrêtant Werther au fond, sans être vu ni entendu du major.*

Vous mentez, Monsieur.

WERTHER.

Albert !

ALBERT.

Vous allez rejoindre Hélène, qui devait vous attendre pour fuir...

WERTHER.

Qui vous a dit...

ALBERT, *montrant le billet.*

Ce billet surpris à Fritz.

WERTHER.

Ah ! silence, monsieur...

LE MAJOR, *se retournant.*

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il...

ALBERT.*

Il y a, major, que j'avais sacrifié à un homme la joie de ma vie entière, et que, non content de m'avoir condamné à un éternel isolement, cet homme a tour-à-tour frappé au cœur Herman, Charlotte, tous ceux qui m'étaient chers... Aussi, vous vouliez un témoin... pour un duel à mort... me voici.

WERTHER, *à part.*

Lui !

LE MAJOR.

Se peut-il !

ALBERT.

Vous cherchiez, de plus, celui qui avait déshonoré votre fille.

LE MAJOR.

Eh bien !

ALBERT, *montrant Werther.*

Le voilà...

* Le major, Werther, Albert

FIN DU SECOND ACTE.

nous frappe ne pouvait se réparer que par la violence ; qu'aux larmes il fallait mêler du sang ! je ne réclamerai pas contre cet arrêt... mais avant qu'il s'accomplisse, je désire parler au major.

ALBERT.

Vous !

CHARLOTTE.

Dites-lui bien qu'il ne verra point mes pleurs couler, qu'il n'aura pas de supplications à subir, qu'il s'agit d'un entretien calme et de quelques instants.

ALBERT.

Mais je ne puis comprendre...

CHARLOTTE.

Vous serez là, Albert, vous saurez ce que je désire, maintenant accordez-moi ma demande ; obtenez cette entrevue.

ALBERT.

Je vous le promets, Charlotte.

CHARLOTTE, *lui serrant la main.*

Allez alors, je vous attendrai ici !... Allez, mon ami... (*Albert sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, *seule, allant au prie-Dieu placé à droite et s'agenouillant.*

Que je trouve encore assez de force pour ce dernier entretien... et puis... et puis vous me prendrez en pitié, mon Dieu ! Oui... car je sens là que bientôt j'aurai cessé de souffrir.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE ; CHARLOTTE, *entrant par le fond.*

HÉLÈNE, *apercevant Charlotte.*

Elle est seule... allons... (*Elle s'avance vers Charlotte qui l'aperçoit et se lève.*)

CHARLOTTE, *reculant.*

Que vois-je ? vous ici !

HÉLÈNE.

Plus bas, madame, plus bas au nom du ciel !

CHARLOTTE.

Que venez-vous chercher ? que voulez-vous !

HÉLÈNE.

Que vous m'entendiez.

CHARLOTTE.

Moi ! Oh ! ne l'espérez pas... (*Elle remonte l'escalier.*)

HÉLÈNE, *la retenant.*

Madame... je vous en conjure.

CHARLOTTE.

Laissez...

HÉLÈNE.

Par pitié pour moi... pour vous-même... pour Werther.

CHARLOTTE, *s'arrêtant*.

Ah ! vous osez prononcer devant moi ce nom ?

HÉLÈNE.

C'est le seul qui pouvait vous retenir ! (*Avec énergie.*) Il faut que je vous parle, madame, il le faut.CHARLOTTE, *redescendant lentement*.

Eh bien ! puisque je dois encore subir cette épreuve, parlez...

HÉLÈNE.

Je pourrais chercher à me justifier. Quand le hasard m'a fait rencontrer celui, que je n'aurais jamais dû connaître, j'ignorais que son nom appartint à un autre ; j'ai cédé à une fascination que vous-même aviez éprouvée ! mais qu'importe ces excuses ? criminelle ou malheureuse, j'ai été pour vous une rivale involontaire, je vous ai ravi le repos... je veux vous le rendre !

CHARLOTTE.

Que dites-vous !

HÉLÈNE.

Sans moi, rien ne serait irréparable, vous pourriez encore un jour peut-être oublier le passé, mon père pourrait renoncer à une vengeance devenue inutile ; moi seule enfin, je rends tout rapprochement et tout pardon impossible.

CHARLOTTE, *saisie*.

Eh bien ?

HÉLÈNE, *avec résolution*.

Eh bien ! je ne veux pas être plus longtemps un obstacle au repos de tous.

CHARLOTTE, *avec un cri*.

Ah ! vous voulez mourir.

HÉLÈNE, *d'une voix sombre*.

Oui... mourir... pour que les autres puissent vivre... et m'oublier !

CHARLOTTE, *la regardant*.

Et pourquoi me confier ce projet à moi ?

HÉLÈNE.

Parce que vous seule pouvez m'aider à l'accomplir. Si mon père croit ma mort volontaire, il en accusera celui qui l'a rendue indispensable, il voudra la venger comme il eût vengé ma vie... il faut que la vérité lui soit cachée.

CHARLOTTE.

Comment ?

HÉLÈNE.

Si Albert affirme à tous que cette mort est venue sans avoir été appelée, il prévient les soupçons de mon père, il écartera de ma mémoire la honte du suicide.

CHARLOTTE, *tressaillant*.

Ah !

HÉLÈNE.

Mais vous seule pouvez obtenir d'Albert cette promesse, madame, et voilà pourquoi je suis venue... Ah ! quoiqu'il arrive, ma résolution est prise ! je l'accomplirai ; mais si ma vie a été pour tous une cause de malheur et de discorde, que ma mort puisse du moins devenir un moyen de réconciliation ; ne me refusez pas cette dernière joie, madame... je vous en supplie à mains jointes.

CHARLOTTE.

Et c'est là tout ce que vous avez à me demander ?

HÉLÈNE.

Tout... non... madame... il me reste encore à vous adresser une prière... Au moment où tout va finir pour moi, soyez généreuse... ne conservez dans votre cœur ni amertume, ni haine ; un seul regard, un seul mot qui dise que vous pardonnez à celle qui va mourir. (*Elle tombe à genoux.*)

CHARLOTTE.

Mourir ! vous, jeune, belle, aimée. Ah ! ce n'est point à vous de mourir...

HÉLÈNE.

Comment ?

CHARLOTTE.

Debout ! jeune fille, et regardez-moi.

HÉLÈNE.

Madame ! (*Albert et le Major paraissent au fond *.*)

CHARLOTTE.

Tu étais résolue à sauver, au prix de ta vie, la vie et le bonheur de Werther ?

HÉLÈNE.

Oui...

CHARLOTTE.

Eh bien ! ce que tu voulais faire... moi... je l'ai déjà fait !

HÉLÈNE, reculant.

Que dites-vous ?

CHARLOTTE.

N'as-tu donc pas vu mes souffrances, là, pendant que tu me parlais ?

HÉLÈNE.

Eh bien !

CHARLOTTE.

Ces souffrances... c'est le poison (*Musique jusqu'à la fin.*)

HÉLÈNE, avec un cri.

Ah !

ALBERT, se montrant.

Dieu !

LE MAJOR, se montrant.

Ciel !

* Hélène, Albert, le Major, Charlotte.

CHARLOTTE.

Albert !

ALBERT, *courant à Charlotte.*

Qu'avez-vous dit Charlotte ?

CHARLOTTE, *chancelant.*

La vérité.

ALBERT.

Oh ! non... non.... je vous sauverai ! (*Werther paraît au fond.*)

CHARLOTTE.

Il est trop tard , Albert... je sens la mort qui vient...

WERTHER, *courant à elle.*

Qu'entends-je ! Charlotte...

CHARLOTTE, *avec un cri de joie.*

Werther ! Ah ! je le verrai encore une fois !

WERTHER, *la prenant dans ses bras.*Charlotte... j'ai mal entendu tout-à-l'heure, n'est-ce pas ?...
Grand Dieu ! (*Il la soutient avec égarement.*) Oh ! du secours !
du secours ! (*Il la fait asseoir, et court à Albert.*)CHARLOTTE, *d'une voix entre coupée.*

Il serait inutile.

WERTHER, *revenant à Charlotte.*

Inutile ?

CHARLOTTE.

J'étais un obstacle à votre bonheur... Maintenant l'obstacle est brisé.

WERTHER, *lui saisissant la main.*

Oh ! Charlotte... Charlotte...

CHARLOTTE.

Ne pleurez pas, Werther, parce que je meurs ! c'est ma vie qu'il fallait pleurer !

WERTHER.

Charlotte...

CHARLOTTE.

Du courage... (*Elle fait un effort pour se lever.*) Votre main... soutenez-moi... Je veux parler à M. de Werghen... Où est-il ?

LE MAJOR.

Moi * 1

CHARLOTTE, *qui s'est avancée en chancelant.*

Vous le voyez, major... ce duel est maintenant inutile, puisque tout peut se réparer... Jurez-moi qu'il n'aura point lieu.

LE MAJOR.

Comment ?

CHARLOTTE.

On ne refuse pas les mourants.

*Hélène, Albert, le Major, Charlotte Werther.

LE MAJOR.

Ah ! je le jure.

CHARLOTTE.

Merci... Werther... sois heureux... ne pense jamais à moi... (*Se pressant sur sa poitrine.*) Werther... un dernier baiser. Adieu... (*Elle tombe morte.*)

TOUS.

Ab !

WERTHER, égaré.

Charlotte... encore un mot... Charlotte... Elle ne m'entend plus... O mon Dieu !... immobile... morte ! morte ! (*Il tombe à genoux près du cadavre.*)

ALBERT, à Hélène.

Venez, et ne désespérez pas... il vous reste encore l'avenir.

WERTHER, se levant éperdu.

Ah ! vous ne m'abandonnerez pas, Albert. (*Avec désespoir.*) Et moi... que me reste-t-il ?

ALBERT, lui montrant le cadavre.

Le souvenir ! (*Werther pousse un cri, et retombe à genoux près du cadavre, pendant qu'Albert prend la main d'Hélène, et sort avec elle et le major.*)

FIN.

En prenant le type consacré de Werther pour montrer où conduisent, dans la vie réelle, ces imaginations changeantes, fiévreuses et personnelles que Goethe a incarnées dans son héros, les auteurs de *Charlotte* ont usé du même droit que Fabre-d'Églantine lorsqu'il entreprit de remettre à la scène le *Philinte* de Molière, que Delavigne lorsqu'il ressuscita le *Cid* de Corneille. On a injustement accusé leur emprunt d'infidélité. Leur Werther est bien celui qui, avant de connaître Charlotte, s'était déjà fait aimer d'une Léonore, pendant qu'il cherchait à s'amuser des attraits piquants de sa sœur; le même qui trouve Frédérique, la fille du pasteur, très-propre à faire passer agréablement le temps à la campagne; le même enfin qui ne voit le bonheur que dans l'illusion (page 96 de l'édition Charpentier), qui traite de niais ceux qui travaillent pour plaire aux autres (page 103); qui regarde la raison comme la source de tous les malheurs (page 192), et qui se déclare habitué à faire toutes les volontés de son cœur (page 164).

Bien avant les auteurs du drame que l'on va lire, Charlotte avait jugé ce caractère, en disant que l'amour de Werther pour elle venait surtout de l'impossibilité de l'obtenir (page 214), et lui-même attestait l'inconstance de ses affections en écrivant dans une lettre: « Il en est de l'éloignement comme de l'avenir, un horizon immense, mystérieux, repose devant notre âme.... Nous courons, nous volons; mais hélas! quand le lointain est devenu proche, nous nous retrouvons avec notre misère, avec nos étroites limites, et, de nouveau, notre âme soupire après le bonheur qui vient de lui échapper (page 84). » Notre drame est le développement de cette nature qui ne voit la vie que comme une poursuite des poétiques chimères, qui se fait le centre de toutes choses, adore ses moindres désirs, et traite son cœur comme un petit enfant malade (page 54).

Quant au critique impartial qui nous a accusés d'avoir commis une profanation en touchant à l'œuvre de Goethe, nous le renvoyons à l'arrangeur qui a retaillé et raccourci en roman-feuilleton le livre immortel de Richardson.

PIED-DE-FER

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR M. LÉON GOZLAN

34125
REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE
LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 25 SEPTEMBRE 1850.

Musique de M. Adolphe Vaillard.

DÉCORS DE M. DEVOIR.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RAYMOND.....
LE BARON DE SAINT-DIDIER.....
LE CHEVALIER KELLER.....
LE COMTE DE MALIVOR.....
GAUTHIER, professeur de musique.....
UN GÉNÉALOGISTE.....
LE SECRÉTAIRE DU RÉGENT.....
LE CAPITAINE ESTAFILADE.....
THIBAUT, garde-chasse.....
JUPITER, vieux forçat.....
CUPIDON, jeune forçat.....
BOUGUIGNON { Domestiques chez le }
POITEVIN { baron de St-Didier, plus }
LA FLEUR { tard aux bagues de Brest }
UN CAPITAINE DES MOUSQUETAIRES.
UN MARQUIS.....
UN COMTE.....
UN CHEVALIER.....
UN CAPITAINE DE LA MARÉCHAUSSÉE
UN GARDE-CHIOURME.....
UN SERGENT.
UN COURRIER.
M^{me} RAYMOND.....
M^{me} NANCY.....
VALENTINE.....
UNE DUCHESSE.....
UNE COMTESSE.....
UNE MARQUISE.....

MM. TISSERANT.
JEMMA.
REV.
ALEXANDRE-MICHEL.
GABRIEL-GUICHARD.
ASTRUC.
DELORIS.
FLEURET.
H. VANNOT
PERRIN,
PERRAZ,
BENJAMIN
LANSOY,
MERCIER,
CAMILLE,
ARTHUR,
GUIGNET.
DAVANNE.
ERNEST.
MARCHAND.

M^{me} GÉNOT.
BOUDEVILLE.
EDITH,
MARQUET.
ARIEL.
ANTONY.

INVITÉS, SOLDATS DE LA MARÉCHAUSSÉE, PAYSANS, GALÉRIENS, DOMESTIQUES.

La scène est à Paris, en 1720, dans un salon riche.



ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Un vaste salon chez le baron de Saint-Didier. — Porte au fond, portes latérales. A gauche sur le devant, un bureau chargé de cartons et de papiers ; tout ce qu'il faut pour écrire, fauteuils.

SCÈNE I.

BOURGUIGNON, *debout au milieu*, POITEVIN, *assis à gauche*, LAFLEUR, *à la porte du fond*, puis UN MARQUIS, UN COMTE, UN CHEVALIER.

BOURGUIGNON.

Il n'est pas encore dix heures, et la place Vendôme, la cour de l'hôtel, les escaliers, les antichambres sont déjà encombrés de gens qui viennent pour acheter des actions.

POITEVIN.

Il y a donc du nouveau, monsieur Bourguignon ?

BOURGUIGNON.

Oui, monsieur Poitevin, du très-nouveau. Par un édit rendu cette nuit, le Parlement vient de reconnaître la banque du Mississippi, dont notre maître, monsieur le baron de Saint-Didier, est, comme tu le sais, l'organisateur en chef.

LAFLEUR, *parlant au dehors*.

Je vous dis, monsieur, que vous n'entrerez pas avant dix heures ; ni vous non plus, monsieur l'empressé ; ni personne !

UNE VOIX, *du dehors*.

Mais je suis le meilleur ami de monsieur le baron de Saint-Didier.

LAFLEUR.

Quand vous seriez son frère.

UNE AUTRE VOIX, *du dehors*.

Moi, je suis son médecin.

LAFLEUR.

Seriez-vous son apothicaire, que vous n'entreriez pas davantage.

BOURGUIGNON.

Tu vois, tu vois... que te disais-je ?

LAFLEUR.

Et maintenant que cet édit est rendu, est-ce qu'on va les avoir pour rien les actions de la banque de Mississippi ?

BOURGUIGNON.

Au contraire, imbécile ! elles vont être plus chères que jamais ; mais plus elles sont chères, plus on en veut. C'est comme les femmes. Les actions qui ont été émises d'abord à mille livres, ont valu plus tard cinq mille livres ; hier, on les cotait huit mille ; aujourd'hui on les payera douze mille, quinze mille ; demain, on ne sait pas. Comprends-tu, monsieur Lafleur ?

LAFLEUR.

Comme vous êtes fort là-dessus, monsieur Bourguignon !

BOURGUIGNON.

Je crois bien. Je me fais payer mes gages avec des actions : à l'heure qu'il est, je gagne environ deux mille livres par mois, autant qu'un général.

LAFLEUR, *au dehors.*

Encore une fois, vous n'entrerez pas ! vous êtes cinq cents, vous seriez cinq cent mille, que vous n'entreriez pas avant dix heures.

UN MARQUIS, *entrant par la fenêtre.*

M'y voici !

BOURGUIGNON.

Par la croisée ! grand Dieu !

LE MARQUIS.

Je serai le premier.

UN COMTE, *entrant par l'autre croisée.*

Moi le second !

BOURGUIGNON.

Ah ! c'est trop fort ! et je vais...

LE MARQUIS, *donnant une bourse à Bourguignon.*

Tais-toi !

LE COMTE, *donnant une bourse à Poitevin.*

Silence !

BOURGUIGNON, *fermant les deux croisées.*

C'est très-bien ; mais personne n'entrera plus.

UN CHEVALIER, *tombant par la cheminée.*

Excepté moi.

BOURGUIGNON.

Pour le coup !

POITEVIN.

C'est une indignité.

LE CHEVALIER, *donnant une bague à Bourguignon.*

Voilà pour calmer ta surprise, pour éteindre ton indignation.
(*Tous rient. Dix heures sonnent.*)

LAFLEUR.

Ah ! cette fois c'est l'heure de l'audience. (*Il ouvre les portes du fond devant la foule. Le Marquis, le Comte, le Chevalier vont se placer près de la porte de gauche, par où doit sortir le baron de Saint-Didier.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE MARQUISE, UNE COMTESSE, UNE DUCHESSE. — LA FOULE.

UNE MARQUISE, à Bourguignon.

Monsieur le baron a-t-il passé une bonne nuit ?

BOURGUIGNON.

Excellente, madame la marquise.

LA MARQUISE.

Ah ! tant mieux. (*Elle donne un petit coup d'éventail sur la joue de Bourguignon et va se placer près de la porte par où sortira Saint-Didier.*)

UNE COMTESSE, à Bourguignon.

Donnez-moi donc des nouvelles de la chère santé de monsieur le baron.

BOURGUIGNON.

Elle est parfaite, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Ce cher baron !

UNE DUCHESSE.

Est-ce que la petite chienne de monsieur le baron est toujours souffrante ?

BOURGUIGNON.

Oui, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Pauvre petit animal ! ce soir je lui enverrai mon médecin. (*La porte du cabinet de Saint-Didier s'ouvre.*)

POITEVIN, annonçant.

Monsieur le baron de Saint-Didier ! (*Rumeurs flatteuses ; tout le monde s'incline.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, SAINT-DIDIER.

SAINT-DIDIER.

Je connais, messieurs, la cause de votre empressement si matinal. Je le vois, il est déjà parvenu à votre connaissance que le

Parlement a enregistré cette nuit l'édit qui reconnaît la banque du Mississipi. Vous accourez prendre des actions de la nouvelle série. Daignez passer dans mon cabinet. Monsieur le chevalier Keller, mon premier secrétaire, vous remettra les coupons.

LA MARQUISE, *en passant pour se rendre dans le cabinet.*

Reconnaissante de toute mon âme, monsieur le baron.

LA COMTESSE, *en passant.*

Monsieur le baron de Saint-Didier voudra-t-il honorer demain de sa présence notre petit souper ?

SAINT-DIDIER.

Madame ! tant d'honneur...

LA DUCHESSE, *en passant.*

Mon bal vous attend après le souper, ne l'oubliez pas.

SAINT-DIDIER.

Madame... (*Tous sont en train de passer dans le cabinet, quand Bourguignon s'approche de Saint-Didier.*)

BOURGUIGNON, *bas à Saint-Didier.*

L'homme noir est là.

SAINT-DIDIER, *bas à Bourguignon.*

Ah ! très-bien ! qu'il attende... (*Il rappelle Bourguignon.*)
Monsieur le comte de Malivore s'est-il enfin présenté ?

BOURGUIGNON.

Non, monsieur le baron.

SAINT-DIDIER.

C'est singulier ! trois jours sans venir ! Est-on passé à son hôtel ?

BOURGUIGNON.

Je ne crois pas, monsieur.

SAINT-DIDIER.

Qu'on y aille sur-le-champ, et qu'on m'apporte des nouvelles du comte, qu'on s'adresse à mademoiselle Nancy.

BOURGUIGNON, *sur le point de se retirer.*

Et l'homme noir ?

SAINT-DIDIER.

Quand je sonnerai, on l'introduira. (*Bourguignon se retire.*)
Depuis hier j'ai vu défiler devant moi, et je pourrais dire à mes pieds, tout ce qu'il y a de considérable dans la noblesse de France ; tout ce qu'il y a de plus illustre à la cour. Mais il faut que j'aille à la cour. C'est mon désir, mon ambition la plus vive, la dernière. J'ai toutes les faveurs, excepté celle-là. Il me la faut pourtant : je l'aurai. Ce que je vais faire est hardi, mais d'autres l'ont déjà fait, et je connais l'humanité. (*Il va à la table et sonne.*)

SCÈNE IV.

SAINT-DIDIER, LE GÉNÉALOGISTE.

SAINT-DIDIER, *après avoir fait signe à Bourguignon, qui a introduit le Généalogiste, d'approcher un fauteuil.*

Voici, monsieur, le motif qui m'a fait souhaiter de vous voir. Quelques places d'honneur vont être données à la cour, il n'est pas impossible que j'en obtienne une de la bonté de monseigneur le Régent ; mais vous savez mieux que personne, monsieur le généalogiste, que tout postulant à ces sortes d'emploi doit faire ses preuves de noblesse entre les mains du grand maître de France ; c'est indispensable, c'est de rigueur.

LE GÉNÉALOGISTE.

Et peut-être n'êtes-vous pas tout à fait en mesure ?

SAINT-DIDIER.

Pas tout à fait, comme vous dites ; mais vous êtes très-habile et je suis très-reconnaissant. Vous me fabriquerez un titre de noblesse.

LE GÉNÉALOGISTE, *vivement en se levant.*

Impossible, monsieur !

SAINT-DIDIER, *se levant et lui tendant un portefeuille.*

Je m'attendais à cette noble résistance. Voilà dix mille livres en bons royaux pour la délicatesse de votre refus ; jugez par là du prix que j'aurais mis à votre consentement à m'obliger.

LE GÉNÉALOGISTE.

Ah ! monsieur, c'est trop de générosité...

SAINT-DIDIER.

Ce n'est que du respect...

LE GÉNÉALOGISTE.

Je refuse encore. Déjà noble par le cœur, déjà noble par l'esprit...

SAINT-DIDIER, *le portefeuille à la main.*

Je voudrais l'être avec parchemins. (*Il sort d'un tiroir qu'il ouvre une feuille de parchemin.*) Sur cette feuille vous auriez pu en quelques minutes m'ériger un titre de noblesse aussi incontestable qu'on peut le désirer.

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est difficile.

SAINT-DIDIER, *à part.*

Ce n'est déjà plus impossible. (*Haut.*) Mon Dieu ! je ne prétends être ni duc, ni marquis, ni comte : je m'en tiendrais volontiers à mon simple titre de baron de Saint-Didier, que j'ai l'habitude de porter.

LE GÉNÉALOGISTE.

Et vous voudriez une pièce officielle qui attestât l'authenticité et l'origine de ce titre?

SAINT-DIDIER.

Oui, monsieur. (*Il ouvre le portefeuille et y glisse visiblement quelques billets.*)

LE GÉNÉALOGISTE, l'examinant.

Et il vous plairait sans doute aussi d'être d'une vieille noblesse?

SAINT-DIDIER.

Si j'avais la faculté de choisir, j'aimerais autant remonter un peu haut...

LE GÉNÉALOGISTE.

A Louis XIII, par exemple? Un de vos aïeux aurait reçu un coup d'arquebuse dans les guerres du Languedoc; à cette occasion le roi l'aurait créé gentilhomme.

SAINT-DIDIER.

C'est très-bien; mais ne pourrait-on pas me rattacher un peu plus loin?

LE GÉNÉALOGISTE.

Sans doute, mais...

SAINT-DIDIER, glissant encore quelques billets dans le portefeuille.

Si cependant ma prétention...

LE GÉNÉALOGISTE, même jeu.

L'origine de votre noblesse peut à la rigueur dater d'Henri IV.

SAINT-DIDIER.

Elle doit dater de là.

LE GÉNÉALOGISTE.

Un de vos aïeux se conduisit glorieusement à la bataille d'Ivry...

SAINT-DIDIER.

Il y perdit une jambe, j'en suis sûr.

LE GÉNÉALOGISTE, vivement.

Il en perdit deux.

SAINT-DIDIER.

C'est mieux.

LE GÉNÉALOGISTE.

Henri IV, après la bataille, lui dit en l'embrassant : « Ventre » saint gris! Didier, non-seulement je te fais baron, mais comme » tu t'es battu en vrai diable, je te fais saint. Sois désormais baron de Saint-Didier. »

SAINT-DIDIER.

Admirable !

LE GÉNÉALOGISTE.

Ce mot aura été entendu par Sully ; Sully l'aura rapporté dans une lettre ; cette lettre aura été écrite à Marguerite de Valois. Voilà un titre de noblesse.

SAINT-DIDIER.

Oui, mais la lettre de Sully ?

LE GÉNÉALOGISTE.

Oui ! la lettre de Sully...

SAINT-DIDIER.

Eh ! parbleu ! vous allez l'écrire sur cette feuille de vieux parchemin. Vous devez connaître l'écriture de Sully ?

LE GÉNÉALOGISTE.

Parfaitement.

SAINT-DIDIER, *le conduisant au bureau.*Asseyez-vous donc là, et écrivez. (*Il lui avance l'encrier.*)LE GÉNÉALOGISTE, *s'asseyant et repoussant l'encrier.*

Non... non... j'ai le mien ; mon encre de 1500. (*Il tire de sa poche un petit écrivoire et se met à écrire.*)

SAINT-DIDIER, *à part.*

Ah ! je tiens ma baronie ! je vais être gentilhomme ! je vais avoir des aïeux !... J'aurais pu me rattacher à Charlemagne... mais c'eût été trop cher. (*Il s'approche du Généalogiste et regarde son travail.*) C'est sublime ! Sully n'eût pas mieux fait, et je regrette, en vérité, monsieur, de n'être pas Henri IV pour vous faire mon premier ministre.

LE GÉNÉALOGISTE, *finissant d'écrire.*

« Sois désormais baron de Saint-Didier ! » (*Se levant.*) C'est fini ; vous voilà noble comme le roi. (*Il lui présente le parchemin.*)

SAINT-DIDIER, *le prenant et lui remettant le portefeuille.*

Ah ! merci, monsieur !

LE GÉNÉALOGISTE.

Merci !

SAINT-DIDIER, *regardant le parchemin.*

Signé Sully. (*Au Généalogiste.*) Je puis compter sur votre discrétion ?

LE GÉNÉALOGISTE.

Ah ! monsieur !... si je parlais, vous seriez envoyé aux galères comme celui qui a profité d'un faux.

SAINT-DIDIER.

Oui, mais dans ce cas, monsieur, vous seriez roué pour avoir fabriqué ce faux. Nous serons muets tous les deux, j'en réponds.

LE GÉNÉALOGISTE.

Vous avez, monsieur le baron, vos titres de noblesse.

SAINT-DIDIER.

Et vous emportez, monsieur, les vôtres à mon estime.

LE GÉNÉALOGISTE.

Monsieur le baron de Saint-Didier, je vous salue. (*Il sort.*)

SAINT-DIDIER.

Enfin ! me voilà à peu près parvenu au comble de mes vœux. A la faveur de ce titre de gentilhomme, qu'après tout j'ai acheté plus cher que d'autres n'ont acheté le leur, je serai reçu à la cour, et une fois à la cour, je vogue sur la grande mer. D'autres horizons s'élargissent devant moi. Je puis maintenant demander au comte de Malivor, ce roi des roués, cet ami du Régent et le mien, de me présenter au Palais-Royal. Mais où donc est passé le comte ? Trois jours sans venir, trois jours sans se montrer à mon hôtel ! Je ne m'explique pas du tout cette longue absence. Il ne lui restait plus que dix mille livres, et en trois jours il doit les avoir largement dépensées. Et s'il est sans argent, s'il ne vient pas, c'est qu'il est mort... Cela ne ferait pas mon affaire... Mais que lui est-il donc arrivé ? (*Il s'assied près du bureau.*)

SCÈNE V.

SAINT-DIDIER, BOURGUIGNON, portant une sacoche en cuir pleine de lettres.

BOURGUIGNON.

Le courrier de monsieur le baron. (*Il dépose la sacoche sur le bureau.*)

SAINT-DIDIER.

As-tu envoyé chez monsieur le comte de Malivor ?

BOURGUIGNON.

Oui, monsieur. Monsieur le comte de Malivor n'a pas paru à son hôtel depuis trois jours.

SAINT-DIDIER.

C'est impossible ! S'est-on adressé à mademoiselle Nancy, comme je l'avais recommandé ?

BOURGUIGNON.

Mademoiselle Nancy a aussi quitté l'hôtel depuis deux jours sans dire où elle allait.

SAINT-DIDIER.

Elle aussi!... Que veut dire? Ah! je devine; ils seront allés à Nanterre, ils se seront rendus à mon charmant pavillon de la Garenne, que je leur ai prêté; là, ils oublient le monde entier. J'ai bien envie d'aller ce soir troubler leur félicité. En leur prêtant mon pavillon, je me suis réservé une petite clef mystérieuse. Mais pourquoi?... Il n'y a que six mois qu'ils sont ensemble : respectons leur bonheur. Oui, les tourtereaux auront pris leur volée. Est-ce que le comte de Malivor deviendrait fidèle? un roué comme lui! Nancy, sans doute, est bien capable d'opérer un tel miracle. N'importe, il aurait dû me prévenir... Il doit avoir besoin d'argent... Sa jolie brodeuse, dont il a fait une grande dame, sait merveilleusement le dépenser... Tant mieux! il faut qu'ils m'en dépensent.

BOURGUIGNON.

Monsieur le baron n'a plus rien à me dire?

SAINT-DIDIER.

Non. Tu auras soin de faire sortir par les petits appartements toutes les personnes qui sont entrées dans mon cabinet; cette cour me fatigue.

BOURGUIGNON.

Si vous voyiez, monsieur, le trafic qui se fait en ce moment devant la porte de l'hôtel et sur la place! Qui vend, qui achète, qui revend... ce sont des fous... Monsieur me conseille-t-il d'acheter?

SAINT-DIDIER.

Je te conseille de battre mes habits; hier tu m'as laissé sortir poudreux comme un cocher de flacre.

BOURGUIGNON.

Monsieur recevra-t-il encore ce matin?

SAINT-DIDIER.

Les intimes seulement.

BOURGUIGNON.

Et s'il vient des dames?

SAINT-DIDIER.

Je te l'ai dit : les intimes seulement. (*Bourguignon se retire.*)

SCÈNE VI.

SAINT-DIDIER, seul.

Je redoute d'ouvrir ces lettres, j'ai peur de n'y trouver que des choses heureuses. Voyons cependant : (*Il décachète.*) De la petite marquise des Arcades... Charmant!... des compliments,

des vers, une bôcle de ses cheveux... et de la prose : aussi voyons sa prose. (*Lisant.*) « On me dit que les dernières actions » de votre banque, cher baron, ne sont pas de la même couleur » que les premières ; est-ce vrai?... » Je comprends ! elle veut comparer. (*Il ouvre une autre lettre.*) De mon ami, le secrétaire particulier du lieutenant de police : (*Il lit.*) « Mon cher » baron, la permission que vous m'avez demandée vous est accordée. Faites donc enlever du Jardin des Plantes tous les arbustes d'Amérique qui peuvent servir à prouver à vos actionnaires la fécondité d'un sol destiné à les enrichir... » Ce secrétaire est vraiment d'une obligeance... Ah ! il y a un *post scriptum*. (*Il lit.*) « Recommandez de nouveau à vos gens, mon » cher baron, un peu plus de prudence. » — Qu'est-ce donc ? « Leur zèle les a compromis. » — Encore !... « La police peut » ignorer les enlèvements nocturnes de tous ces vagabonds et » femmes perdues, dont vous purgez le sol de Paris pour peupler » votre colonie du Mississipi, mais elle serait forcée de sortir de » son indifférence s'il se commettait souvent des écarts comme » ceux qu'on vient de nous signaler... » — Les maladroits ! les maladroits ! Je laverai la tête à ce capitaine Estafilade. Terrible homme ! Il enlèverait, je crois, le régent de France et moi-même quand il y est. (*Il lit.*) Ne parlons plus de cela : « Envoyez » chercher vos arbustes, trop heureux de faire quelque chose qui » vous soit utile. » Et moi, de mon côté, trop heureux de faire quelque chose qui lui soit agréable. (*Il prend vivement une enveloppe dans laquelle il glisse plusieurs actions.*) Lui aussi connaîtra la couleur des actions. (*Il sonne, Bourguignon paraît.*) Vite ! cette lettre au secrétaire de M. le lieutenant général de police. (*Bourguignon sort.*) Je n'ouvrirai pas les autres ; je sais ce qu'elles contiennent : des flatteries, des invitations à souper... Ah ! voici celle que j'attendais ; un signe particulier... mise à la poste à Nantes... écrite de Brest... Oui ! c'est le vieux Jupiter qui m'écrit. (*Avec le plus grand mystère.*) Lisons ! lisons ! « Mon » cher fils — passez-moi ce titre d'amitié — mon cher fils, » l'homme que nous poursuivons dans nos intérêts communs est » complètement ruiné... » Je respire ! « Ses propriétés n'existent plus ; il est réduit pour la troisième fois à la plus profonde, à la plus affreuse des misères. » — Ah ! la joie que j'éprouve !... Continuons. « Le désespoir dans le cœur, il vient » de partir, de quitter l'Amérique... » — Mais où est-il allé ?... « J'ai fait suivre ses traces. » — Ah ! « Il s'est embarqué sur » un vaisseau anglais, qui faisait voile pour Canton. » — En Chine ! « Je suis d'autant plus sûr qu'il est à Canton maintenant, » que j'ai attendu, pour vous écrire, que le vaisseau sur lequel » il s'était embarqué fût de retour aux Etats-Unis. Il y a donc » deux ans environ que le coup de grâce lui a été donné. Ainsi,

» mon cher fils, ne pensez plus à cet homme; il n'existe plus
 » pour vous ni pour personne; considérez-le comme mort et
 » enterré, l'association est sauvée. » Que disais-je? tous les bon-
 heurs ensemble! mais celui-là passe tous les autres. Il est
 ruiné, désespéré, anéanti; ma foi, maintenant, je ne changerais
 pas mon sort pour celui du Régent. Non! il est un peu plus
 noble que moi, voilà tout. Mais achevons cette heureuse lettre.
 (*Il lit.*) « Non-seulement les débris de l'association sont sauvés,
 » mais grâce aux sommes considérables que vous ne cessez de
 » me faire passer à Brest, l'association elle-même va renaître. Je
 » suis en train de la reconstruire. Encore quelques rouages, et
 » elle fonctionnera comme avant le jour où notre redoutable en-
 » nemi vint jeter la perturbation dans sa marche. Je vous re-
 » mercie de toutes les attentions filiales que vous avez pour votre
 » vieux chef. Toute la grande famille vous embrasse.

» JUPITER. »

On vient; (*Il se lève.*) c'est Keller, ne lui disons pas tout de suite cette grande nouvelle. J'ai besoin de réfléchir.

SCÈNE VII.

SAINT-DIDIER, KELLER *entrant froidement par la porte du cabinet, un carnet à la main sur lequel il calcule au crayon.*

SAINT-DIDIER.

Keller, avez-vous expédié tous ces grands seigneurs?

KELLER.

Ils sont descendus, mais ils ne sont pas partis.

SAINT-DIDIER.

Je sais; ils agiotent sur la place. C'est une rage, une fureur; nos actions doivent aller aux nues.

KELLER.

La hausse s'est arrêtée.

SAINT-DIDIER.

Que dites-vous?

KELLER.

C'est le signal d'une baisse presque infaillible.

SAINT-DIDIER.

Il y a une cause à cette réaction?

KELLER.

Demandez-la à vos ennemis. En ruinant les autres banques, ne saviez-vous pas que vous alliez exciter, armer contre la nôtre des milliers d'envieux? En ce moment ils font courir le bruit que nous manquons d'argent pour exploiter la colonie, que des som-

mes considérables, sur lesquelles nous comptons, nous sont refusées... que sais-je ?

SAINT-DIDIER.

Mais c'est grave !

KELLER.

Très-grave ; il faut aviser sur-le-champ.

SAINT-DIDIER.

Que faire ? Attendez !... il y a peut-être un moyen... Dites-moi d'abord, chevalier, combien nous avons d'argent dans les caves... calculez, récapitulez avec soin.

KELLER, *disant tout haut ce qu'il écrit au crayon.*

Nous avons d'abord en lingots d'or...

POITEVIN, *annonce :*

Mademoiselle Nancy !

SCÈNE VIII.

SAINT-DIDIER, KELLER, *assis à gauche et calculant tout le temps de la scène,* et NANCY.

SAINT-DIDIER.

Accourez donc ! Vous revenez enfin de votre joli pèlerinage à Cythère, charmante Nancy !

NANCY.

Vous me voyez désolée, cher baron.

SAINT-DIDIER.

Que dites-vous ?

NANCY.

Depuis trois jours je suis à la poursuite du comte de Malivor.

SAINT-DIDIER.

Et moi, qui vous croyais ensemble à Nanterre, à mon pavillon de la Garenne.

NANCY.

Sans me dire où il allait, le comte a quitté l'hôtel. J'ai attendu un jour... un jour d'impatience et d'inquiétude : puis, j'ai envoyé ici, on ne l'avait pas vu ; alors je suis allée au château de son oncle ; il ne s'y était pas montré.

SAINT-DIDIER.

Et à Versailles ?

NANCY.

Je m'y suis rendue.

SAINT-DIDIER.

A Chantilly, où sont les princes ?

NANCY.

Pas plus qu'à Versailles.

SAINT-DIDIER.

Chez le Régent ?

NANCY.

C'est là où je suis d'abord allée; désespérée, à bout de recherches, je viens vous demander un conseil... un espoir; dites-moi, que faire? où aller le demander? Que supposez-vous?

SAINT-DIDIER.

Le comte est d'une humeur bizarre; son esprit est de feu; ses actions, ses pensées, ont l'irrégularité du vent et de la flamme. Autrefois, cette disparition soudaine ne m'eût pas étonné de sa part; mais aujourd'hui, quand son amour pour vous semble avoir fixé pour toujours son caractère en fixant ses goûts...

NANCY.

Oh! oui, il m'aime bien, je n'en doute pas. Si vous saviez, il n'est pas un de mes désirs, le moindre de mes caprices, qu'il ne soit toujours prêt à satisfaire. Vous savez dans quelle humble condition il me connut il y a quelques mois: il pouvait croire avec raison qu'une aisance ordinaire me suffirait: eh bien, le comte est allé au delà du possible; il a meublé pour moi un hôtel, vous le savez, qui est plus beau, plus riche, plus élégant que celui de madame de Parabère elle-même. J'ai plus de domestiques que je n'ai d'ordres à donner; et bien souvent, je ne sais que leur ordonner. J'ai plus d'adulateurs autour de moi que je n'avais de pratiques quand j'étais brodeuse. Oh! oui, il m'aime bien... Je vous en supplie, dites-moi, dites-moi où il est...

SAINT-DIDIER.

Mais, chère enfant, comment voulez-vous que je sache?...
(*Arrachant Keller à ses calculs.*) Keller!

KELLER, sans se lever.

Plait-il?

SAINT-DIDIER.

Que pensez-vous de tout ceci?

KELLER.

Lingots d'or... lingots d'argent... argent monnayé...

SAINT-DIDIER.

Non... de la disparition du comte...

KELLER, sans cesser de calculer.

Je pense que le comte de Malivore aime une autre femme.

NANCY, avec promptitude.

Monsieur!

SAINT-DIDIER.

Ne croyez donc pas...

NANCY.

Oh ! non, je ne le crois pas, je ne le croirai jamais... Lui, aimer une autre femme ! c'est un mensonge. Est-ce que je le souffrirais d'ailleurs ? Mais, non, je tuerais celle qui tenterait seulement... Je le tuerais lui aussi, qu'il ne l'oublie pas ! S'il m'a fait une grande dame par les bijoux, par les dentelles, par les beaux meubles, il n'a pas pour cela changé mon cœur. Au diable les grands salons dorés où l'on est trahie ! Mais cet homme me fait dire des choses... Est-ce qu'il est marié ? Aurait-il éprouvé des ennuis... domestiques ?

POITEVIN, annonçant.

Monsieur le comte de Malivor ! *(Nancy pousse un cri de joie et se jette dans les bras de Malivor.)*

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COMTE DE MALIVOR.

NANCY.

Méchant ! faire ainsi de la peine, de la douleur à ceux qui vous aiment tant ! Mais d'où venez-vous donc ?

MALIVOR.

On m'a enlevé !

NANCY,

Une femme ? J'en étais sûre !

MALIVOR.

Des bandits. *(A Keller.)* Bonjour, Keller !

SAINT-DIDIER.

Comment cela ?

MALIVOR.

D'affreux coquins soudoyés...

SAINT-DIDIER.

Soudoyés ! et par qui ?

MALIVOR.

Par vous, baron.

SAINT-DIDIER.

Par moi ? C'est une plaisanterie ! expliquez-vous, je vous en prie.

MALIVOR.

A minuit, l'autre soir, je sortais de l'hôtel Soubise pour me rendre à mon hôtel de la rue des Tournelles, lorsqu'au coin de la chaussée des Minimes, je me trouve tout à coup noyé dans une grande foule de gens qui sortaient tumultueusement d'un bal. La rue était sombre, la foule épaisse. Un coup de sifflet part

d'un coin de la rue, trois autres coups y répondent. C'était un signal. Le désordre éclate, et dans ce désordre, dont je ne puis vous donner une idée, je me sens brutalement saisi, enlevé, jeté comme un sac dans un tombereau, avec vingt autres qui se débattent, qui jurent, qui hurlent comme moi.

NANCY.

Ah ! mon Dieu ! et que voulait-on faire de vous ?

SAINT-DIDIER, *à part*.

Est-ce que par hasard ?...

MALIVOR.

Quatre vigoureux chevaux, s'il n'y en avait pas davantage, foudroient le pavé, et une demi-heure après je sentis que nous roulions dans la campagne. Nous passons Sablonville, Neuilly, Courbevoie, Nanterre, et pour comble de douleur, devant votre délicieux pavillon de la Garenne.

SAINT-DIDIER, *à part*.

C'est cela...

NANCY.

Mais, encore une fois...

MALIVOR.

Attendez. Je voyageai ainsi toute la nuit, au milieu de gens qui pleuraient, celui-ci sa femme, celui-là ses enfants, celui-ci sa maison, celui-là sa boutique d'épicerie; le matin, le féroce convoi s'arrêta à Poissy.

NANCY.

Mais où vous menait-on ?

MALIVOR.

Au Havre, et de là en Amérique.

NANCY.

En Amérique !

SAINT-DIDIER, *à part*.

Affreux gredin d'Estafilade !

MALIVOR.

En pleine Amérique, pour cultiver le riz, que je n'aime pas, le safran, le poivre et le coton, sur la colonie de monsieur Law et de monsieur le haut baron de Saint-Didier que voilà, l'un fondateur, l'autre organisateur de la banque du Mississipi.

SAINT-DIDIER.

C'est trop fort !

MALIVOR.

C'est stupide ; heureusement qu'à Poissy j'ai tant réclamé, tant protesté, tant crié, qu'on m'a délivré ; et voilà pourquoi et comment depuis trois jours je n'ai pas paru à mon hôtel.

NANCY.

Oh ! mon ami, quel danger vous avez couru ! Mais vous êtes libre, vous êtes sauvé. (*A Keller.*) Eh bien, monsieur ?

KELLER, qui calcule toujours.

Je me suis peut-être trompé.

NANCY, piquée.

Peut-être !

MALIVOR.

Qu'est-ce donc ?

NANCY.

Rien, mon ami, une supposition impossible, injurieuse, hasardée par monsieur (*elle montre Keller*) sur votre absence.

MALIVOR.

Après ce qui m'est arrivé, toutes les suppositions sont bien permises.

NANCY.

Une seule exceptée.

MALIVOR.

Laquelle ?

NANCY.

Je vous le dirai chez nous, mon ami ; mais venez , venez ! voilà d'affreux scélérats ! Mais venez !

SAINT-DIDIER.

Non ! j'ai besoin encore quelques instants de la présence du comte ; et si vous le permettez...

NANCY.

A une condition : c'est que vous viendrez ensuite déjeuner avec nous.

SAINT-DIDIER.

Madame...

NANCY.

Je vais donc vous attendre tous les deux à l'hôtel, où je tranquilliserai les gens de monsieur le comte, en leur annonçant la joie de son retour. Adieu, messieurs, adieu !

MALIVOR.

A bientôt !

NANCY.

A bientôt ! que je suis heureuse ! (*Elle sort.*)

SAINT-DIDIER.

Keller, soyez donc galant, accompagnez mademoiselle jusqu'à sa voiture. (*Nancy et Keller sortent.*)

SCENE X.

SAINT-DIDIER, MALIVOR.

SAINT-DIDIER.

Elle est charmante !

MALIVOR, *devenu tout à coup sérieux.*

Elle est charmante... oui, mais je ne l'aime plus !

SAINT-DIDIER.

Vous ne l'aimez plus ! (*A part.*) Keller avait-il raison ? (*Haut.*)
 Vous voulez plaisanter, cher comte ?

MALIVOR.

Si j'ai plaisanté, c'est lorsque je vous ai débité cette histoire
 d'enlèvement.

SAINT-DIDIER.

Elle n'est pas vraie ?

MALIVOR.

Elle est vraie ; mais j'en ai été témoin et non acteur. Je m'en
 suis servi pour bâtir mon mensonge. Il fallait bien justifier mon
 absence aux yeux de Nancy.

SAINT-DIDIER.

Vous ne l'aimez plus ! Mais vous étiez ivre d'amour pour elle,
 il y a quinze jours.

MALIVOR.

Il y a quinze jours.

SAINT-DIDIER.

Quel homme êtes-vous donc ? votre inconstance m'effraye.

MALIVOR.

Elle m'épouvante moi-même ; rien ne peut durer dans mon
 cœur où un instant tout est flamme, et où l'instant qui suit tout
 est cendre.

SAINT-DIDIER.

Vous veniez de séduire, il n'y avait pas un mois, la femme
 d'un colonel des gardes-suisse, brave homme, que, par paren-
 thèse, vous avez tué en duel, que vous la quittiez déjà pour
 Nancy. Il y a à peine six mois que vous êtes l'amant de Nancy,
 la plus délicieuse grisette de Paris, et vous ne l'aimez déjà plus !

MALIVOR.

Plaiguez-moi, mon ami, car ce n'est point par fatuité ou tout
 autre sentiment frivole, que je tourmente ainsi mon existence et
 celle des autres. Je porte en moi un mal terrible : ce mal me
 fait tout désirer avec l'ardeur de la soif, avec l'empportement de

la colère; mais j'ai à peine obtenu que je tombe morne, découragé, éteint; alors je rêve le suicide jusqu'au moment où je m'éveille en sursaut pour désirer autre chose, avec la même frénésie et la même fureur. L'ennui! l'ennui! voilà le nom de la profonde, de l'incurable maladie de mon âme.

SAINT-DIDIER.

Vous si heureux! si bien reçu à la cour!

MALIVOR.

Si bien reçu à la cour! voilà ce qui vous plait à vous, la cour! Eh bien, vous en goûterez; je vous y présenterai, cher baron, et dès demain.

SAINT-DIDIER, *avec joie.*

Ah!

MALIVOR.

J'ai l'agrément du Régent; vous serez de son bal.

SAINT-DIDIER.

Merci! cher comte, merci!

MALIVOR.

L'ennui de cour! savez-vous à quoi il ressemble? Au plaisir nauséabond de voir couler tout un jour la rivière à ses pieds tandis qu'il vous pleut sur la tête.

SAINT-DIDIER.

Mais allez dans le monde, courez les salons!

MALIVOR.

L'ennui à domicile.

SAINT-DIDIER.

Voyagez!

MALIVOR.

L'ennui en poste.

SAINT-DIDIER.

Laissez-vous donc être heureux. Toutes les richesses que j'ai, qui sont ici, ne vous appartiennent-elles pas? Puissez à pleines mains dans mes coffres; dépensez, prodiguez. Vous m'avez fait vingt fois, trente fois millionnaire en me mettant en rapport avec les gens de cour: il est bien juste que je vous fasse heureux, si vous pouvez encore l'être.

MALIVOR, *d'une manière sentie.*

Oh! je puis encore l'être.

SAINT-DIDIER.

S'il ne faut que de l'or?

MALIVOR.

Je ne crois pas.

SAINT-DIDIER.

Quelle est donc cette merveille que l'or ne peut donner ?

MALIVOR.

Je ne vous ai pas dit, cher baron, où j'ai passé ces trois jours d'absence. Je me promenais triste et pensif à travers ce labyrinthe de cloîtres, de maisons solitaires, de jardins, qu'on appelle le Marais. J'allais au hasard ; le sentiment de l'habitude me conduisit devant la porte du jardin que je traversais autrefois avec tant de plaisir lorsque je me rendais à la petite maison de Nancy. J'entrai dans ce jardin. De rêverie en rêverie, j'arrivai, par une allée de tilleuls, jusqu'au second mur qui entoure le pavillon qu'elle habite. Ma promenade était finie ; je revenais sur mes pas ; j'entends du bruit : je me retourne, une jeune fille se montre en chantant sur le seuil de la porte. Elle ne m'avait pas vu ; le feuillage me cachait... Mon ami, il y a à Paris des maisons enchantées : je devais aimer deux fois à cette même place.

SAINT-DIDIER.

Bon ! un autre amour !

MALIVOR.

Cette fois, c'était bien de l'amour. Que de grâces ! que de simplicité ! que de perfections modestes dans cette enfant, belle sans le savoir, sans qu'on le lui ait jamais dit, qui ne sait pas que cette minute indifférente de sa vie vient de décider de toute la vie d'un homme. Jugez de l'impression reçue : pendant trois jours je n'ai pas quitté le quartier, j'avais peur de m'éloigner ; j'avais mis mon cœur sur ce trésor, comme le voleur met une pierre sur celui qu'il a dérobé. Pendant trois jours, j'ai rôdé autour de ma découverte : le jour attendant la nuit pour m'approcher de sa demeure, la nuit attendant le jour pour l'en voir sortir.

SAINT-DIDIER.

Voyons, cher comte, c'est très-joli ; mais coupez court, croyez-moi, à cette nouvelle folie. Vous savez sans doute quelle est cette jeune fille ?

MALIVOR.

Non.

SAINT-DIDIER.

Vous lui avez parlé, cependant ?

MALIVOR.

Non.

SAINT-DIDIER.

Où en êtes-vous alors ?

MALIVOR.

Je vous l'ai dit : Je l'aime ! Voilà où j'en suis.

SAINT-DIDIER, *passant à gauche.*

C'est à peine croyable.

MALIVOR, *cherchant la boîte à portrait dans sa poche.*

Vous allez voir si l'on peut être aussi hardi et aussi résolu devant ce fier et gracieux visage.

SAINT-DIDIER.

Vous avez son portrait ?

MALIVOR.

Je l'ai fait moi-même... à la dérobée, tandis qu'elle travaillait devant sa porte ou qu'elle se promenait dans la grande allée de tilleuls. *(Il donne une boîte à portrait à Saint-Didier. Saint-Didier se dispose à ouvrir la boîte : Keller entre vivement. Saint-Didier dépose aussitôt sans l'avoir regardée la boîte sur la table ; il n'a pas vu le portrait. Malivor s'assied à droite.)*

SCENE XI.

LES MÊMES, KELLER.

KELLER, *un peu à distance de Malivor, lequel est assis dans un fauteuil, et préoccupé de sa toilette.*

La baisse continue d'une manière effrayante, toujours sur ces maudits bruits que je vous ai rapportés.

SAINT-DIDIER.

Allons ! il est temps d'en finir avec tous ces agioteurs ; leur manège pourrait porter un coup mortel à notre banque. Il y a toujours dans la cour un cheval sellé et bridé ?

KELLER.

Oui...

SAINT-DIDIER, *toujours sans être entendu de Malivor.*

Dites à Germain, mon homme de confiance, de jeter sur ce cheval douze sacoches d'or.

KELLER.

Douze sacoches d'or !

SAINT-DIDIER.

Une seule sera pleine d'or, les autres ne contiendront que de la terre. Germain enfourchera le cheval ; il sortira par la petite porte du jardin et reviendra à l'hôtel par le faubourg Saint-Honoré. En traversant à bride abattue la place Vendôme, il aura soin de laisser tomber à terre la sacoché d'or. Les pièces se répandront ; grande émotion ! les curieux ne manqueront pas de s'amasser ; ils questionneront Germain. Il leur répondra : Cet or est au duc de Rohan ; j'apporte au baron de Saint-Didier, de la

part du prince, quinze cent mille livres pour avoir des actions de la banque.

KELLER.

Superbe !

SAINT-DIDIER.

Germain se dirigera ensuite vers l'hôtel, pour en sortir quelques minutes après.

KELLER.

J'ai compris.

SAINT-DIDIER.

Il y aura une hausse immédiate, foudroyante...

KELLER.

Immanquable ! quand les agioteurs verront le prince de Rohan, un prince ! nous donner cette marque de confiance ! Ils ne douteront plus de la solvabilité de notre banque.

SAINT-DIDIER.

C'est ainsi qu'on fonde son crédit dans le monde : une sacochette d'or, onze sacoches de terre. Allez ! (*Keller sort.*)

SCÈNE XII.

SAINT-DIDIER, MALIVOR.

SAINT-DIDIER,

Voici le service que je réclame de vous, mon cher comte. C'est pour cela que je vous ai retenu. Sur un bruit que Keller m'a transmis, la baisse de nos actions va être épouvantable, la peur des actionnaires générale. Vous allez descendre sur la place Vendôme, et, mêlé aux groupes terrifiés, vous achetez de toutes mains les actions qu'on accourra vous offrir. Autour de vous, on se dira : « Ils sont coulés ! jamais ils ne se tireront de là ! ils sont perdus ! vendons ! vendons ! » Profitez du désarroi : achetez ! achetez !

MALIVOR.

Mais quand faudra-t-il m'arrêter ?

SAINT-DIDIER.

Quand vous verrez Germain, mon homme de confiance, sortir à cheval de l'hôtel et passer au milieu de la foule sur la place Vendôme. Ne perdons pas de temps, cher comte ; allez, vous nous gagnerez en vingt minutes plus de cinq cent mille livres : il y en aura cent mille pour vous, cela vous désennuiera.

MALIVOR.

Vous croyez que ça me désennuiera... au fait. (*Il fait un effort pour se lever et sort.*)

SCÈNE XIII.

SAINT-DIDIER, *seul.*

Voilà ce que les ennemis de notre banque vont nous faire gagner ; tant pis pour les sots qui mordent aux premiers bruits venus : ils seront moins naïfs une autre fois. Enfin, demain j'irai à la cour ! Ceci couronne tous mes succès ; demain je serai présenté à Monseigneur le Régent, qui ne pourra faire moins pour moi que de me donner aux prochaines promotions la croix de Saint-Michel. Plus tard, j'aurai la croix de Saint-Louis. Il faut avoir servi pour l'obtenir : mon aïeul a servi. Et pourquoi ne serais-je pas un jour contrôleur des finances ? M. Law, qui n'est qu'un étranger, l'est bien en ce moment. Ministre ! pourquoi pas ? Le premier dans l'état après le souverain ! La joie, l'orgueil, l'ambition, la prospérité me débordent ! Je suis fâché, seulement, que ce pauvre comte de Malivor soit livré à cette passion puérile qui m'enlève la moitié de son temps, de son affection... Qu'avait-il besoin ?... Ah ! voyons le portrait de sa Galatée, de son enchanteresse. (*Il ouvre la boîte que lui a remise Malivor et regarde le portrait.*) Que vois-je ? cette ressemblance... Non ! c'est une illusion, une erreur ! Mais elle est frappante, cette ressemblance ! elle est terrible ! ces cheveux, ce front, ces yeux, cette bouche, ce regard ! je les reconnais ! Oui, oui... c'est sa fille ! Ah ! malheur !... malheur ! il serait donc ici ? Celui qui m'écrit de Brest s'est donc trompé ? affreusement trompé ! Il n'est ni en Amérique... ni en Chine... Lui, ici ?... notre prospérité s'écroule, elle se brise, elle n'est plus que poussière, néant. J'étais tout, je ne suis plus rien, ce n'est pas possible... Comment douter ?... Lui, ici ? Oh ! j'ai peur ! j'ai peur ! (*Il appelle.*) Keller ! (*Il sonne ; il appelle encore à plusieurs reprises.*) Keller ! Keller !

SCÈNE XIV.

SAINT-DIDIER, KELLER.

KELLER, *ses tablettes à la main.*

Qu'avez-vous ? votre émotion, votre effroi....

SAINT-DIDIER.

Regardez, regardez ! (*Il lui montre le médaillon.*) Et dites, si vous l'osez, à qui ressemble cette figure de jeune fille ?

KELLER, *épouvantée.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

SAINT-DIDIER.

Tu l'as reconnu.

KELLER.

Pied-de-Fer !

SAINT-DIDIER.

Où il c'est lui !... c'est Pied-de-Fer ! Il faut qu'il disparaisse ou que nous disparaissions : pas de milieu ! As-tu fait tout ce que j'avais indiqué pour le cas où nous serions forcés de fuir ?

KELLER.

Deux millions de diamants sont enfermés dans une cassette.

SAINT-DIDIER.

Et cette cassette ?

KELLER.

Cachée dans le pavillon de la Garenne.

SAINT-DIDIER.

Route d'Angleterre, très-bien. Du sang-froid, maintenant, de l'énergie.

KELLER.

Ah ! nous sommes perdus !

SAINT-DIDIER.

S'il ne l'est pas avant nous. Il le sera... il le sera ; il le faut !... Avant de périr, avant de fuir, à l'œuvre ! tout ton génie, tout le mien. Si ce n'est pas assez, je frapperai du pied, et je ferai sortir de terre cette légion qu'il précipita aux enfers, mais qui est remontée peu à peu à la surface ; je la ferai sortir par mille soupiraux ! Tu sais les noms de tous ces hommes foudroyés par lui, je sais leurs demeures. Ces gens-là ne meurent pas, ils ne meurent jamais, surtout pour la vengeance. Appelle-les dans l'ombre par leurs noms de guerre, ils te répondront : la Hyène, la Panthère, le Tigre, la Couleuvre, le Vautour. Dis-leur : Le Léopard est menacé ! sortez de vos tanières. Pied-de-Fer a reparu ; courez sur lui et dévorez-le. Mais silence ! le comte.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MALIVOR.

MALIVOR.

La hausse est triomphante : il y en a qui rient, il y en a qui pleurent... c'est très-amusant... on dit que j'ai gagné beaucoup. Je n'en sais rien. Voyez mon bordereau. (*Il lui remet un papier.*)

SAINT-DIDIER.

Oui... voyons... vous nous avez gagné huit cent mille livres, Keller vous en comptera deux cent mille pour votre part.

MALIVOR.

Ah ! mais c'est une belle matinée. Alors, allons déjeuner ;

vous savez que Nancy nous attend. Mais rendez-moi mon portrait... Eh bien, comment trouvez-vous ce visage ?

SAINT-DIDIER, *lui rendant le médaillon.*

Fort beau... mais fort beau... ravissant !

MALIVOR.

Divin ! Allons déjeuner... mais venez, partons !

SAINT-DIDIER.

A vos ordres. (*Bas à Keller.*) Tout ! mais pas d'assassinat. (*Il sort avec Malivor.*)

KELLER, *sur le devant.*

Cependant...

ACTE II.

DEUXIÈME TABLEAU.

Chez Raymond, un petit intérieur ; à droite, sur le devant, un piano ; à gauche, un petit meuble sur lequel est un petit coffre en fer. — Au fond, une cheminée sur laquelle est une pendule ; portes latérales.

SCÈNE I.

M^{me} RAYMOND, VALENTINE.

VALENTINE, *debout près de M^{me} Raymond, qui est assise à droite. Elle regarde la fenêtre.*

Quel admirable soleil d'hiver ! ses rayons doublent l'éclat de ces jolies fleurs d'Amérique, que je dois à l'obligeance de monsieur Gauthier. Bonne maman, voyez cette petite branche de bruyère ; est-elle gentille ? (*Elle place la branche de bruyère à son corset ou dans ses cheveux.*)

M^{me} RAYMOND.

J'ai cru que tu allais me la donner.

VALENTINE.

Si vous la voulez ?... Mais à propos de monsieur Gauthier... il est deux heures, et il ne vient pas me donner ma leçon de clavecin.

M^{me} RAYMOND.

Pourvu qu'il ne vienne pas à quatre heures.

VALENTINE.

Oh ! c'est impossible !... Attendriez-vous quelqu'un à quatre heures ?

M^{me} RAYMOND.

Moi?... non... qui attendrais-je ?

VALENTINE.

Ah ! je me souviens maintenant. Il m'a dit hier qu'il devait toucher les orgues ce matin aux Blancs-Manteaux, à l'occasion d'un riche mariage.

M^{me} RAYMOND.

Ton père sera mécontent de cette inexactitude.

VALENTINE.

Mon père... avez-vous reçu de ses nouvelles ? Sauriez-vous quelles affaires ont motivé son absence ?

M^{me} RAYMOND.

Est-ce qu'il dit jamais rien à personne, ton père ? mais je puis t'assurer que ce ne sont pas des affaires d'argent qui l'ont éloigné de Paris : sa fortune ne lui permet guère de tenter des spéculations... heureusement... heureusement !...

VALENTINE.

Qu'importe, après tout, bonne maman, que nous soyons riches ou non ?

M^{me} RAYMOND.

Ce qu'il importe ! quand tout le monde sera riche, et cela ne peut tarder, grâce à monsieur Law, tu te trouveras réduite à la mendicité... Cela ne paraît guère t'émouvoir ?

VALENTINE.

Mais si je ne porte envie à personne ? croyez-vous, par exemple, que la fortune subite, miraculeuse de mademoiselle Nancy, notre ancienne voisine, modeste brodeuse il y a un an, ait excité ma jalousie ? loin de là ! Je me suis sincèrement réjouie de son bonheur et de celui de sa mère.

M^{me} RAYMOND.

Ce sont deux grandes dames aujourd'hui.

VALENTINE.

Tant mieux !

M^{me} RAYMOND.

Elles ont tous les bonheurs à la fois. Elles font un petit héritage, et le hasard leur donne pour notaire monsieur Caumartin, le notaire du prince de Condé, du duc de Rohan et du baron Law. Monsieur Caumartin s'est intéressé à elles, il leur a procuré des actions de la nouvelle banque, qui est devenue une véritable mine d'or, de diamants, comme je te disais tantôt... Grâce à lui, leurs deux cents pistoles de capital se convertissent aussitôt en cinquante bonnes mille livres de rente. Entends-tu Valentine ? cinquante mille livres de rente !

VALENTINE.

Tant mieux encore, bonne maman. Nancy est bonne, elle est généreuse.

M^{me} RAYMOND.

J'en conviens.

VALENTINE.

Je sais que vous faites cas de Nancy, bonne maman.

M^{me} RAYMOND.

Sans doute ; très-grand cas.

VALENTINE.

Vous lui avez écrit il y a une quinzaine de jours.

M^{me} RAYMOND.

Tu l'as remarqué?... oui, un petit service... (*Bruit de sonnette au dehors.*)

VALENTINE.

On sonne... c'est sans doute monsieur Gauthier ; arrivez donc monsieur !... Ah ! Nancy.

SCÈNE II.

LES MÊMES, NANCY.

NANCY.

Je vois que ce n'est pas moi qu'on attendait. Bonjour, madame Raymond.

M^{me} RAYMOND.

Ah ! bonjour, Nancy ; nous parlions de vous.

VALENTINE.

A l'instant.

NANCY.

Excusez-moi, voilà déjà plusieurs jours que j'aurais dû venir ; mais quand on est riche, et surtout quand on l'est depuis peu de temps, on a tant d'affaires, tant d'amis qu'on n'avait jamais vus. Vraiment, il faut s'acclimater à la richesse... on s'y fait cependant.

M^{me} RAYMOND.

Je n'en doute pas.

NANCY.

Vous avez dû recevoir, madame Raymond, la réponse que vous demandiez ?

M^{me} RAYMOND.

Oui, et je vous en remercie.

VALENTINE, *à part.*

Deux heures et demie ! Monsieur Gauthier ! monsieur Gauthier !

NANCY.

Excusez-moi de ne pas vous l'avoir apportée moi-même, mais j'avais chez moi, au moment où j'attendais cette réponse, monsieur le baron de Saint-Didier.

M^{me} RAYMOND.

Le fondateur de la nouvelle banque.

NANCY.

Pas tout à fait, mais autant dire ; le bras droit, le représentant de monsieur Law. C'est un de mes amis, un homme charmant ; riche, vous n'en doutez pas ; il cause à ravir ; il voulait justifier les moyens singuliers qu'on emploie pour peupler le Mississipi, cette vaste contrée américaine dont les riches produits doivent donner bientôt une valeur immense aux actions de la banque qui porte son nom... ces moyens sont bizarres... beaucoup trop parfois. Les connaissez-vous ?

VALENTINE.

Non.

M^{me} RAYMOND.

Est-ce que nous savons quelque chose ici ?

NANCY.

Rien d'amusant à entendre comme le récit que me faisait monsieur de Saint-Didier... Et bien qu'il vît clairement que je guettais l'occasion de le renvoyer, bien que je ne lui eusse pas caché non plus mon inquiétude, car mon esprit était ailleurs en l'écoutant.

VALENTINE.

Votre inquiétude ?

NANCY.

Oh ! rien... un enfantillage... on n'a pas tous les bonheurs en ce monde. Bref, le baron de Saint-Didier a prolongé sa visite jusqu'au moment où m'est parvenue la réponse que vous me demandiez. Il était trop tard pour venir ici... j'avais du monde à dîner, j'étais attendue à l'Opéra... mais êtes-vous allée au rendez-vous que l'on vous indiquait dans cette lettre ?

VALENTINE, *à part.*

Que veut-elle dire ?

M^{me} RAYMOND.

La personne en question, qu'une affaire importante appelait tout à coup dans le quartier, a eu la bonté de venir elle-même. Encore une fois, merci.

Pour si peu.

M^{me} RAYMOND.

Oh ! non, c'est un grand service que vous m'avez rendu là.
(*A part.*) Pourvu qu'elle ne prolonge pas sa visite...

NANCY, *bas à Valentine.*

Votre bonne maman ne s'est pas trouvée indisposée ?

VALENTINE, *bas à Nancy.*

Non... cette question?...

NANCY, *bas à Valentine.*

C'est que la personne à laquelle madame Raymond me priait de demander un rendez-vous, c'est un notaire, monsieur Caumartin.

VALENTINE, *bas à Nancy.*

Un notaire !

NANCY, *bas à Valentine.*

Et vous comprenez... j'ai craint...

VALENTINE, *bas à Nancy.*

Cela m'inquiète... C'est donc lui qui est venu l'autre jour?...

NANCY, *bas à Valentine.*

Vous l'avez vu ?

VALENTINE, *bas à Nancy.*

Entrevu seulement ; bonne maman a fait de sa visite un mystère, un secret.

NANCY, *haut.*

Je vous disais donc, chère mademoiselle Valentine, que ces moyens de colonisation sont des plus amusants.... Figurez-vous qu'entre minuit et trois heures du matin, quand vous dormez paisiblement dans votre Marais, et que je suis au bal de l'Opéra, on ramasse sur le pavé de Paris tous les vagabonds qu'on rencontre. S'ils crient, on les bâillonne ; s'ils menacent, on les frappe ; s'ils frappent, on les enchaîne... Sans leur permettre de donner le plus léger avis à leur famille, on les fait monter en voiture et on les dirige aussitôt vers le Havre où ils sont embarqués pour l'Amérique.

VALENTINE.

Mais c'est très-mal, très-mal ! Comment peut-on?...

NANCY.

Le plus original de la chose, c'est qu'il se glisse souvent des erreurs dans cette opération nocturne et précipitée. Des femmes qui s'étaient attardées, se voient débarquer dans le golfe du Mexique au lieu de rentrer à la rue Saint-Denis ; et plus d'un

beau cavalier coiffé à l'oiseau royal, va, au sortir d'un boudoir, cultiver du coton à deux mille lieues de sa belle pour le compte de la banque du Mississipi.

VALENTINE.

C'est épouvantable ! Et la police ?

M^{me} RAYMOND.

Oui, la police ?

NANCY.

Vous savez qu'elle n'a jamais eu qu'un œil, et la nuit cet œil est presque fermé. Les fermiers généraux de la banque du Mississipi qui ordonnent ces enlèvements, ont l'appui de l'État, car l'État a besoin de fermiers généraux. D'ailleurs, sans ces enlèvements, songez-y bien, pas de population ; sans population, pas de colonie ; sans colonie, pas de banque du Mississipi. Que deviendraient alors nos actions ? (*Coup de sonnette à l'extérieur.*)

VALENTINE.

On sonne ! Oh ! cette fois, c'est lui.

SCENE III.

LES MÊMES, GAUTHIER.

VALENTINE.

Vous voici enfin, monsieur ?

GAUTHIER.

Excusez-moi, mademoiselle, mais ce mariage a été si lentement célébré...

NANCY.

Je vous quitte.

VALENTINE.

Déjà !

M^{me} RAYMOND.

Vous venez si peu souvent.

NANCY.

Mille fois trop bonnes. Je ne veux pas pas déranger mademoiselle Valentine de ses études. D'ailleurs ma coiffeuse, ma marchande de modes, ma couturière m'attendent. Je vais au bal ce soir.

VALENTINE.

Au bal ?

NANCY.

Une soirée magnifique, d'un goût rare et nouveau, donnée par monsieur de Saint-Didier aux principaux actionnaires de la banque... Depuis huit jours il n'est question que de ce bal dans Pa-

ris... cinq mille invitations... trois mille bougies, cent lustres éclaireront un décor féerique dans lequel s'encadreront les plus riches produits de la colonie destinée à enrichir un jour les actionnaires... On dansera, on soupera, on jouera toute la nuit.

VALENTINE.

Est-ce que vous irez à cette fête, monsieur Gauthier?

GAUTHIER.

Moi ! oh ! non , mademoiselle.

NANCY.

Vous plairait-il d'y venir ?

GAUTHIER.

Sans doute, mais...

VALENTINE.

Allez-y ! allez-y donc, monsieur Gauthier : vous nous raconterez tout.

NANCY.

Présentez-vous en mon nom, et vous serez reçu.

M^{me} RAYMOND.

Est-elle puissante ! est-elle puissante !

NANCY.

Mais je bavarde, je bavarde, et j'ai à essayer des fleurs, des dentelles, des bijoux, des rubans, des parures en diamants. Je vous dis adieu ; adieu, madame Raymond... (*A Gauthier.*) Monsieur... (*Bas à Valentine.*) Tranquillisez-vous : j'irai voir monsieur de Caumartin, je saurai de quoi il s'agit. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

VALENTINE, M^{me} RAYMOND, GAUTHIER.

VALENTINE.

Vous allez voir comme je vais m'appliquer à ma leçon ce matin... Vous serez étonné, monsieur Gauthier.

GAUTHIER.

Il me semble pourtant que vous n'avez pas beaucoup étudié aujourd'hui ; je n'aperçois pas un seul cahier de musique sur le clavecin.

M^{me} RAYMOND.

C'est qu'elle a passé la matinée à écrire à son père, dont c'est la fête demain.

VALENTINE.

Je réparerai le temps que j'ai perdu, et celui que vous m'avez

fait perdre, monsieur, à vous attendre... Je cours chercher ma musique. (*Valentine sort.*)

M^{me} RAYMOND, pendant que Gauthier essaye le piano.

Je ne reviens pas de mon étonnement, cette petite Nancy ! Deux cents pistoles ont produit cinquante mille livres de rente !.. Je l'aime beaucoup ; elle m'aime beaucoup aussi. Elle m'a confié son mariage secret avec le comte de Malivor. Et tantôt quand elle a parlé de ses inquiétudes j'ai deviné... Quelques obstacles s'opposent encore à ce que ce mariage soit rendu public. Oui, voilà la cause de sa préoccupation. (*Regardant la pendule.*) Trois heures ! plus qu'une heure à attendre M. Caumartin... Et peut-être que moi aussi !..

VALENTINE, rentrant.

Voici papa ! Le voici !

M^{me} RAYMOND.

Mon fils ! déjà de retour !

GAUTHIER.

Monsieur Raymond ?

VALENTINE.

Je viens de l'apercevoir de ma croisée.

M^{me} RAYMOND, à part.

Quelle contrariété !

VALENTINE.

Il traversait la cour ; il monte, c'est lui !

SCÈNE V.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, après avoir embrassé sa fille et sa mère.

Bonjour, monsieur Gauthier ; heureux de vous rencontrer ici à mou retour.

GAUTHIER.

Ce témoignage d'amitié...

RAYMOND.

Valentine !

VALENTINE.

Mon père !

RAYMOND.

As-tu bien pensé à moi ?

VALENTINE.

Ah ! oui.

RAYMOND.

Je ne t'ai pas oubliée non plus... Et vous, maman ?... Mais

qu'avez-vous donc ? vous semblez préoccupée, inquiète ; est-ce que mon retour vous ferait de la peine ?

M^{me} RAYMOND.

Allons ! voilà déjà qu'il voit tout en noir.

RAYMOND.

Non ; mais en vérité , on dirait à votre visage... N'est-ce pas, Valentine ?

M^{me} RAYMOND.

Incorrigible... va ! Il soupçonne même le cœur de sa mère.

RAYMOND.

Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles. Mettons que je me sois trompé.

M^{me} RAYMOND.

Tu te trompes souvent.

RAYMOND.

J'ai vu si souvent la joie du moment présent devenir la douleur du moment qui suit ; tant de félicités me sont échappées quand je les tenais déjà entre le cœur et les lèvres, que je doute parfois de mes yeux, de ma raison.

M^{me} RAYMOND.

Tu doutes de tout.

VALENTINE.

Pas du cœur de votre fille, n'est-ce pas, mon père ?

RAYMOND.

Oh ! non ! j'aimerais mieux mettre en doute la lumière du soleil. Mais laissons cela... Voyons, où en sont tes études musicales, mon enfant ?

VALENTINE.

Oh ! j'ai fait de grands progrès, n'est-ce pas, monsieur Gauthier ?

RAYMOND.

En huit leçons ?

VALENTINE.

En douze, s'il vous plaît.

RAYMOND.

Ah !

VALENTINE.

J'en ai pris douze , ai-je mal fait ?

RAYMOND.

Au contraire.

M^{me} RAYMOND.

Elle avait tant d'envie de te surprendre à ton retour, auquel ni elle ni moi ne nous attendions... aujourd'hui du moins.

RAYMOND, *embrassant Valentine.*

Chère enfant !

VALENTINE.

Nous allions commencer la leçon quand vous êtes arrivé... Mais puisque vous voilà...

RAYMOND.

Puisque me voilà, je suis charmé de constater tes progrès.

GAUTHIER.

Monsieur Raymond veut donc assister à la leçon ?

RAYMOND.

Mais sans doute. Je prendrai aujourd'hui la place de maman, qui a peut-être quelque chose à faire dans la maison.

M^{me} RAYMOND.

Mais certainement... Tu arrives là à l'improviste... comme tu es parti... D'ailleurs, je l'avoue, je ne puis pas écouter longtemps la musique sans m'endormir, surtout ce qu'on appelle la bonne musique.

RAYMOND.

Oui, allez à vos affaires, maman...

M^{me} RAYMOND, *en s'en allant, à part.*

Sa présence est venue déranger tous nos projets. Maintenant je ne sais ni où ni comment je recevrai M. Caumartin. Et trois heures et demie. (*Elle sort par la porte du cabinet de droite.*)

SCENE VI.

RAYMOND, *près du clavecin*, VALENTINE, *en posture de jouer*,
GAUTHIER, *assis à côté d'elle.*

RAYMOND.

Tiens ! tu as là une fort jolie fleur.

VALENTINE.

C'est une bruyère d'Amérique.

RAYMOND.

Elle ne vient pas du jardin ; cette espèce nous manquait. Elle produit un effet charmant. Tu as du goût.

VALENTINE, *embarrassée.*

Vous trouvez ?

RAYMOND.

Demande à monsieur Gauthier.

GAUTHIER, *embarrassé.*

Mais... oui... Je suis d'avis.... les bruyères...

RAYMOND.

Voyons, mes enfants, commençons. (*Ici, Valentine joue du clavecin.*) Ah! je connais cet air...

GAUTHIER.

Il est un peu vieux.

RAYMOND.

Il n'en est pas moins expressif. Attendez!... oui... en voici les paroles...

Quand on craint de parler et que le cœur soupire...

(*Il murmure intérieurement la première partie du second vers et il achève ainsi :*)

La vie est un martyr.

(*Parlé.*) Un peu langoureux; mais simple, naïf, charmant. Tu as joué avec une âme!

GAUTHIER.

Avec quelque justesse peut-être.

RAYMOND.

Non... non, avec âme. Votre élève vous fait honneur. Continue, Valentine. (*Valentine joue un autre air.*) Mais je connais encore cet air-là; je le préfère au premier.

VALENTINE.

Ah! vous connaissez aussi?...

GAUTHIER.

Il est nouveau, cependant.

RAYMOND.

Est-ce une raison pour que je l'ignore? En vérité, ces jeunes gens...

GAUTHIER.

Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire... Ma pensée, vous l'avez mal comprise...

VALENTINE.

Mais sans doute, papa... Monsieur Gauthier prétend que...

GAUTHIER.

Oui...

RAYMOND.

Quoi?

VALENTINE.

Eh bien, que votre mémoire a pu confondre cet air avec un autre air, et qu'alors...

RAYMOND.

Je ne confonds rien ; et la preuve, c'est que voici les paroles de cette romance...

Ton image partout me suit,
Elle est ma lumière et mon ombre :
Mon étoile pendant la nuit,
Pendant la nuit, etc., etc., etc.

GAUTHIER.

En effet, ce sont bien là les vers de la romance.

VALENTINE.

Vous savez tout, papa.

RAYMOND.

Je devine beaucoup de choses ; c'est le privilège des ignorants.
Mais voyons un troisième morceau.

VALENTINE.

Je ne sais plus que celui-ci.

GAUTHIER, *avec empressement.*

Monsieur Raymond est peut-être fatigué d'entendre ?

RAYMOND.

Fatigué d'entendre jouer ma fille ! (*Valentine joue encore.*)
Oh ! quant à ce dernier morceau...

VALENTINE.

Vous ne le connaissez pas ?

RAYMOND.

C'est celui que je sais le mieux.

VALENTINE.

Ah !

GAUTHIER.

Quoi ! vous croyez aussi connaître les paroles ?

RAYMOND.

Je crois... j'en suis sûr.

GAUTHIER.

Permettez-moi de vous dire cependant...

RAYMOND.

Ces paroles sont de vous...

VALENTINE.

De monsieur Gauthier ?... pas possible !

RAYMOND.

Écoute-les.

Un chevalier timide
Aspirait à la main
D'une beauté candide ;
Mais d'un père rigide
Craignant...

Pourquoi ne pas dire en simple prose et sans musique : « Made-
» moiselle, un jeune homme sage, laborieux, d'une famille ho-
» norable, vous aime. Il est orphelin ; mais sa tante, qui l'a élevé
» dans les meilleurs principes, lui laissera une petite fortune.
» Cette respectable dame habite le bourg de Saint-Vallier, dans
» le Berry. »

GAUTHIER.

Comment savez-vous, monsieur ?

RAYMOND.

J'arrive du Berry.

GAUTHIER.

Ainsi, monsieur Raymond, vous avez découvert?...

VALENTINE.

Qu'est-ce donc, mon père ? que savez-vous ?

RAYMOND.

Que tu es aimée de monsieur Gauthier.

VALENTINE.

Moi ?

RAYMOND.

Beaucoup.

VALENTINE.

Mais...

RAYMOND.

Mais, depuis qu'il te donne des leçons, depuis trois mois ; à
quatre cachets par semaine, cela fait quarante-huit cachets de
sentiment.

VALENTINE.

J'ignorais, je vous jure, que j'eusse inspiré... de mon côté,
mon père, je vous assure...

RAYMOND.

Mon Dieu ! Il n'y a pas de ta faute... on ne t'a pas demandé
la permission pour t'aimer... tu l'aurais peut-être accordée, tu
l'aurais peut-être refusée. On t'aime, voilà tout : autre romance.
Tu ne possédais que l'air, je t'apprends les paroles.

VALENTINE, se jetant dans les bras de son père.

Mon père!...

RAYMOND.

Nul homme au monde n'en eut jamais d'aussi acharnés, d'aussi terribles. Quels souvenirs ! quelle existence ! Je vous en dois le récit... car rien ne m'assure que les haines qui m'ont assailli pendant tant d'années, ne se réveilleront pas un jour contre mes descendants, contre vous-même, si vous entrez dans ma famille. C'est donc un devoir d'honneur pour moi de vous avertir de l'immense danger au-devant duquel vous courez.

GAUTHIER.

Un immense danger !

RAYMOND.

Voyez, il est encore temps pour vous de l'éviter. Renoncez à ma fille.

GAUTHIER.

Parlez, monsieur, parlez.

RAYMOND.

Héritier d'un beau nom, d'une grande fortune, que je voulais agrandir encore, afin d'assurer la vieillesse de ma mère et l'avenir de ma fille, je résolus de spéculer (c'était alors une voie ouverte à de beaux bénéfices) sur les bois de construction navale. J'achetai donc il y a quelques années, en 1710, une grande partie des forêts qui bordent la Méditerranée de Toulon à Nice ; mes coupes de bois m'avaient déjà rapporté des bénéfices considérables, lorsqu'une nuit mes ouvriers me réveillèrent avec des cris d'effroi ; mes forêts brûlaient. Le feu moissonnait dans tous les sens... Secours inutiles ; le vent aiguillait la flamme. Tout tomba, s'écroula, s'éteignit. Au jour, d'une forêt évaluée deux millions, il ne restait que des cendres à mes pieds, de la fumée sur ma tête.

GAUTHIER.

Ainsi, vous ne possédiez plus rien.

RAYMOND.

Je quittai la France ; sous un nom nouveau, je m'établis en Hollande, où mettant à profit les connaissances que j'avais acquises, je devins armateur. Mes expéditions d'outre-mer réussirent. Au bout de cinq ans j'avais reconquis une position importante. Par un concours de circonstances heureuses, je les croyais telles dans le moment ; mes six vaisseaux se trouvèrent réunis un jour dans le port d'Amsterdam. Qui l'eût prévu ? Le lendemain d'un jour si beau, m'étant rendu au rivage pour procéder au débarquement de mes riches marchandises, je ne vis plus que la cime des mâts de mes six vaisseaux. Ils avaient coulé bas dans la nuit. Mes cargaisons étaient noyées, anéanties. Sur les flots bouillonnait un peu d'écume ; ma pauvre fille ! ma pauvre mère !

GAUTHIER.

Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Dieu ne m'abandonna pas. J'empruntai quelque argent et j'abandonnai clandestinement l'Europe. Je me rendis à Philadelphie. Là de libres penseurs, des cœurs simples, des frères m'associèrent à leurs travaux. Je devins fermier, en prenant le nom de Williams. Je fis comme eux, j'élevai des troupeaux, dont je vendais la laine aux Européens. Rude métier, fatigue incessante ! Je souffrais, mais j'avais près de moi ce qui fait le charme éternel de la vie, celle qui vous a donné son âme et celle à qui vous l'avez transmise. Le soir, au retour d'une course accablante dans les montagnes, j'embrassais ma mère, et la nuit était tranquille ; le matin, j'embrassais ma fille, et la journée était bonne. (*Après un temps de silence.*) Ces monstres m'avaient découvert, suivi au delà des mers, au delà des bois, au delà des montagnes.

GAUTHIER.

Oh ! mon Dieu !

RAYMOND.

Un matin en allant visiter les savanes où étaient parqués mes troupeaux, ma seule richesse, ma dernière ressource, je les trouvai tous morts ! on les avait empoisonnés.

GAUTHIER.

Quels étaient donc ces hommes, et que leur aviez-vous fait ?

RAYMOND.

C'en était fait de mon courage, il était épuisé ; comment soutenir plus longtemps la lutte avec de pareils ennemis, que je rencontrais aux deux bouts de l'univers ? Les atteindre, impossible ; les faire punir, plus impossible encore. Je ne m'occupai plus que d'une seule chose ; ce fut de trouver l'endroit de la terre où un homme qui renonçait à toute communication avec les autres hommes pût espérer de vivre sans être découvert. Cet endroit, c'est Paris ! m'écriai-je. Mais à bout de ressources, je n'aurais jamais pu réaliser mon retour en France, sans un accident inespéré. Le frère de ma mère mourut en lui laissant environ cent vingt mille livres. Avec cet argent, dont ma mère voulut être seule dépositaire, nous regagnâmes l'Europe ; mais pour tromper mes espions, je m'embarquai sur un vaisseau qui allait en Chine. Le capitaine me débarqua à Rio-Janeiro, d'où je me rendis au Havre. A son retour aux Etats-Unis, il affirma qu'il m'avait conduit à Canton. En arrivant à Paris, je me logeai dans ce quartier, où depuis deux ans je vis tranquille, sous le nom banal de Raymond... Seulement, toujours en défiance contre des

ennemis vigilants, je suis obligé de garder à vue le peu qui nous reste, d'enfouir mon argent sans le faire valoir; ce qui diminue de jour en jour un capital déjà bien mince. Tout ce que nous possédons est là, dans ce coffre de fer. (*Il désigne le coffre-fort.*) Voilà, mon ami, l'état d'isolement, de suspicion et de tristesse où m'ont réduit des hommes dont j'ai enfin, sans doute, découragé l'envie et lassé la colère; n'ayant plus d'ambition qui les irrite, plus de propriété qui appelle la flamme ou le poison, ne possédant autour de moi qu'une pauvre vieille mère et une jeune fille, dont la dot sera tout ce qu'il vous plaira de prendre sur le peu qui reste à son père.

GAUTHIER, *avec un sentiment de terreur.*

Mais qu'avez-vous donc été? qu'êtes-vous donc?

RAYMOND.

Ce que j'ai été!... Ne cherchez pas, mon jeune ami, à pénétrer ces épaisses et redoutables ténèbres; à chaque pas l'obscurité deviendrait plus profonde. Vous vous égareriez infailliblement. Moi-même, moi-même! je ne sais qu'une partie de la vérité!

GAUTHIER.

Qu'est-ce donc? vous m'épouvantez!

RAYMOND.

Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire, ma loyauté est quitte envers vous. Elle a même été grande, car j'ai risqué, en osant une confidence que je pouvais taire, j'ai risqué d'affaiblir votre estime pour moi, de perdre votre chère amitié, et d'éloigner de ma maison l'homme sur lequel j'avais compté pour faire le bonheur de mon enfant, pour être la dignité et la consolation de ma vieillesse.

GAUTHIER.

Fixez le jour, l'heure de mon mariage avec Valentine.

RAYMOND, *embrassant Gauthier.*

Mon fils! je ne demande plus qu'un dernier entretien avec votre tante.

GAUTHIER.

Écrivez-lui tout de suite.

RAYMOND.

Allons la voir.

GAUTHIER.

Vous repartiriez pour le Berry?

RAYMOND.

Non.

GAUTHIER.

Mais alors?...
.

RAYMOND.

Votre tante est à Paris, je l'ai ramenée avec moi.

GAUTHIER.

Ah! monsieur Raymond, comme vous avez compris toute l'impatience!...

RAYMOND.

Allons!... (*Changeant de ton.*) Ma mère!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} RAYMOND.M^{me} RAYMOND, *entrant impatiente, à part.*

Je n'y tiens plus. (*Haut.*) Cette leçon de clavecin est-elle enfin terminée?

RAYMOND.

Oui, maman, oui, et nous sortons.

M^{me} RAYMOND, *regardant l'heure, avec joie.*

Ah! vraiment?

RAYMOND.

Je vous dirai pourquoi au retour.

GAUTHIER, *avec bonheur.*

Oui, nous vous dirons pourquoi, madame Raymond.

M^{me} RAYMOND.

C'est très-bien!

RAYMOND.

Adieu, maman.

M^{me} RAYMOND.

Adieu, mon fils; adieu! adieu! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

M^{me} RAYMOND, *seule.*

Enfin! Ils sont partis; maintenant, puissent-ils ne pas se rencontrer avec monsieur Caumartin... Mais dois-je encore espérer? l'heure n'est-elle pas passée?

SCÈNE X.

VALENTINE, M^{me} RAYMOND.VALENTINE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien! ils ne sont plus là?

M^{me} RAYMOND, *distracte, regardant le cadran de la pendule.*
Je ne sais si cette pendule avance.

VALENTINE.

Où sont-ils donc , bonne maman ?

M^{me} RAYMOND, *toujours distraite.*

Ou bien , si elle retarde.

VALENTINE.

Et mon père , et monsieur Gauthier ?

M^{me} RAYMOND, *de même.*

Sortis !

VALENTINE.

Ensemble ?

M^{me} RAYMOND, *de même.*

Oui... La semaine dernière elle avançait.

VALENTINE.

Vous ont-ils dit où ils allaient ? pour quel motif ? Avez-vous surpris dans leur conversation ?...

M^{me} RAYMOND, *de même.*

Décidément, je changerai d'horloger.

VALENTINE.

Mais, bonne maman... Ah ! j'entends sonner... (*Elle s'élance pour aller ouvrir.*)

M^{me} RAYMOND, *retenant Valentine.*

Non !... non ! c'est inutile...

VALENTINE.

Mais on sonne !...

M^{me} RAYMOND.

Je vais ouvrir moi-même.

VALENTINE.

Vous ?

M^{me} RAYMOND.

Rentre chez toi, Valentine.

VALENTINE.

Mais, bonne maman...

M^{me} RAYMOND.

Allons, voyons, quand on te le dit.

VALENTINE, *à part, en se retirant.*

Serait-ce encore ce notaire ? Je le saurai. (*Elle sort par la droite.*)

SCENE XI.

M^{me} RAYMOND, KELLER.

M^{me} RAYMOND, *après avoir ouvert.*

Quoi ! venir vous-même...

KELLER.

Je suis si heureux, madame, de pouvoir vous être utile, que je ne veux laisser à aucun autre le soin de traiter cette affaire.

M^{me} RAYMOND.

Qu'on a raison de dire que vous êtes l'homme le meilleur !

KELLER.

Ah ! madame Raymond, que serait notre profession de notaire sans la bienveillance ?

M^{me} RAYMOND.

Eh bien ?

KELLER.

J'ai couru toute la matinée. Les actions sont devenues si rares.

M^{me} RAYMOND.

Elles sont si recherchées.

KELLER.

Malgré tous mes efforts, je n'ai pu en réunir que pour une valeur de cent mille livres.

M^{me} RAYMOND.

C'est précisément la somme dont je puis disposer.

KELLER.

Je croyais que vous aviez parlé d'une somme plus forte.

M^{me} RAYMOND.

Cela m'eût été impossible ! Et ces actions ?...

KELLER.

Je les ai là. (*Il sort un portefeuille.*)

M^{me} RAYMOND, *prenant le portefeuille.*

Pardon !... C'est que j'ai hâte... Mon fils, que je n'attendais pas si tôt, est de retour.

KELLER, *saisi d'un étonnement qu'il réprime.*

Ah ! il est de retour ?

M^{me} RAYMOND, *comptant les actions.*

Il peut rentrer d'un moment à l'autre...

KELLER.

Et vous craignez qu'il n'approuve pas l'opération dont vous m'avez chargé ?

M^{me} RAYMOND, *comptant toujours.*

Je ne crains pas cela, oh ! non.

KELLER.

Il ne faudrait pas... Consultez-vous bien, madame Raymond.

M^{me} RAYMOND.

Mais je vous assure...

KELLER.

L'affaire est superbe ; mais si vous aviez le moindre doute... si monsieur votre fils peut trouver mauvais...

M^{me} RAYMOND.

Vous avez mal interprété mon mouvement d'impatience. Je ne veux pas que mon fils nous trouve ensemble, parce que je tiens à lui causer une surprise. Lui, ne pas m'approuver, quand il saura que ma fortune est doublée !

KELLER.

Fort bien ! Vous avez compté les actions et le nombre s'y trouve ?

M^{me} RAYMOND.

Parfaitement.

KELLER.

Voulez-vous que je les replace dans le portefeuille ?

M^{me} RAYMOND, *après avoir remis les actions à Keller.*

Il me semble que j'ai entendu... (*Elle détourne un instant la tête pour écouter.*)

KELLER, *mettant vivement les actions dans sa poche et tenant le portefeuille.*

Quoi donc ?

M^{me} RAYMOND.

C'est ma petite-fille, sans doute. Je ne voudrais pas que nous fussions surpris. (*Elle prend le portefeuille des mains de Keller et va le serrer dans le coffre-fort.*) J'ai transporté dans ce coffre, petit à petit et en or, la somme que je vais vous remettre en échange de vos actions. (*En allant vers le coffre-fort.*) Vous aimez l'or autant qu'une autre monnaie ?

KELLER.

Ça m'est indifférent : j'aime assez l'or.

M^{me} RAYMOND. *Elle prend à poignées dans le coffre des rouleaux qu'elle remet à Keller.*

Ah ! par exemple, vous aurez des pièces dont je ne me serais jamais séparée sans cette circonstance : des quadruples d'Espagne, des crusades portugaises, des doublons du Mexique qui complètent la somme.

KELLER, *qui a pris les rouleaux.*

Fort bien.

M^{me} RAYMOND.

J'entends ma fille... (*Elle ferme le coffre-fort.*) Notre affaire

terminée, vous pourrez vous en aller par le petit escalier qui donne chez moi.

KELLER.

A vos ordres, madame.

M^{me} RAYMOND.

Venez ! venez ! (*Ils sortent avec mystère.*)

SCÈNE XII.

VALENTINE, seule, entrant par le fond, avec inquiétude.

J'arrive, on s'éloigne, on se cache... cette précaution... ce mystère dont elle s'entoure... C'est encore ce notaire que je ne puis jamais parvenir à bien voir. Si j'avais osé éconter !... je voudrais savoir pourtant... J'entends mon père !...

SCÈNE XIII.

VALENTINE, RAYMOND.

RAYMOND.

Quelle belle journée d'hiver, Valentine ! Il fait bon marcher... On est heureux d'être de ce monde, ma foi ! (*Il quitte son manteau.*)

VALENTINE.

Vous n'êtes pas sorti seul, tout à l'heure ?

RAYMOND.

Non, j'avais une course à faire, et M. Gauthier m'a accompagné.

VALENTINE.

Ah ! il est allé avec vous ?

RAYMOND.

Oui.

VALENTINE.

Vous ne m'en voulez pas ?

RAYMOND.

Moi ? Et de quoi donc ?

VALENTINE.

Vous avez cru voir, tantôt... au sujet de M. Gauthier... parce qu'il m'aime, dites-vous... vous vous êtes imaginé que... je crois que vous vous êtes trompé, mon père.

RAYMOND.

Cela m'arrive quelquefois... Soit ! je me suis trompé... alors, n'en parlons plus.

VALENTINE.

Mais au contraire.

RAYMOND.

Tu veux donc que nous en parlions ?

VALENTINE.

Tenez ! vous semblez vous faire un jeu de ma curiosité, de mon embarras.

RAYMOND.

Et c'est sans doute pour cela que je te trouve, en rentrant, cette figure boudeuse ?

VALENTINE.

Non... mais je suis inquiète.

RAYMOND.

De quoi donc, mon enfant ? quand tu devrais l'être si peu !

VALENTINE.

Ah !... qu'y a-t-il ?

RAYMOND.

Rien. Voyons la cause de ton inquiétude.

VALENTINE.

Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

RAYMOND.

Bah !

VALENTINE.

Oui... bonne maman a envoyé chercher un notaire.

RAYMOND.

Ma mère?... Que dis-tu là ?

VALENTINE.

Il est déjà venu une fois, et elle m'a éloignée... En ce moment, il est là, dans la chambre de bonne maman, qui s'est enfermée avec lui.

RAYMOND.

C'est fort bizarre, en effet.

VALENTINE.

O mon Dieu ! est-ce qu'il s'agirait d'un testament ?

RAYMOND.

Je suis son seul héritier... à quoi bon un testament ? Elle pourrait avoir cependant quelques dispositions à prendre ; néanmoins, c'est étrange, inexplicable... n'est-ce pas?... Je l'entends.

VALENTINE.

Oui.

RAYMOND.

Ce notaire est sans doute sorti par le petit escalier... Je suis curieux de savoir... et je saurai...

VALENTINE.

Mais prenez garde !... vous savez, bonne maman... elle n'aime pas qu'on l'interroge.

RAYMOND.

Sois tranquille, mon enfant.

VALENTINE.

La voici !

SCENE XIV.RAYMOND, VALENTINE, M^{me} RAYMOND.M^{me} RAYMOND.

Ah ! te voilà, mon ami !... déjà de retour ! tant mieux !

RAYMOND.

Je ne suis allé qu'à deux pas d'ici.

M^{me} RAYMOND.

Y a-t-il du bon sens à sortir ainsi le jour même de ton arrivée ! On ne te voit pas.

RAYMOND.

Vous avez raison, ma mère.

M^{me} RAYMOND.

Après avoir passé plusieurs nuits en voyage !... on doit être fatigué.

RAYMOND.

J'avais une course à faire pour Valentine.

VALENTINE.

Pour moi, papa !... Ah ! c'était pour...

RAYMOND.

Oui, mademoiselle.

M^{me} RAYMOND.

C'était donc bien pressé ?

RAYMOND.

Mais... oui...

M^{me} RAYMOND.

Je ne devine pas...

RAYMOND.

Ah ! c'est que vous n'avez pas deviné non plus que Valentine, à force d'étudier la musique, a fini par aimer le musicien !

VALENTINE.

Mon père !

M^{me} RAYMOND.

Que dis-tu là ?

RAYMOND.

Parce que vous dormiez pendant les leçons.

M^{me} RAYMOND.

Quoi ! ce jeune homme...

RAYMOND.

Aime une jeune fille : c'est vieux comme le monde.

M^{me} RAYMOND.

Tu m'effrayes !

RAYMOND.

Rassurez-vous, au contraire... J'ai vu la tante de monsieur Gauthier... une digne femme, comme vous, ma mère... Les informations sont prises... elles sont excellentes. Rien ne manque à la conclusion de l'affaire si ce n'est votre consentement.

VALENTINE, *embrassant Raymond.*

Ah ! mon père !

M^{me} RAYMOND.

Comment ! comment, ma fille ! tu aimais ce jeune homme !... à ton âge !... sous mes yeux !

RAYMOND.

Sous vos yeux fermés ! Allons ! allons ! ne vous fâchez pas ! Valentine n'en savait rien.

M^{me} RAYMOND.

Et qui le lui a appris ?

RAYMOND.

- C'est moi !

M^{me} RAYMOND.

Vous avez fait là, mon fils, quelque chose de méritoire... avant même de vous informer si ce jeune homme conviendrait... Il ne convient déjà pas tant : il a une petite place d'organiste aux Blanc-Manteaux, un emploi bien modeste, qui ne lui suffit pas, puisqu'il donne des leçons de musique.

RAYMOND.

Permettez, ma mère... Valentine n'est pas riche non plus.

M^{me} RAYMOND.

Non, grâce à tes spéculations.

RAYMOND, *amèrement.*

Je sais que ma fille n'a rien à attendre que de vous.

M^{me} RAYMOND.

Voyons, mon fils... est-ce que j'ai voulu te faire de la peine ? te rien reprocher ?... Tu n'as pas été heureux... eh bien, tant pis, ma foi ! tu as fait ce que tu as pu.

RAYMOND.

Ah ! oui !

M^{me} RAYMOND.

Pardonne-moi ! Est-ce qu'on en veut longtemps à sa mère ?... Si je t'ai chagriné, eh bien ! encore une fois, pardon !... Valentine n'est pas riche, sans doute ; mais enfin elle a bien quelque chose.

RAYMOND.

Est-ce une raison pour refuser ?

M^{me} RAYMOND.

Ou verra, mon Dieu ! on verra ! Ce jeune homme me plaît, d'abord ; mais il ne faut pas qu'il s'imagine que la petite est sans dot... Elle a bien quelque chose, la petite !

RAYMOND.

Je sais.

M^{me} RAYMOND.

Tu ne sais rien.

RAYMOND.

Comment ?

M^{me} RAYMOND.

Je te dis que tu ne sais rien... Tu vois cette clef ?... Eh bien ! ouvre... là... oui... (*Elle indique le coffre-fort.*) Le coffre-fort... va ! Certainement, elle a bien quelque chose, la petite ! (*Elle embrasse Valentine.*)

RAYMOND, *en regardant le coffre-fort, qu'il vient d'ouvrir lentement les yeux fixés sur sa mère.*

Vide ! vide ! Et l'or qui était dans ce coffre, où est-il ?

M^{me} RAYMOND.

L'or n'y est plus ; mais il y a un portefeuille.

RAYMOND.

En effet...

M^{me} RAYMOND.

Ouvre ce portefeuille.

RAYMOND, *ouvrant le portefeuille*

Rien ! mais rien !... il n'y a rien !

M^{me} RAYMOND.

Rien !

RAYMOND.

Regardez ! regardez !

M^{me} RAYMOND.

Mais c'est moi qui l'ai mis là, tantôt.

RAYMOND.

Vous l'aviez donc retiré?... Mais l'or, l'or qui s'y trouvait? Pourquoi cet or n'y est-il plus? Pourquoi ce portefeuille y est-il? Parlez!

M^{me} RAYMOND, émue.

Dans ce portefeuille...

RAYMOND.

Ensuite?

M^{me} RAYMOND.

Il y avait cent actions de la nouvelle banque. J'ai donné tout mon or pour ces actions...

RAYMOND.

Qui vous les avait remises?

M^{me} RAYMOND.

Je les ai placées moi-même.

RAYMOND.

Qui vous les avait remises?

M^{me} RAYMOND.

Mon Dieu! je vais te le dire...

RAYMOND.

Qui vous les avait remises?

VALENTINE.

Mon père!

M^{me} RAYMOND.

Un notaire, monsieur Caumartin.

RAYMOND.

Il vous a remis les actions contre votre or?

M^{me} RAYMOND.

Oui.

RAYMOND.

Et le portefeuille?

M^{me} RAYMOND.

Il me l'a donné aussi; et je ne comprends pas qu'y ayant placé moi-même les actions...

RAYMOND.

Ce portefeuille est-il ensuite sorti de vos mains?

M^{me} RAYMOND.

Je ne me souviens pas... oui... mais non... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

VALENTINE.

Pauvre bonne maman!

RAYMOND.

Souvenez-vous bien... cherchez... mais cherchez, ma mère!

M^{me} RAYMOND.

Oui, il est sorti de mes mains un instant... C'est lui qui l'a déposé là.

RAYMOND.

Cet homme ?

M^{me} RAYMOND.

Oui ; mais il n'a pu vouloir me tromper... me... Oh ! non !... Cours, mon fils, va chez lui... chez monsieur Caumartin.

RAYMOND.

Cet homme n'était pas monsieur Caumartin ! ce n'était pas lui, vous dis-je !

M^{me} RAYMOND.

Ce n'était pas lui !... Qui donc était-ce ?

RAYMOND.

Je ne le sais pas ; mais je sais qu'on nous a volés ; qu'on vous a volé vos cent mille francs ; qu'on t'a volé ta dot, ma fille, ma pauvre fille !... Ma mère, remettez-vous ! répondez-moi clairement !

M^{me} RAYMOND, *tombant assise à droite.*

Volée ! volée !

RAYMOND.

Comment avez-vous connu ce prétendu monsieur Caumartin ?

M^{me} RAYMOND.

Je ne sais pas.

RAYMOND.

Vous devez le savoir... S'est-il présenté seul ? Ce n'est pas possible... Qui vous l'a donc présenté ? Mais, parlez !

VALENTINE.

Bonne maman !

RAYMOND, *à genoux près de sa mère.*

Ma mère, répondez-moi ! Par qui avez-vous connu cet homme ? Vous ne répondez pas ! Voyons, je suis calme, revenez à vous... Il n'y a pas de votre faute ; mais cherchons ensemble ; faites un effort. Par qui ce voleur s'est-il introduit ici ? Vous connaissez quelqu'un ; vous devez connaître quelqu'un qui le connaît ?

VALENTINE.

Nancy.

M^{me} RAYMOND, *se levant.*

Oui, c'est-elle !

RAYMOND.

Nancy! Continuez... Nancy, c'est bien! Vous avez voulu, disiez-vous, avoir des actions?

M^{me} RAYMOND.

Oui... et je lui ai écrit...

RAYMOND.

A M^{lle} Nancy?

M^{me} RAYMOND.

Oui, pour qu'elle me mît en rapport avec son notaire.

RAYMOND.

Et cette lettre a été portée chez Nancy?

M^{me} RAYMOND.

Oui.

RAYMOND.

Quelqu'un était chez elle en ce moment?... oui... elle en aura fait part...

VALENTINE.

Elle a parlé, il me semble, d'un baron de Saint-Didier.

M^{me} RAYMOND.

Oui.

RAYMOND.

Baron de Saint-Didier... je ne le connais pas.

VALENTINE.

Le fondateur, l'organisateur de la nouvelle banque.

RAYMOND.

Comment était l'homme qui s'est introduit ici?

M^{me} RAYMOND.

Ma pauvre tête!... Si tu savais...

RAYMOND.

Il était convenablement vêtu?

M^{me} RAYMOND.

Oui.

RAYMOND.

Son visage?

VALENTINE.

Assez fin, assez distingué.

RAYMOND.

Ah! tu l'as vu aussi?

VALENTINE.

Aperçu seulement... la première fois qu'il est venu.

RAYMOND.

Son regard ?

M^{me} RAYMOND.

Mes souvenirs...

RAYMOND.

Il me les faut tous... tirez-les, arrachez-les de votre mémoire...
Son regard ?

M^{me} RAYMOND.

Toujours baissé.

RAYMOND.

Sa voix ?

M^{me} RAYMOND.

Timide, traînante...

RAYMOND.

Vous avez dû causer quelque temps avec lui. Mon nom a-t-il
été prononcé dans votre conversation ?

M^{me} RAYMOND.

Je le crois.

RAYMOND.

Et vous n'avez rien remarqué alors dans le son de sa voix ?

M^{me} RAYMOND.

Non.

RAYMOND.

Rien non plus dans son maintien ? Réfléchissez !

M^{me} RAYMOND.

Ah !... quand je t'ai eu nommé, il est allé vers la porte, parce
que je croyais avoir entendu marcher.

RAYMOND.

Poursuivez.

M^{me} RAYMOND.

En revenant sur ses pas, il m'a dit, si je craignais ta désap-
probation, de renoncer à cette affaire.

RAYMOND, *profondément à lui-même.*

Recherches sourdes... combinées... souterraines... pour me
découvrir...

M^{me} RAYMOND.

Ma pauvre Valentine ! plus de dot !

RAYMOND, *de même.*

Détour immense pour s'introduire chez moi !

M^{me} RAYMOND, *tombant à genoux.*

Mon Dieu ! pardonnez-moi !

RAYMOND, *courant prendre sa mère dans ses bras, pleurant, l'embrassant, et reprenant dans un débit brisé et saccadé.*

Belles manières... hypocrisie... effet causé par mon nom... ce sont eux ! ce sont eux ! *(Il remet sa mère dans le fauteuil. A Valentine.)* Aie soin d'elle... oui, ce sont eux ! Il leur restait un dernier coup à frapper : ils me l'ont donné ; il est terrible. Cette fois, pas de justice à invoquer contre eux. Je n'en veux pas de la justice... mais plus de résignation ! Je n'en ai plus... ce que je veux, c'est me faire justice moi-même... D'abord, il faut les découvrir... oui... les découvrir dans cet immense Paris... et ce soir, et tout de suite !...

VALENTINE, *donnant des soins à M^{me} Raymond.*

Maman !

RAYMOND.

Que de difficultés, que d'impossibilités devant moi... j'écarterai tout : place à ma vengeance ! Elle brûle, elle écrase, elle anéantit... Oui, j'arriverai à eux, mais pour cela il faut... puisqu'il le faut, puisqu'ils le veulent, puisqu'ils m'y forcent, soyons encore une fois l'homme mystérieux et redoutable du passé, d'il y a dix ans ! le Protée, dont les transformations épouvantaient leur audace ; celui qui, après les avoir traqués dans les salons, dans les antres du jeu et de la débauche, les chassa devant lui jusqu'aux galères, et qui, pour les découvrir, pour les atteindre, pour les frapper, prit tous les caractères, tous les masques, leur langage, leurs façons, leurs vices, comme on prend du poison pour détruire les effets du poison. Adieu, ma fille ! adieu, ma mère !

VALENTINE.

Mais où allez-vous ?

M^{me} RAYMOND.

Mon fils ! mon fils !

RAYMOND, *sortant.*

Adieu ! adieu ! *(Madame Raymond tombe évanouie. Valentine la soutient.)*

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente les vastes salons de la banque du Mississipi. — Décor pompeux ouvrant par trois grandes entrées qui donnent sur une galerie où est un grand escalier qui conduit à d'autres galeries. — Ten-

tures somptueuses régnant partout. — Galeries latérales avec portières qui tombent et se relèvent. — Des valets mettent la dernière main aux préparatifs de la fête; ils allument les lustres, les bougies; placent et déplacent des caisses et des banquettes. — Sur le devant et de chaque côté, tables de jeu, fauteuils. — Au lever du rideau, Bourguignon est au milieu de la galerie; il s'adresse à deux valets qui placent une banquette à gauche, au fond de la galerie. — Poitevin est sur le devant à droite; il prépare la table de jeu. — Lafleur vient du fond et examine si tout est prêt.

SCÈNE I.

BOURGUIGNON, POITEVIN, LAFLEUR.

BOURGUIGNON, *avec autorité aux deux valets.*

Laissez donc cette place libre ! c'est pour la centième fois que je vous le dis : le caractère de cette fête est tout colonial, c'est une fête mexicaine. Il y aura là un palmier du Mississipi. (*Regardant à droite au fond.*) Tenez, justement... on l'apporte, le voici. (*Il fait placer le palmier à gauche au fond, dans la galerie.* — *Aux Commissionnaires.*) Mettez cette caisse, ici, bien ! (*Les Commissionnaires se retirent.*)

POITEVIN, *qui a écouté, à Bourguignon et à Lafleur, les amenant sur le devant.*

Dites donc, moi qui ai été marin avant d'être domestique, je puis vous assurer une chose assez risible : c'est qu'au Mississipi on ne trouve pas du tout de palmiers.

LAFLEUR, *riant.*

Bah !

POITEVIN.

Savez-vous ce qu'on y trouve au Mississipi?... des tremblements de terre, des fièvres jaunes, des serpents à sonnettes; toutes sortes d'animaux... et des actionnaires !

LAFLEUR.

Oh ! c'est charmant !

BOURGUIGNON.

C'est adorable !...

SCÈNE II.

SAINT-DIDIER, MALIVOR, *tous deux richement costumés. (Ils entrent par le fond.)*

SAINT-DIDIER, *aux Domestiques.*

Voyez donc ! Bourguignon, Poitevin, Lafleur... on arrive déjà. (*Ils sortent tous les trois.*)

MALIVOR, *regardant autour de lui.*

Votre fête, cher baron, s'annonce vraiment d'une manière triomphante.

SAINT-DIDIER.

C'est sur vos conseils que je me suis guidé. (*A part; et tandis que le Comte examine et admire.*) Je voudrais que Keller fût de retour. A-t-il réussi?

MALIVOR.

Savez-vous que vous allez éclipser le bal que nous a donné l'autre soir monseigneur le Régent? A propos, Son Altesse a été enchantée de vous.

SAINT-DIDIER.

Son Altesse est trop indulgente. Mais parlons de vous. Comment vont vos amours avec la nymphe, non pas du bocage, mais du Marais?

MALIVOR.

Mal. Depuis que je vous ai fait ma confidence, il m'a été impossible de la revoir. J'ai eu beau escalader les murs, me glisser derrière les arbres... rien... mais rien. C'est un tombeau que cette maison. Tous les matins seulement un jeune homme vient à dix heures et s'en va à midi.

SAINT-DIDIER.

Ah! il y a un jeune homme?

MALIVOR.

Quelque domestique ou quelque professeur.

SAINT-DIDIER, *à part.*

Keller ne revient pas!...

MALIVOR.

Cependant aujourd'hui, par extraordinaire, j'ai aperçu vers trois heures quelque mouvement, quelque signe d'existence autour de cette demeure.

SAINT-DIDIER, *avec une grande anxiété.*

Qu'était-ce donc?

MALIVOR, *lui prenant la main.*

Merci de cet intérêt.

SAINT-DIDIER.

Est-ce que tout ce qui vous touche?...

MALIVOR.

D'abord à deux heures et demie j'ai vu entrer le jeune homme; puis à trois heures un homme de quarante-cinq ans environ.

SAINT-DIDIER, *à part, avec terreur.*

Serait-ce Pied-de-Fer!... Oh! alors le coup aurait manqué. (*Haut.*) Ensuite, cher comte?

MALIVOR.

Enfin un autre homme, plus âgé que le premier, beaucoup moins que le second, et enveloppé dans un manteau, a aussi pénétré dans cette maison.

SAINT-DIDIER, *à part.*

Keller!

MALIVOR.

Ainsi, vous voyez que je ne suis guère avancé dans mes amours. D'un autre côté, Nancy devient d'une exigence de plus en plus tyrannique. Croiriez-vous qu'elle prétendait venir à votre fête dans ma voiture attelée de six chevaux blancs, la malheureuse... elle ignore qu'il n'y a que les altesses... ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'elle voulait entrer ici à mon bras, comme si elle eût été ma femme... (*riant*) c'est très-bouffon! ..

SAINT-DIDIER, *riant.*

Très-bouffon... sans doute...

MALIVOR.

Aussi elle m'a dit : « Eh bien, monsieur, puisque vous ne » voulez pas me laisser atteler six chevaux blancs à ma voiture, » puisque vous ne voulez pas m'accompagner à la fête du baron, » je n'irai pas du tout. Je resterai à l'hôtel. » Restez, lui ai-je répondu. Elle a pleuré et je suis venu.

SAINT-DIDIER, *avec une joie inquiète.*

Ah! voici Keller!... Pardon, cher comte!

MALIVOR.

A votre aise. Je me retire; m'ennuyer là-bas ou m'ennuyer ici, c'est toujours m'ennuyer. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

KELLER, SAINT-DIDIER.

KELLER, *entraînant Saint-Didier sur le devant de la scène.*
C'est fait!

SAINT-DIDIER.

Ah!

KELLER.

Il est ruiné.

SAINT-DIDIER.

Ruiné!

KELLER.

Les cent mille livres sont à nous. Je les ai. Il n'y a plus rien.

SAINT-DIDIER.

Il quittera donc Paris ?

KELLER.

Il quittera la vie. Il n'a plus que le suicide.

SAINT-DIDIER.

Et s'il survivait à sa ruine ?

KELLER.

Eh bien ? ..

SAINT-DIDIER.

Ne nous découvrirait-il pas ?

KELLER.

Vous doutez donc de votre génie, maître ?

SAINT-DIDIER.

Il est bien rusé !

KELLER.

Et nous ?

SAINT-DIDIER.

Il verrait au fond de la terre.

KELLER.

Mais au milieu du soleil, non ! Ce n'est pas dans tout cet éblouissant éclat qu'il viendra jamais nous chercher... d'ailleurs il ne nous a jamais vus.

SAINT-DIDIER.

Qu'il ne nous voie jamais !

KELLER.

On se dirige de ce côté.

SAINT-DIDIER.

Soyons tout à la fête.

KELLER.

Soyons tout au plaisir. (*Ils remontent au fond. — Les Invités paraissent au fond, les uns déguisés, les autres masqués. Nanoy, en domino blanc, entre du fond à droite en regardant de tous côtés, puis vient sur le devant.*)

SCÈNE IV.

NANCY, LES INVITÉS, au fond, puis GAUTHIER.

NANCY, à elle-même.

Il me croit abîmée dans la douleur et dans les larmes, je suis venue ! je saurai si cette absence de trois jours, passés hors de son hôtel, ne cachent pas quelque intrigue qui commence... ces paroles de monsieur Keller : « Il aime une autre femme... » sont-elles vraies ?... si elles l'étaient ! oh ! alors plus de ména-

gements ! c'est ici que je saurai tout. Mais que mon trouble ne s'aperçoive pas. J'ai un voile de velours sur le visage, mettons-en un sur le cœur. Allons nous mêler à ces quadrilles et voyons si quelque rivale... mais seule... sans cavalier... comment?... (*Dans son mouvement de sortie elle aperçoit Gauthier ; elle achève de poser son masque et court vers Gauthier, qui entre du fond à gauche. — A part.*) Ah ! monsieur Gauthier ! (*Haut.*) Venez donc, monsieur.

GAUTHIER, étonné.

Mais, madame...

NANCY.

Je vous attends.

GAUTHIER.

Moi, madame?... je ne vous connais pas.

NANCY.

Les quadrilles se forment encore... ne m'avez-vous pas engagée pour cette contredanse ?

GAUTHIER.

J'arrive à peine.

NANCY.

Aussi, vous venez à peine de m'engager.

GAUTHIER.

A vos ordres, madame. (*Ils se perdent dans le fond.*)

SCÈNE V.

KELLER, à la galerie latérale de gauche, ayant épié pour entrer en scène le moment où Nancy et Gauthier se sont éloignés, LE CAPITAINE ESTAFILADE.

KELLER.

Voyons, nous voici seuls. Eclaircissons l'affaire... Je vous répète, mon cher capitaine Estafilade, que je ne puis pas prendre sur moi de vous accorder ce que vous me demandez.

ESTAFILADE.

Mais ce n'est pas dans mon intérêt que je parle, sacrebleu !

KELLER.

Faites attention, nous sommes au bal.

ESTAFILADE, radoucissant sa voix.

C'est juste !

KELLER.

Je sais que c'est dans notre intérêt, quoique vous ayez dix livres par tête.

ESTAFILADE.

Mais que je les aie aujourd'hui, ou que je les aie demain, n'est-ce pas la même chose? sacrebleu!

KELLER.

Estafilade, contenez-vous...

ESTAFILADE.

C'est juste! sacrebleu!

KELLER.

La question n'est pas là. D'ailleurs je suis de votre avis, il faut tenter le coup.

ESTAFILADE.

Oui, sacrebleu!

KELLER.

Je suis de votre avis; mais le baron doit décider. Il va venir, je lui ai fait dire que nous l'attendions dans cette pièce. Le voici!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAINT-DIDIER, *venant du fond.*

KELLER.

Accourez, cher baron.

SAINT-DIDIER.

Qu'y a-t-il?

KELLER, *avec mystère.*

Le capitaine Estafilade prétend que le dernier envoi de colons a été si insignifiant, comme nombre...

ESTAFILADE.

Et comme qualité, sacrebleu! (*Mouvement du baron.*) Ah! passez-moi la façon de parler ou je ne parle plus.

KELLER.

Or, il importe, dit avec raison le capitaine, que cet envoi soit suivi immédiatement d'un autre plus fructueux.

SAINT-DIDIER.

Eh bien?

ESTAFILADE.

Eh bien! sacrebleu! vous aurez cette nuit, à la sortie de votre bal, deux ou trois mille badands amassés sur la place. Jetons le filet sur tout ce fretin-là; et vogue la galère pour le Mississippi.

SAINT-DIDIER.

Gardez-vous-en bien!

KELLER.

Mais, baron !...

SAINT-DIDIER.

Je ne veux pas que ma fête se termine par du tumulte, des cris, des fureurs... Je vous connais, capitaine Estafilade, vous êtes un gredin ! et je suis heureux de l'occasion qui me vaut l'honneur de vous voir pour vous dire que dans le dernier coup de main que vous avez fait, au lieu de prendre des gens capables de peupler une colonie, des jeunes femmes, des jeunes gens, vous avez bêtement, stupidement enlevé de vieux avocats, de vieux médecins et plusieurs soldats du guet. Non ! il ne sera rien fait cette nuit. Plus tard nous verrons.

ESTAFILADE.

Rien ?...

SAINT-DIDIER.

Rien !...

ESTAFILADE.

Mais alors, sacrebleu ! votre navire ne partira jamais du Havre pour le Mexique. Il vous faut six cents colons et vous n'en avez pas deux cents à bord, deux cents qui jurent, qui crient, qu'on ne peut plus contenir. Et lorsque je vous propose de combler honnêtement et rapidement la différence par un bon coup de collier...

SAINT-DIDIER.

Non, cent fois non !

ESTAFILADE, *en remontant vers le fond.*

Soit ! sacrebleu ! je vais donner contre-ordre à nos estafiers. Bonsoir, sacrebleu !

KELLER, *bas à Estafilade.*

Ne donne pas de contre-ordre, et montre-toi ici de temps en temps.

SAINT-DIDIER.

Keller, j'ai à vous parler sérieusement sur ces enlèvements nocturnes. J'ai reçu il y a huit jours un avis officieux du secrétaire particulier du lieutenant général de police ..

KELLER, *apercevant Malivor et Nancy qui viennent du fond. Bas.*

Soyez prudent, baron... on vient de ce côté. (*Ils remontent vers le fond à droite.*)

SCENE VII.

MALIVOR, NANCY *masquée.*MALIVOR, *se promenant avec elle sur le devant.*

Masque, tu m'as dit des choses étonnantes, trop étonnantes,

elles t'ont compromise ; car il n'y a que deux femmes au monde qui puissent se flatter de l'extrême familiarité de les connaître : l'une, que j'ai laissée à mon hôtel Malivor, et celle-là a trop de fierté pour manquer à l'engagement qu'elle a pris de ne pas venir ici ; l'autre, que j'ai laissée pour toujours, est jalouse, tyrannique, maussade, enfin une vieille maîtresse. Elle fait une fois par an le voyage de la Bretagne à Paris pour me dire qu'elle m'aime, et pour s'entendre dire que je la déteste. Celle-là, c'est toi !

NANCY.

Crois-tu ?

MALIVOR.

Si je le crois... comme je crois à l'ennui.

NANCY.

Si pourtant j'étais l'autre femme, celle que tu as laissée à l'hôtel Malivor ?

MALIVOR, *passant derrière elle et l'examinant.*

Impossible. Nancy, ma charmante brodeuse, est mieux faite que toi, mais tu es beaucoup moins jolie.

NANCY.

Cette Nancy est donc jolie ?

MALIVOR.

Charmante, adorable. Des cheveux d'un noir !... beaux comme la nuit.

NANCY.

Tu es peut-être indulgent.

MALIVOR.

Des yeux d'une vivacité ! d'un feu ! un volcan !

NANCY.

Vous en disiez autant des miens.

MALIVOR.

En Bretagne. On prend ce qu'on trouve en province.

NANCY, *à part.*

Oh ! je me trompais, il m'aime encore.

MALIVOR.

Et que d'esprit ! l'esprit d'un démon.

NANCY.

Vraiment ! Allons ! ôtons ce masque et que la plus heureuse des surprises le récompense.

MALIVOR.

Veux-tu que je t'en dise davantage sur Nancy ?

NANCY.

Non ! tu me ferais mourir...

MALIVOR, à part.

De jalousie.

NANCY, à part.

De joie. (*En portant les mains à son masque. Haut.*) Ainsi, tu es toujours fou de Nancy ?

MALIVOR, riant.

Moi !... non !

NANCY, arrêtée dans son mouvement.

Comment non ! ne viens-tu pas de me dire ?...

MALIVOR.

Celle dont je suis fou est cent fois plus jolie encore que Nancy !

NANCY.

Mais ses cheveux dont tu parlais ? ses cheveux beaux comme la nuit ?

MALIVOR.

Ah ! ceux de l'autre ! beaux comme le jour !

NANCY.

Ses yeux, d'une vivacité, d'un feu... un volcan !

MALIVOR.

Ceux de l'autre, doux et mélancoliques... un beau lac !

NANCY.

Et cet esprit de démon ?

MALIVOR.

L'autre a l'esprit d'un ange !

NANCY.

Ainsi la brodeuse ?...

MALIVOR.

La brodeuse... il n'y a plus de brodeuse ; depuis huit jours l'atelier est fermé. (*Il s'éloigne en riant.*)

NANCY.

Non, ce n'est plus moi qu'il aime. Le doute ne m'est plus permis. Elle doit être ici, celle qui me l'enlève. Elle viendra, je la verrai ! (*Elle sort par le fond, à droite.*)

POITEVIN, annonçant dans la galerie.

Monsieur le marquis de Kervalon !

SCÈNE VIII.

RAYMOND, *vieux, cassé, tremblant, octogénaire*; VALENTINE, *en domino de satin rose, masquée*; SAINT-DIDIER, MALIVOR, *revenant au-devant d'eux, ainsi que quelques invités.*

SAINT-DIDIER, à Raymond.

Monsieur le marquis, laissez-moi me féliciter d'avoir à ma fête un des plus vieux noms, un des plus beaux de la monarchie... (*A part.*) Je ne le connais pas, mais ce doit être un des plus beaux noms de la monarchie.

RAYMOND.

Vous m'excuserez, monsieur le baron, si j'ai conduit ici, masquée, ma chère petite nièce. A mon âge on ne fait pas du roman. Ma nièce, je vous dois cette explication, quittera bientôt le monde pour le couvent... Mais avant de le quitter pour toujours, elle a voulu le voir une première et dernière fois sans être vue.

SAINT-DIDIER.

J'applaudis à la curiosité bien naturelle de mademoiselle, autant que je loue ses pieux scrupules.

RAYMOND.

Elle aura vu chez vous, monsieur le baron, un tableau accompli de ce monde qu'elle ne verra plus, et que vous allez lui faire singulièrement regretter.

SAINT-DIDIER.

Ah! monsieur le marquis!...

RAYMOND.

Croyez-en un homme qui a connu les splendeurs de la cour du feu roi Louis XIV.

SAINT-DIDIER, *s'inclinant pour se retirer.*

La première condition du plaisir étant la liberté, je vous laisse un instant.

RAYMOND, *s'inclinant.*

Être un peu à tous est le premier devoir d'un maître de maison, disait le feu roi Louis XIV.

SAINT-DIDIER.

Sans adieu, monsieur le marquis.

RAYMOND.

Sans adieu, monsieur le baron! (*Saint-Didier s'éloigne et se trouve près de Malivor.*)

RAYMOND, *sur le devant, à sa fille.*

Ce baron de Saint-Didier, baron d'industrie... mes voleurs

sont peut-être ici... Observons, mon enfant ! (*Il remonte vers le fond, à gauche, avec sa fille.*)

MALIVOR, *redescendant avec Saint-Didier, et montrant Raymond.*

Quel est ce marquis ?

SAINT-DIDIER.

Assurément quelque grand personnage : il parle toujours du feu roi.

MALIVOR, *montrant Valentine.*

Et cette jeune personne ?

SAINT-DIDIER.

Sa nièce.

MALIVOR.

C'est singulier, cette démarche, cette tournure... mais ici... c'est impossible...

SAINT-DIDIER.

Que dites-vous ?

MALIVOR.

Rien... Ah ! cette jeune personne est sa nièce ?

SAINT-DIDIER.

Vous avez donc deviné qu'elle est jeune ?

MALIVOR.

Et de plus, j'affirme qu'elle est admirablement belle.

SAINT-DIDIER.

Et sur cette supposition, fort hasardée, vous voudriez bien, je gage, vous ennuyer avec elle. (*Saint-Didier et Malivor remontent lentement vers le fond, où il y a des groupes d'invités.*)

SCÈNE IX.

RAYMOND, VALENTINE ; *ils ont fait le tour de la galerie, et reviennent par la droite.*

RAYMOND, *vivement, à demi-voix.*

Eh bien, parmi cette foule de gens que nous venons de voir en traversant ces galeries as-tu reconnu notre voleur ?

VALENTINE.

Non, mon père.

RAYMOND, *toujours vivement.*

Ni saisi la moindre ressemblance ?

VALENTINE.

Non...

RAYMOND.

Alors, nous n'avons plus rien à faire ici... mon espoir était en

toi, mon enfant... je suis allé te prendre dans les larmes pour t'amener à cette fête. Ce faux notaire, tu l'as aperçu, m'as-tu dit, quand il est venu ce matin chez nous... Je comptais sur toi pour me guider, pour le découvrir... ma tentative a échoué. Il faut partir, car la nuit n'est pas finie, et il est plus d'un repaire à Paris où j'ai encore à pénétrer; partons ! *(Il fait un mouvement comme pour s'en aller en emmenant Valentine.— Au même instant on entend au fond la voix de Keller.)*

KELLER, vivement.

Non, je vous le répète : ceux qui ne dansent pas doivent jouer. Allons, messieurs, imitez-moi, je vais vous donner l'exemple ; le jeu ! le jeu ! *(Il descend en scène et va se placer à la table de gauche avec quelques invités.)*

RAYMOND, s'arrêtant et murmurant avec réflexion.

Le jeu ! oui, le jeu !... c'est au jeu que les fripons se trahissent, se font connaître... *(Il retient Valentine.)* Ils vont venir, restons... Valentine ! efforce-toi, mon enfant, de te rappeler les traits du prétendu notaire. S'il est ici, vois-tu, il viendra infailliblement où nous sommes. Ces gens-là, c'est leur morale, c'est leur plaisir, c'est leur bonheur, c'est leur châtiment ; ils volent pour jouer, ils jouent pour voler. Attendons !

SCÈNE X.

LES MÊMES, SAINT-DIDIER, un CAPITAINE DE MOUSQUETAIRES, MALIVOR, et un MARQUIS.

SAINT-DIDIER, appuyé sur les bras du capitaine de mousquetaires allant vers Raymond.

Monsieur le marquis, ne ferez-vous pas comme nous, ne jouerez-vous pas ?

RAYMOND.

Je suis bien vieux pour tenir les cartes ; ma main tremble et mon attention se fatigue. Ce n'est plus comme au temps du feu roi Louis XIV, dont je faisais si souvent la partie à Marly.

SAINT-DIDIER.

Il est d'autres jeux, monsieur le marquis, le tric-trac, les échecs, les dés.

RAYMOND.

Ah ! oui, les dés ! vous me rappelez encore que j'ai joué autrefois avec le feu roi au passe-dix. Mais autrefois...

SAINT-DIDIER.

Eh bien ! monsieur le marquis, je vous propose un passe-dix. J'aurai l'honneur d'être votre adversaire dès que j'aurai échangé quelques cartes avec monsieur le capitaine de Beaugis que je vous présente.

RAYMOND.

Ah ! je ne vous promets pas...

SAINT-DIDIER.

Vous ne me refuserez pas, monsieur le marquis. A nous deux, capitaine ! (*Il va prendre place avec le mousquetaire et puis quelques invités à la table de droite.*)

RAYMOND, désignant à Valentine la table où se trouve Saint-Didier. Bas.

A cette table, reconnais-tu ?

VALENTINE.

Personne, mon père.

RAYMOND, désignant la table où est Keller, bas.

Et à celle-ci ?

VALENTINE.

Personne non plus. Pourtant... Mais non ! non ! (*On entend crier au fond : Le quadrille des fleurs !*)

MALIVOR, qui est à gauche, descend la scène et va vers Valentine.

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi le quadrille des fleurs ?

VALENTINE, avec hésitation et timidement.

Monsieur...

RAYMOND.

Ma petite-nièce accepte, monsieur.

MALIVOR, à part.

Ah ! si je puis voir son visage !

VALENTINE, à demi-voix.

Mais, mon père, si je m'éloigne...

RAYMOND, de même.

Le jeu n'est pas encore assez animé. Quand le gain, la perte, toutes les passions cupides bouillonneront autour de ces tables, alors ce sera le moment... je te rappellerai... Jusque-là, nous éveillerions les soupçons...

VALENTINE.

Vous l'exigez ?

RAYMOND.

Il le faut.

UN MARQUIS, venant du fond et s'adressant à Valentine.

Le quadrille des fleurs commencera bientôt ; mademoiselle veut-elle me faire l'honneur ?

VALENTINE.

Je viens d'être engagée, monsieur.

LE MARQUIS.

Alors le quadrille suivant.

RAYMOND.

Oui, monsieur. (*Le marquis salue et s'éloigne.*)

VALENTINE.

Mais, mon père, danser!...

RAYMOND.

Je t'en prie, mon enfant. (*Pendant le petit dialogue qui précède, les joueurs ont battu leurs cartes; ils sont en train de donner. On entend exécuter au fond la ritournelle du quadrille des fleurs.*)

MALIVOR, qui se trouvait à la table de Keller, accourant.

Mademoiselle, on commence. (*Il prend Valentine par la main et ils disparaissent au fond.*)

RAYMOND, après les avoir vus s'éloigner.

Et moi, à d'autres soins. (*Il s'approche de la table de Saint-Didier, et regarde.*)

LE MOUSQUETAIRE, donnant les cartes.

Nous jouons vingt louis, baron.

SAINT-DIDIER.

Oui, mon capitaine. Atout!

LE MOUSQUETAIRE.

Point.

SAINT-DIDIER.

Dame de pique.

LE MOUSQUETAIRE.

Roi de pique. Valet de trèfle.

SAINT-DIDIER.

Dame de trèfle. As de carreau.

LE MOUSQUETAIRE.

Sept de carreau.

SAINT-DIDIER.

Atout! Gagné.

RAYMOND, il fait le tour de la table et se place à l'extrême droite.

A part.

Jusqu'ici je ne vois rien que de très-régulier.

LE MOUSQUETAIRE.

Quarante louis, baron; voulez-vous?

SAINT-DIDIER.

Très-bien. (*Il donne les cartes.*)

LE MOUSQUETAIRE.

Le roi!

Carreau.

SAINT-DIDIER.

Je coupe. Atout.

LE MOUSQUETAIRE.

Pas d'atout !

SAINT-DIDIER.

Alors, j'ai gagné. *(Il abat les cartes.)*

LE MOUSQUETAIRE.

RAYMOND, passant devant les joueurs et gagnant le milieu du théâtre, à part.

Tout se passe entre ceux-ci très-loyalement. Ils jouent un jeu d'enfer, mais c'est un enfer honnête. Voyons de ce côté en attendant Valentine. *(Il va vers la table opposée où est Keller.)* Valentine ! pauvre enfant que je force à danser la mort dans l'âme... *(Il se place en face de Keller.)*

KELLER.

Monsieur le marquis, il y a dix louis à faire contre moi.

RAYMOND.

Je les fais, monsieur le chevalier.

SAINT-DIDIER, à l'autre table.

Mon beau mousquetaire, vous gagnez toujours.

LE MOUSQUETAIRE.

Je ne sais pas comment cela se fait...

SAINT-DIDIER.

Moi, je le sais ; c'est parce que je perds toujours.

KELLER, après avoir joué quelques cartes.

J'ai perdu. Vous avez bien fait de parier contre moi, monsieur le marquis ; voici vos dix louis.

RAYMOND, après avoir pris l'argent, à part.

J'ai grand-peur de ne pas trouver ici mes coquins. *(Saint-Didier et le Mousquetaire quittent la table ; pendant ce temps, Raymond vient sur le devant et regarde les pièces que lui a remises Keller.)* Oh ! mon Dieu ! un souverain d'or de Philadelphie ! des crusades portugaises ! de vieux doublons du Mexique ! Mais c'est mon or ! l'or de ma mère ! Je tiens mes voleurs ; je les tiens ! oh ! je les tiens !!! *(Après un moment de réflexion.)* Des scrupules, avec... *(Avec résolution.)* Oui... oui... *(Il sort par la galerie de gauche.)*

SCÈNE XI.

KELLER, jouant, INVITÉS, MALIVOR venant du fond avec VALENTINE. Ils se croisent avec GAUTHIER et NANCY, qui entrent par la galerie de droite et qui se dirigent vers le côté gauche de la scène.

MALIVOR, avec affectation en regardant Nancy.

Encore ce masque !

VALENTINE, à part.

Ah ! monsieur Gauthier !

MALIVOR, à Valentine pour être entendu de Nancy.

Je vous disais, mademoiselle, que vous dansez à ravir.

VALENTINE.

Je danse comme tout le monde.

MALIVOR.

Oh ! non, mieux que tout le monde ; mieux que toutes les femmes qui sont ici. Vous devez être la plus jolie comme vous êtes la plus légère et la plus gracieuse.

NANCY, quittant le bras de Gauthier, qui va à la table de Keller, elle écoute. A part.

Oh ! je saurai qui...

VALENTINE.

C'est ici, monsieur, que je suis attendue. (*Elle quitte le bras de Malivor et regarde autour d'elle.*) Je ne vois pas mon père.

NANCY, venant près de Valentine, très-émue.

Madame, je désire savoir qui vous êtes. Si vous avez la même curiosité, je vous dirai qui je suis.

VALENTINE, avec étonnement.

Je ne vous comprends pas, madame. Mais non, je n'ai pas le désir de savoir qui vous êtes. Pourquoi l'aurais-je ?

GAUTHIER, tout à fait sur le devant, à lui-même en regardant la branche de bruyère fixée à la ceinture de Valentine.

Cette petite branche de bruyère si semblable à celle...

NANCY.

C'est que, madame, j'ai des droits sur monsieur le comte de Malivor, qui ne vous a pas quittée depuis le commencement de la soirée.

GAUTHIER, à part.

Le comte de Malivor...

MALIVOR, à droite un peu au fond, à part, remarquant Gauthier.

Ce jeune homme est bien celui que j'ai vu si souvent entrer dans la petite maison du Marais.

VALENTINE, à Nancy.

J'ignorais que ce fût monsieur le comte de Malivor. Il a eu la bonté de me faire danser ; il me ramène à la place où il m'a prise, je l'en remercie. Maintenant, voulez-vous permettre, madame ? (*Elle fait un mouvement comme pour remonter, Nancy la suit.*)

MALIVOR, sur le devant, toujours du même côté.

Comme il regarde celle que je viens de faire danser... Mais alors, c'est elle !

GAUTHIER, *à lui-même.*

Cette voix?... Oh! c'est impossible... Mais cette fleur?...

MALIVOR, *à part.*

Quello aventure!... Et je n'en profiterais pas!

NANCY, *retenant Valentine et l'amenant sur le devant par le bras.*

Ailleurs qu'ici, madame, j'aurais peut-être confiance dans cette naïveté dont vos paroles sont empreintes. Mais nous sommes au bal : au bal, où tout est faux ; au bal, où tout est mensonge ; au bal, où tout est intrigue ; au bal, où la plus grande, la plus subtile rouerie est d'imiter l'étonnement, comme vous l'imitiez si bien... (*Raymond paraît au fond dans la galerie.*)

VALENTINE, *en souriant.*

En vérité, madame.

NANCY.

Et de jouer la candeur comme vous venez de le faire avec tant d'à-propos.

VALENTINE, *en souriant.*

Oh! madame...

NANCY.

Ainsi, je ne suis pas dupe de votre fausse innocence, et il faut qu'à l'instant...

VALENTINE, *embarrassée et toujours riante.*

Mais enfin, madame, que voulez-vous de moi? Dites-le clairement, et si je puis vous satisfaire, je vous jure... (*Ici Raymond se rapproche de plus en plus de sa fille.*)

NANCY.

Je veux voir votre visage. (*Elle se démasque.*) Voici d'abord le mien.

VALENTINE.

Nancy!

GAUTHIER, *à part.*

La maîtresse du comte.

MALIVOR, *à part.*

Ah! c'est elle! elle me payera cela.

NANCY.

Ah! vous me connaissez!... Maintenant, j'espère qu'à votre tour...

VALENTINE.

Oh! madame, soyez satisfaite. Si j'avais pu prévoir que ce fût là votre désir, il y a longtemps... (*Tout en parlant, elle porte les mains sur son masque pour le retirer.*) Vous allez voir mon visage. (*Gauthier et Malivor sont très-attentifs; ils attendent de voir le visage de Valentine.*)

RAYMOND, *se précipitant sur elle.*

Garde-toi bien !... (*Il entraîne Valentine sur le devant du théâtre.*)

NANCY, *à part.*

Qu'est-ce donc ?

RAYMOND, *à Valentine.*

Mes voleurs sont ici.

VALENTINE, *bas à Raymond.*

Ah ! Et qu'allez-vous faire !

RAYMOND.

Ce que je vais faire?... (*Il lui montre trois dés qu'il tire de sa poche.*) Reprendre ce qu'ils m'ont volé. J'ai appris à leur école à gagner toujours.

VALENTINE.

Mon père, vous ne courez aucun danger ?

RAYMOND.

Dieu le sait ! je ne te recommande qu'une chose.

VALENTINE.

Quoi, mon père ?

RAYMOND.

Danse, réjouis-toi, intrigue les uns, laisse-toi intriguer par les autres. Seulement que ton masque reste toujours collé à ton visage. (*Il regarde la table de droite.*) Mais la partie de cartes de monsieur le baron est finie ; la mienne va commencer. Je te laisse... (*Il s'éloigne par la galerie de droite.*)

VALENTINE, *seule.*

Mon Dieu ! je tremble pour lui... seul, au milieu de tant d'ennemis.

NANCY, *descendant la scène et allant vers Valentine.*

Madame, vous plairait-il d'achever ce que votre complaisance avait si bien commencé ? Voulez-vous ôter votre masque ?

VALENTINE.

Madame, excusez-moi, mais cela n'est plus possible.

NANCY.

Cela sera pourtant... (*Elle s'approche de Valentine et va lui arracher le masque. Au même instant la musique reprend avec force.*)

LE MARQUIS, *qui a déjà invité Valentine, vient à elle.*

Votre main, mademoiselle, c'est à nous.

NANCY, *stupéfaite et passant à droite.*

Oui, cela sera. (*Elle remonte à Malivor qui se trouve à gauche. En passant près de lui.*) A revoir, monsieur le comte ! à revoir ! (*Elle disparaît au fond.*)

MALIVOR, descendant tout à fait à gauche.

Bonsoir... bonsoir... (*A part.*) Moi, je vais profiter de l'aventure : elle est trop belle... Un rival qui m'amuse... un vieillard inoffensif... Alors ! le coup est à tenter. (*Il remonte et se trouve près de Gauthier, qui est à droite au fond.*) A quoi pensez-vous donc, monsieur Gauthier ?

GAUTHIER, avec calme.

A vous tuer, monsieur le comte de Malivor.

MALIVOR.

Vous vous ennuyez donc beaucoup, vous aussi ? Je repasserai.

GAUTHIER.

Je l'espère !.. (*Malivor sort par le fond. Les tables sont dégarnies. Les invités se promènent au fond.*)

GAUTHIER, seul sur le devant.

Le comte de Malivor poursuivant Valentine !... et Valentine est ici. Oui, elle est ici ; je ne puis plus guère en douter. Mais alors à quelle ténébreuse intrigue suis-je mêlé ? Non, je me trompe, je dois me tromper. Elle ici ! qui m'éclairera ? Elle n'est pas venue seule... Quel est ce vieillard qui l'a entraînée au moment où elle allait retirer son masque ?... Où est-il passé ? (*Regardant au fond.*) N'est-ce pas lui que j'aperçois dans ce groupe ? (*Raymond paraît au fond avec Saint-Didier. Keller, Malivor, Estafilade, le Mousquetaire et quelques invités.*)

SCENE XII.

SAINT-DIDIER, RAYMOND, KELLER, MALIVOR, ESTAFILADE, LE MOUSQUETAIRE, INVITÉS. *Tous entrant en scène.*

SAINT-DIDIER, à Raymond.

Nous disons donc, monsieur le Marquis, que c'est au passe-dix que nous allons jouer.

RAYMOND.

Puisque vous le voulez, monsieur le baron...

SAINT-DIDIER.

Vous serez le banquier, monsieur le marquis.

RAYMOND.

La place d'honneur !

SAINT-DIDIER.

Monsieur le chevalier Keller et moi nous serons vos adversaires.

RAYMOND, les saluant.

De nobles adversaires.

SAINT-DIDIER, montrant la table de droite et faisant passer le Marquis.

Monsieur le marquis, veuillez prendre place... (*Le Marquis s'assied à l'extrémité de la table et fait face au public. Saint-Didier est assis à la droite du Marquis et Keller à sa gauche. Debout, autour d'eux, sont quelques invités. Malivor et Estafilade sont debout au milieu du théâtre. Près de Saint-Didier est un Domestique tenant un plateau où sont des rouleaux tout préparés, de même qu'un autre est près de Keller.*)

RAYMOND, montrant les dés.

Si je ne me trompe, chaque fois que j'amènerai, avec les trois dés que voici, un point inférieur au nombre dix, c'est vous qui gagnerez et je couvrirai votre mise, et toutes les fois, au contraire, que je passerai le nombre dix, c'est moi qui gagnerai et qui prendrai vos enjeux. On jouait ainsi à Marly, chez le feu roi.

SAINT-DIDIER.

Très-bien, monsieur le marquis... le véritable jeu du passe-dix ne se pratique pas autrement.

KELLER.

Combien jouons-nous?

RAYMOND.

Deux mille cinq cents livres! C'est l'enjeu de Marly.

SAINT-DIDIER.

Soit!

KELLER.

Soit!

ESTAFILADE, à Malivor.

Sacrebleu! deux mille cinq cents livres!

MALIVOR

Hein, capitaine!

RAYMOND.

J'ai sur moi des bons royaux, je vais... (*Il fait le geste d'un homme qui va prendre son portefeuille.*)

SAINT-DIDIER, retenant Raymond.

Oh! monsieur le marquis, ce serait nous faire injure!... il sera toujours temps si vous perdez.

RAYMOND, mettant les trois dés dans un des cornets.

En vérité, on n'est pas plus courtois que vous, messieurs. Je commence. (*Il prend le cornet, l'agite et lance les dés sur la table. — Curiosité générale*)

SAINT-DIDIER.

Quatorze!

KELLER.

Nous avons perdu ! (*Il prend un rouleau d'or sur le plateau et le remet à Raymond.*) Voici deux mille cinq cents livres.

SAINT-DIDIER *prend également un rouleau ; à Raymond.*
Voilà deux mille cinq cents livres.

RAYMOND, *qui a remis les rouleaux près de lui.*
Je fais cette fois cinq mille livres contre chacun de vous.

SAINT-DIDIER.

J'accepte.

KELLER.

Pareillement.

ESTAFILADE.

Cinq mille livres !

MALIVOR.

Capitaine Estafilade, vous voudriez bien les gagner... Je lis cela dans vos affreuses moustaches.

ESTAFILADE.

Sacrebieu ! que voulez-vous !... Un père de famille...

RAYMOND, *jetant les dés.*

Onze !

KELLER, *répétant.*

Onze ! (*Il prend deux rouleaux et les remet à Raymond ; Saint-Didier en fait autant.*)

UNE VOIX.

Il a encore gagné !

LE MOUSQUETAIRE.

D'un point seulement.

ESTAFILADE.

Je me contenterais de ce point pour le reste de ma vie.

MALIVOR.

Dites-vous vrai, capitaine ?

ESTAFILADE.

Sacrebieu ! si je dis vrai !

LE MOUSQUETAIRE.

Il a déjà gagné quinze mille livres !

ESTAFILADE.

Que je ferais de choses pour quinze mille livres !

MALIVOR.

Vous ne feriez pas tout ?

ESTAFILADE.

Tout ! même le bien !

MALIVOR, *bas.*

J'ai à vous parler, capitaine; suivez-moi sans affectation.
(*Malivor et Estafilade disparaissent.*)

RAYMOND.

Messieurs, je vous dois l'honneur de la revanche... Je propose dix-sept mille cinq cents livres contre chacun de vous! Je veux absolument que vous gagniez... Mon bonheur me fait honte.

SAINT-DIDIER.

Monsieur le marquis, la somme est un peu forte.

RAYMOND.

Pour qui est-elle forte?

SAINT-DIDIER, *se levant et le saluant.*

Je craignais pour vous.

RAYMOND, *même jeu.*

Je ne crains qu'une chose, c'est de gagner encore.

SAINT-DIDIER.

Va pour dix-sept mille cinq cents livres... Le chiffre est bizarre, mais la fortune n'est-elle pas plus bizarre encore!... (*Redoublement d'attention. — Raymond jette les dés.*)

KELLER, *comptant.*

Douze!

PLUSIEURS VOIX.

Encore gagné.

LE MOUSQUETAIRE.

Un bonheur inouï!... c'est la troisième fois qu'il passe!... Il a gagné cinquante mille livres!

RAYMOND, *recevant de Saint-Didier et de Keller tous les rouleaux qui restent dans le plateau.*

Oui, messieurs, cinquante mille livres... Poursuivons-nous, messieurs? (*Saint-Didier et Keller se regardent.*)

SAINT-DIDIER, *à Keller.*

Qu'en pensez-vous, chevalier?

KELLER.

Et vous, baron?

SAINT-DIDIER.

Quitte ou double, si monsieur le marquis y consent.

RAYMOND.

J'y consens... Entendons-nous... Si je perds, je vous rends tout ce que je vous ai gagné, et c'est là mon plus vif désir; si je gagne, vous me devrez à vous deux cinquante mille livres!

PLUSIEURS VOIX.

C'est trop ! c'est trop !

RAYMOND.

Je n'insiste pas.

PLUSIEURS VOIX.

C'est trop ! c'est trop !

SAINT-DIDIER, *les interrompant.*Laissez, laissez, messieurs, c'est le dernier coup... (*Appelant Poitevin.*) Poitevin !POITEVIN, *venant à lui.*

Monsieur le baron.

SAINT-DIDIER.

Cinquante mille livres... voici ma clef... (*Il lui donne une petite clef. Poitevin sort.*)

RAYMOND.

Monsieur le baron, votre parole me suffisait.

SAINT-DIDIER.

Merci, mais le jeu est le jeu... Jouez maintenant, monsieur le marquis. (*Moment de silence. — Raymond, après un effort, lance les dés.*)SAINT-DIDIER, *regardant les dés.*

Dix-huit !

TOUS.

Encore gagné !

KELLER, *se levant et passant à gauche de la scène.*

Il a gagné cent mille livres.

RAYMOND, *à part, enlevant et mettant les rouleaux dans ses poches.*C'est juste ce qu'ils m'ont volé ce matin. (*Il passe au milieu du théâtre.*)SAINT-DIDIER *se lève et remet à Raymond une petite liasse de billets que vient de lui apporter Poitevin en s'inclinant.*

A vous, monsieur.

RAYMOND *remet froidement la liasse dans sa poche ; à part.*

Nous sommes quittes ! (*Les trois personnages se trouvent sur le devant et échangent un profond salut ; ils se regardent attentivement. Raymond soutient leurs regards et de son côté il les examine. Scène longue et comique, muette et terrible à la fois, entre ces trois personnages. Saint-Didier et Keller remontent vers le fond, puis se retournent encore une fois. Raymond a gagné la droite et de loin leur rend aussi un salut.*)

RAYMOND, *à part.*

M'ont-ils reconnu ?

FOITEVIN, *dans la galerie.*

Monsieur le baron est servi.

SAINT-DIDIER, *aux Invités.*

Le souper, messieurs ! à table, mesdames ! (*Musique. Chaque cavalier donne le bras à une dame, et tous sortent par la gauche dans la galerie.*)

SCÈNE XIII.

GAUTHIER, VALENTINE ; *ils entrent du fond ; puis* NANCY, *ensuite* RAYMOND, MALIVOR *et* ESTAFILADE.

GAUTHIER.

Oui, mademoiselle, je vous ai reconnue, et je vous accuse... Non, vous n'êtes pas la jeune fille franche et timide que je croyais avoir trouvée en vous.

VALENTINE.

Mais, monsieur, vous ne me connaissez pas.

GAUTHIER, *lui prenant la main.*

Je ne vous connais pas !... Je ne connais donc pas cette main qui tremble dans la mienne ? je ne connais pas cette voix qui hésite, ce regard qui sort doux et timoré du fond de ce velours ? Je ne vous connais pas !... Oh ! pas de mensonge ! c'est assez d'un masque !... Dites, pourquoi êtes-vous ici ? (*Valentine veut s'éloigner.*) Oh ! vous ne vous en iez pas !... Le désespoir donne des droits ; j'ai celui de vous demander : pourquoi êtes-vous ici ?

VALENTINE.

Un vieux parent m'accompagne, me protège...

GAUTHIER.

Quel est ce parent ?... son nom ?...

VALENTINE.

Monsieur, je vous prie...

GAUTHIER.

C'est trop de mystère... Ce vieux parent qui vous protège vient à l'instant même, par des gains effrontés, d'effrayer tous ceux qui sont ici. Pourquoi votre père n'est-il pas auprès de vous ?... Pourquoi ce comte de Malivor vous poursuit-il, laissant croire autour de lui qu'il est votre amant ?.. Mais répondez donc, mademoiselle Valentine !

VALENTINE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Mais, monsieur, je ne suis pas celle que vous accusez ; encore une fois, je ne vous connais pas ! Monsieur de Malivor, que je vois pour la première fois, n'est

pas mon amant... Je n'ai pas d'amant, monsieur... Personne ne m'aime... personne, et je ne me nomme pas Valentine.

GAUTHIER.

Mais ces pleurs qui ruissellent sous votre masque ne vous ont-ils pas nommée? (*Ici Nancy s'avance lentement en venant du fond du théâtre, et se dirige vers Valentine et Gauthier sans être vue.*)

VALENTINE.

Vous vous trompez ! vous vous trompez !

GAUTHIER, *arrachant la branche de bruyère que Valentine porte à la ceinture.*

Non ! je ne me trompe pas. Tenez, si vous n'êtes pas celle que je crois, marchez sur cette tige de bruyère que je vous ai donnée ce matin... (*il jette la tige par terre*) et que vous avez juré devant Dieu de garder pieusement toute la vie ; foulez-la donc aux pieds !... vous n'osez pas... c'est vous... je n'ai plus besoin de voir votre visage.

NANCY, *arrachant le masque de Valentine.*

Et moi je veux le voir.

VALENTINE, *poussant un cri.*

Oh ! mon père !

NANCY.

Valentine !

GAUTHIER, *baissant la tête.*

C'était elle ! (*Au cri jeté par Valentine, tout le monde accourt en foule.*)

RAYMOND, *soutenant Valentine presque évanouie et l'entraînant.*

Oh ! malheur ! viens, mon enfant ! (*Nancy, Gauthier disparaissent. — Au fond, à droite, on aperçoit Malivore et Estafilade qui suivent Raymond et Valentine.*)

SCENE XIV.

SAINT-DIDIER, KELLER, *venant de la galerie latérale de gauche. (Un domino noir est à distance de Keller. Cette jeune fille en domino noir doit avoir exactement la taille et la tournure de Valentine.)*

SAINT-DIDIER, *à Keller, lui montrant Raymond et Valentine.*

Tu vois si je me trompais.

KELLER, *bas à Saint-Didier.*

Nous sommes perdus ! mais nos adieux seront terribles, et ils ne se feront pas attendre.

SAINT-DIDIER, *bas à Keller.*

Tout est prêt ?

KELLER, *bas.*

Tout.

SAINT-DIDIER, *bas.*

Notre chaise de poste?

KELLER, *bas.*

Attelée : quatre vigoureux chevaux, au coin de la rue.

SAINT-DIDIER, *bas.*

Très-bien... en route, nous nous arrêterons pour prendre l'or et les valeurs que nous avons mis en réserve, et nous ne nous arrêterons plus. Assez!

KELLER.

Non ! ce n'est pas assez. Il vient de nous enlever cent mille livres, un trésor ; nous allons lui ravir un trésor cent fois plus précieux encore, sa fille !

SAINT-DIDIER.

Sa fille ! son regard, son cœur, son bras la défendront.

KELLER.

Eh bien, je tromperai son cœur, son bras et son regard. (*A demi-voix au domino noir qui attendait derrière lui.*) Il est temps, allez ! (*Il le fait sortir à droite.*)

SAINT-DIDIER, *haut à tout le monde.*

Messieurs, la banque du Mississipi donnera sa seconde fête dans un mois, à pareil jour. Ne l'oubliez pas. (*Tous les invités saluent et s'en vont avec ordre. — Musique. — Les draperies du fond se ferment. Il ne reste en scène que Saint-Didier et Keller, attendant en silence et avec anxiété.*)

SAINT-DIDIER, *à Keller qui regarde dans la galerie de droite.*

Eh bien ! Keller !

KELLER.

La foule est descendue... elle se répand au dehors.

SAINT-DIDIER.

Et Raymond!... et sa fille!...

KELLER.

Etafilade les suit.

SAINT-DIDIER.

Bien... le vautour va fondre sur eux. (*On entend un coup de feu*)

KELLER, *d'une voix sombre.*

C'est lo signal. (*Des cris s'élèvent.*)

SAINT-DIDIER.

Le grand coup est frappé! fuyons! fuyons! (*Saint-Didier et Keller s'en vont par la gauche. Les cris augmentent. Une femme costumée exactement comme Valentine, c'est-à-dire en domino*

rose (c'est celle qui vient de sortir en domino noir), entre en courant et disparaît avec la même rapidité par une des allées latérales. — *Cris déchirants, gémissements, angoisses.*)

SCÈNE XV.

RAYMOND, seul, les habits en désordre, très-agité, très-ému, portant de tous côtés ses regards et ses pas.

Où est-elle?... ma fille!... ils ont voulu me prendre ma fille, ils l'ont arrachée à mon bras, ils m'ont renversé, foulé aux pieds, écrasé. Mais où est-elle?... je viens de la voir monter par cet escalier... je l'ai bien vue... serait-ce un coup de ces misérables? oh! alors!... ce serait épouvantable!... mais je ne la vois pas... Valentine! c'est ton père qui t'appelle. (*Il sanglote; puis il prête l'oreille du côté de la galerie de gauche.*) Des pas! on accourt! (*Il regarde.*) Oui, c'est elle!... Valentine!... (*La jeune fille masquée paraît. Raymond l'étreint convulsivement dans ses bras.*) Valentine! oh! que j'ai souffert! que je suis heureux! (*Il lui baise les mains.*) Ton front, ton visage. Laisse-moi voir ton visage. (*Il ôte le masque à la jeune fille. Il pousse un épouvantable cri de désespoir.*) Ah! ce n'est pas ma fille! (*Il tombe anéanti dans un fauteuil à gauche.*)

ACTE IV.

QUATRIÈME TABLEAU.

Un salon de campagne.—Au premier plan, une porte à gauche; un peu au dessous de cette même porte en est une autre cachée dans la boiserie et sur laquelle est un portrait en pied.—Au fond et sur les têtes sont d'autres portraits. — A droite au premier plan, une porte, auprès, une fenêtre, puis une autre porte. — Du même côté, sur le devant, une table sur laquelle sont des tasses et des bouteilles et un flambeau allumé. — Dans le fond à gauche, une cheminée avec du feu. — Au lever du rideau, Thibaut est assis devant la cheminée; il se lève, il tient une théière, il vient s'asseoir à la table et se verse du thé.

SCÈNE I.

THIBAUT. (*Accent normand.*)

Après un bon dîner, dit monsieur le comte, il faut boire du thé... et comme j'ai bien dîné... j'en bois... (*Il boit.*) Il se passe ici des choses!... Que n'y ai-je pas vu depuis que je suis garde du château! des soupers, des bals, des fêtes qui ne sont pas

commandées par l'église, des enlèvements, des orgies, des filles séduites. Je ne veux plus rien voir de semblable. Non ! non ! que monsieur le comte de Malivor se damne tout seul si cela lui plaît. C'est le dernier jour, la dernière nuit que je passe à son service. Si je faisais bien, je m'en irais tout de suite, car comme le disait l'autre jour mon cousin Gabriel, le curé d'Argenteuil : « Pour ceux qui veulent faire leur salut demain, c'est jamais. » C'est, dit-il, l'opinion de saint Augustin. (*On entend gronder le tonnerre.*) L'orage devient une tempête. Mon maître m'a corrompu. Je suis corrompu au point de prendre du thé... je me grise plus souvent qu'à mon tour... et lorsque je suis gris, il me fait faire des choses ! quand je songe que dans le cours d'une seule année, je suis allé chercher douze fois pour lui mon cousin le chanfre. C'est lui, un chanfre qui, pour cinquante livres... pour cinquante livres ! le marie avec de pauvres et crédules filles qui croient ensuite être sérieusement mariées, comme si elles l'étaient par un véritable prêtre. Deux ou trois jours après on les renvoie en riant. Quelle comédie ! quelle profanation ! je frémis quand je pense à ce qui m'est arrivé la dernière fois que j'ai commis cette grosse impiété. Décidément, je veux faire mon salut. (*Il boit.*) Plus que cette nuit à donner au démon. J'ai écrit à mon cousin ; dès demain, je me retire chez lui. Monsieur le comte de Malivor va venir, je lui demanderai mon congé et tout sera dit. (*On entend le roulement d'une voiture.*) Justement on vient.

SCÈNE II.

NANCY, THIBAUT.

NANCY, *très-agitée.* (*Même toilette qu'au bal.*)

Le comte est-il ici ?

THIBAUT.

Non, madame. Mais par quel temps affreux venez-vous !

NANCY.

Viendra-t-il ?

THIBAUT, *embarrassé.*

Je ne le pense pas.

NANCY.

On n'a amené personne ici cette nuit ?

THIBAUT.

Personne !

NANCY.

Donne-moi les clefs de tous les appartements du château.

THIBAUT.

Madame...

NANCY.

Il n'est venu personne?

THIBAUT.

Personne.

NANCY.

Tu mens; il n'y a pas de femme ici?

THIBAUT.

Non!

NANCY.

Tu mens! les clefs! les clefs!

THIBAUT.

J'ai ordre de ne les remettre à personne.

NANCY.

Et moi, je les veux... je les prendrai... (*Elle s'élance pour prendre les clefs au clou où elles sont pendues près de la glace de la cheminée.*)

THIBAUT, se jetant devant Nancy.

Madame, ne m'obligez pas à une résistance... (*Il prend le trousseau de clefs et le met dans sa poche.*)

NANCY, à part.

Valentine serait donc déjà ici? je suis pourtant venue bien vite... il n'y a pas une heure que j'ai quitté Paris... Pauvre Valentine! sans ma jalousie, sans mon imprudence, le comte n'aurait pas vu son visage; il n'aurait pas reconnu en elle la jeune fille qu'il poursuivait. Ah! l'avoir démasquée... je voudrais pouvoir la sauver... j'accours, et ce grossier garde-chasse... Ah! j'ai oublié un moyen... le meilleur! (*Elle sort sa bourse.—Haut, à Thibaut.*) Voilà de l'or, donne-moi ces clefs.

THIBAUT.

Non, madame.

NANCY.

Mais c'est de l'or.

THIBAUT.

Je le vois bien... (*A part.*) Mon salut! mon salut!

NANCY.

Tu avoues donc qu'il y a quelqu'un, puisque tu ne veux à aucun prix me laisser pénétrer dans ce château? (*A part.*) Ah! que faire; que faire contre ce valet? seule... J'ai bien écrit à M. Raymond de venir... que sa fille devait être ici, à Nanterre, chez le comte de Malivor. Mais M. Raymond sera-t-il rentré chez lui après cet épouvantable accident dont je viens d'être témoin? Dupe d'une affreuse comédie, il croit qu'on a enlevé sa fille pour la transporter en Amérique... Valentine est bien ici!

Encore une fois, que faire, mon Dieu ! que tenter pour la délivrer ? Ah ! (*Elle ouvre la croisée ; elle appelle.*) Postillon ! à moi ! (*Haut, à Thibaut.*) Ah ! tu croyais que j'étais seule ! tu vas voir.

THIBAUT. *Il prend un fusil placé dans un coin de l'appartement et il l'arme.*

Vienne qui voudra maintenant.

SCÈNE III.

THIBAUT, *le fusil en main*, NANCY, RAYMOND, *déguisé en postillon. Grand collet en forme de manteau descendant jusqu'aux pieds.*

RAYMOND, *avec l'accent normand, complètement ivre, secouant son chapeau comme s'il était mouillé par la pluie.*

Me voici ! me voilà !

THIBAUT, *à part.*

On dirait qu'il était derrière la porte.

RAYMOND.

Oui, me voilà, me voici !

NANCY.

Ah ! mon Dieu ! il s'est grisé...

RAYMOND.

En vous attendant, ma belle créature, j'ons fait le tour d'un bouchon.

THIBAUT, *en riant.*

Voilà donc ce fier-à-bras. (*À part.*) Je n'ai plus besoin de mon fusil. (*Il va le placer contre la cheminée, de manière à ce qu'il ne soit pas vu du public.*)

NANCY.

Allons ! si elle est ici, elle est perdue.

RAYMOND, *à Nancy.*

Mais de quoi donc qu'il s'agit ?

NANCY.

Rien.

RAYMOND.

Mais encore ?

NANCY, *à part.*

Essayons. (*Haut.*) Cet homme, qui est mon domestique, ne veut pas me livrer les clefs du château.

RAYMOND.

Et que voulez-vous faire avec ces clefs ? visiter la cave pour voir s'il ne vous vole pas du vin ; pour compter les bouteilles, n'est-ce pas ? comme font tous les mauvais maîtres... fi ! fi donc !

Est-ce que cela se compte, les bouteilles? cela se vide, et voilà!

NANCY, *profondément découragée.*

Qu'attendre d'un pareil homme?... rien. Allons voir si quelque domestique resté au château veut me prêter main forte.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

THIBAUT, RAYMOND.

THIBAUT.

Se prendre ainsi de boisson!

RAYMOND.

Que dis-tu?

THIBAUT.

Une créature naturelle, descendre à ce degré d'abrutissement!

RAYMOND.

A boire! j'ai le gosier en feu.

THIBAUT.

Si je lui donnais un verre d'eau, pour le punir.

RAYMOND.

De l'eau!... tu veux donc me faire mourir?... Me prends-tu pour l'aqueduc d'Arcueil?

THIBAUT.

Voilà où conduit le vice!

RAYMOND.

Le vice! c'est mes chevaux qui m'a conduit. Voyons, je te promets de ne plus boire.

THIBAUT.

Bien vrai?

RAYMOND.

Embrassons-nous!...

THIBAUT, *se dégageant de lui.*

Non!... (*A lui-même.*) Voyons, il faut avoir pitié... (*Il le mène vers la table.—Pendant ce mouvement, il dit à Raymond.*) Observe-toi mieux désormais... le respect humain! (*Il lui verse du thé.*)

RAYMOND, *assis.*

Le respect humain... Qu'est-ce que tu me verses là?

THIBAUT.

Du thé.

RAYMOND.

Du...

Thé!

THIBAUT.

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que ça, du thé?

THIBAUT.

C'est l'écorce d'un fruit qui vient dans la Turquie et dont se servent les sauvages quand ils ont trop bu.

RAYMOND.

Voyons... (*Il boit.*)

THIBAUT.

Il faut avoir aussi de la religion.

RAYMOND, *buvant.*

Ah! c'est un peu fade... Je me suis laissé dire qu'on mettait quelquefois un peu de ceci dans de cela, et que ça vous ôtait l'ivresse comme avec la main. (*Il montre la bouteille d'eau-de-vie qui est sur la table.*) Je ne désapprouvons point ce mélange. Et vous?

THIBAUT, *prenant la bouteille.*

Si je pensais que quelques gouttes... Allons! (*Il verse de l'eau-de-vie dans la tasse de Raymond.*)

RAYMOND, *lui donnant une poignée de main.*

Ah! vous êtes un bon gars, t'es... Vous ne me ferez point l'affront de me laisser boire seul. (*Il verse de l'eau-de-vie à Thibaut.*)

THIBAUT, *vidant sa tasse.*

A ta conversion, malheureux!

RAYMOND, *de même.*

A ta conversation, malheureux! Après tout, père...

THIBAUT.

Thibaut... de Falaise... Je sommes de Falaise...

RAYMOND.

Et moi, je sis de Bayeux... Je sommes Normands... je sommes pays...

THIBAUT, *lui donnant une poignée de main.*

J'sommes pays... Allez marchais!... (*Ils boivent.*)

RAYMOND, *versant à Thibaut.*

Je disais donc, père Thibaut, qu'on pouvait avoir de la conduite, plaire à son maître, suivre sa religion et se désaltérer de temps en temps... Ce thé, par ainsi que vous l'appeliez, est fin bon, tout de même. Est-ce que je pouvons encore en prendre sans danger?

THIBAUT, *versant du thé à Raymond.*

Ah! mais que le thé ne fait jamais mal; prenez!

RAYMOND *verse beaucoup d'eau-de-vie à Thibaut.*

A notre bonne amitié ! (*Ils trinquent.*)

THIBAUT, *buvant.*

A notre bonne amitié !

RAYMOND.

Je te disais donc, père... Je ne peux jamais me rappeler votre satané chien de nom...

THIBAUT.

Thibaut...

RAYMOND.

Je disais, père Thibaut, qu'on aimait son maître, mais qu'on se disait de temps en temps à soi-même : J'aimerions autant qu'il soye mon domestique que moi le sien. (*Il verse de l'eau-de-vie à Thibaut.*)

THIBAUT, *balbutiant.*

Dame ! oui...

RAYMOND.

On l'affectionne, c'est vrai, mais au fond on voudrait le voir... au diable ! (*Il chante.*)

Ah ! comme c'est bon d'être

Le maître de son maître,

Et d'avoir

Son avoir !

De chasser sur sa terre,

De boire dans son verre.

De mettre son habit,

De dormir dans son lit.

Thibaut chantant avec Raymond.

Ah ! comme c'est bon d'être

Le maître de son maître,

Et d'avoir, etc.

THIBAUT, *complètement ivre, à Raymond.*

Tu me plais, postillon... J'ai trois mille écus... Non, dix mille écus !... Nous achèterons le quai aux vins, Bercy, la Rapée... Embrasse-moi !... embrassons-nous ! (*Il tombe dans les bras de Raymond, qui lui prend le trousseau de clefs et le couche dans le fauteuil : il finit par disparaître sous la table.*)

NANCY, *rentrant.*

Personne !

RAYMOND, *allant vers Nancy.*

Madame, voici les clefs du château... conduisez-moi !

SCÈNE V.

NANCY, RAYMOND, THIBAUT, *sous la table.*

NANCY.

Monsieur Raymond ! vous ici ! Ce déguisement !...

RAYMOND.

J'ai reçu votre billet... il m'a arraché à l'agonie... j'ai retrouvé des forces... Mais de peur d'être vaincu dans cette dernière lutte où il y va du salut de ma fille, j'ai écrit au Régent... Monsieur Gauthier, qui me seconde de toute l'énergie de la jeunesse, a porté ma lettre... Puis j'ai quitté Paris... J'ai eu l'avance sur vous... c'est moi qui vous ai conduite depuis Courbevoie. Je ne me suis pas fait connaître à vous tout de suite, je voulais m'assurer que votre dévouement pour ma fille... je ne doute plus maintenant... Excusez ma défiance... le désordre de mes pensées... Ma fille ?

NANCY.

Elle est ici, chez le comte de Malivore... Elle doit y être...

RAYMOND.

Sauvons-la... Guidez-moi !

NANCY.

Venez ! venez !

RAYMOND, *prenant un flambeau.*

Je vous suis ! (*Ils sortent par la droite au premier plan.*)

SCÈNE VI.

THIBAUT, puis SAINT-DIDIER, KELLER, *très-animés.*

THIBAUT, *seul, chantant sous la table.*

De chasser sur sa terre...

De boire dans son verre, etc., etc.

SAINT-DIDIER, *parlant au dehors.*

Ne descendez pas de cheval, entendez-vous ? Soyez toujours prêt à partir... (*Il entre.*)

KELLER, *qui est entré le premier.*

Quel coup de foudre !

SAINT-DIDIER.

Il nous écrase ; mais aussi quel coup de maître ! Au moment où nous périssions, lui enlever sa fille.

KELLER.

C'est lui qu'il eût fallu enlever... mais impossible. Il nous est

échappé... pourvu que nous lui échappions, maintenant... Il nous aura dénoncés.

SAINT-DIDIER.

Il aura écrit au lieutenant de police que deux forçats...

KELLER.

Deux forçats !

SAINT-DIDIER.

Voyons, deux galériens, si l'expression vous choque. Laissons ces délicatesses du langage. Personne, croyez-vous, ne nous a suivis ?

KELLER.

Personne... Qui voulez-vous par un temps pareil ? Excepté cette voiture qui a versé à quelques pas de la nôtre, et à laquelle vous vouliez imprudemment porter secours, nous n'avons rencontré âme qui vive.

SAINT-DIDIER.

Keller, la partie est perdue, bien perdue. Heureusement nous avons eu le temps de fuir. Nous avons pris le seul parti qui fût à prendre... Gagner l'Angleterre.

KELLER.

Hâtons-nous de prendre les diamants et les valeurs que nous avons cachés ici, et remontons en chaise de poste.

SAINT-DIDIER.

La comédie est finie... bien finie... Keller ! Il est charmant, il est délicieux, ce pavillon ! Je comptais y célébrer encore plus d'une orgie avec le comte de Malivor. Adieu, petits soupers ; adieu, boudoirs mystérieux ; adieu, nuits qui ne reviendront plus. Je vous salue aussi, mes illustres aïeux ! *(Il s'adresse aux portraits de famille.)*

KELLER.

Voici le plus respectable de tous. *(Il va à la porte secrète, pousse un bouton, et le panneau où se trouve le portrait s'ouvre.)* Là sont nos économies : passez ! *(Ils entrent tous les deux dans le mur ; ils ferment la porte sur eux.)*

SCÈNE VII.

THIBAUT, se réveillant à demi.

Il me semble qu'il y avait quelqu'un ici ? Comme j'ai la tête lourde... Que s'est-il donc passé ? J'ai donc bu ? *(La bouteille d'eau-de-vie qui est sur la table attire son attention.)* Mais, oui, j'ai bu ; j'ai même beaucoup bu ! *(Mettant la table au fond et rangeant les fauteuils.)* Ah ! rangeons tous ça... que monsieur le comte ne s'aperçoive de rien .. O Gabriel ! tu avais raison, mon cousin, pour qui veut faire son salut, demain, c'est jamais. Si

j'étais parti tout de suite, je ne me serais pas enivré avec ce brigand de postillon... à moins que ce ne soit un rêve... J'y pars... En route !... je vais à Argenteuil... au diable le pavillon de la Garenne ! Qu'il brûle s'il veut... J'entends venir... si c'était encore ce scélérat de Normand... Fuyons ! (*Il sort étourdi et chancelant.*)

SCÈNE VIII.

NANCY, RAYMOND, *entrant par la porte par où on les a vus sortir.*

RAYMOND.

Personne ! le silence le plus profond dans tout le château.

NANCY.

Nous avons pourtant parcouru toute l'aile gauche...

RAYMOND.

Ne serait-elle pas ici ? Vous seriez-vous trompée ?

NANCY.

Attendez... Quand le comte emmène ici quelque jeune fille c'est dans la salle même où nous sommes que s'allume l'orgie. Je puis, je vais m'en assurer...

RAYMOND.

Dans cette salle...

NANCY, *remontant au fond.*

En poussant ce ressort caché dans la boiserie... (*Elle touche un bouton, le fond s'ouvre, et l'on voit une pièce éclairée. Sofa, tentures soulevées par des amours ; parfums, bougies. On croirait voir un tableau de Boucher.*)

NANCY.

Plus de doute, le comte va venir. Ces parfums, ces bougies, cette table chargée de fruits et de fleurs.

RAYMOND.

Je comprends. C'est ici la petite maison du comte. Je connais ces demeures du plaisir blase. Leurs secrets me sont familiers. Je sais les endroits qui fuient tout à coup sous les pieds ; ceux par où l'on voit sans être vu, ceux d'où l'on écoute sans éveiller le soupçon. Oh ! oui, je les connais ! Ici tout est piège, mystère, infamie. Et ma fille, ma fille peut dans un instant !... O douleur !

NANCY.

Maintenant, soyez-en sûr ; elle est ici.

RAYMOND.

Alors, c'est infailliblement dans l'aile que nous n'avons pas visitée qu'elle se trouve, je vais la délivrer ! (*Il ouvre avec le trousseau qu'il tient la porte de gauche.*)

NANCY.

Moi, je reste, je reste pour veiller ici tandis que vous chercherez là-haut ; car vous l'avez dit, il y a des pièges partout. En ce moment on nous voit, on nous écoute peut-être... Allez ! si le comte vient, s'il se présente, je le recevrai, il me verra !

RAYMOND.

Puissé-je revenir avec ma fille ! (*Il sort.*)

NANCY, seule.

Voilà donc comme il m'aime ! Hier trahie, aujourd'hui renvoyée, demain remplacée et oubliée. Oh ! non, j'aurai plus de volonté, plus d'énergie : d'ailleurs, j'ai des droits et je ne les oublie pas ? Que veut dire ce bruit ?... ce panneau qui s'ouvre !... (*Elle pousse un cri à la vue du panneau qui s'ouvre pour laisser passer Saint-Didier et Keller.*)

SCÈNE IX.

NANCY, SAINT-DIDIER, KELLER.

SAINT-DIDIER.

Nancy !

NANCY, avec un étonnement profond.

Vous ici, messieurs !

SAINT-DIDIER.

Une affaire secrète... des plus importantes à traiter sur-le-champ avec le comte.

NANCY.

Vous savez donc qu'il doit venir ?

SAINT-DIDIER.

Mais sans doute... vous aussi... il ne faut pas le demander ; cette toilette de bal que vous n'avez pas quittée... ces apprêts élégants... ce boudoir...

NANCY.

Puisque vous savez que monsieur de Malivor va venir, vous savez aussi avec quelle autre femme que moi il doit se rencontrer ici.

SAINT-DIDIER.

Une autre femme ?...

NANCY.

Oh ! faites semblant d'ignorer.

SAINT-DIDIER.

Je vous jure...

NANCY.

Quoi ! vous ne savez rien ? Quoi ! vous ne savez pas cette intrigue nouvelle, cette nouvelle trahison du comte de Malivor ?

SAINT-DIDIER.

J'ignore... Mais oui... tout à l'heure, en venant, à la lueur des éclairs, nous avons vu rouler au fond d'un fossé, entre Nœuilly et Courbevoie, une voiture... C'était, je gage, celle du comte.

NANCY.

C'était celle du comte.

KELLER, *bas à Saint-Didier.*

Partons ! la nuit ne durera pas toujours.

NANCY.

A votre fête, cette nuit, il y avait une jeune fille cachée sous un domino rose... Elle portait une branche de bruyère à la ceinture, un vieillard l'accompagnait...

SAINT-DIDIER.

Un vieillard, dites-vous ? Poursuivez !

NANCY.

Eh bien, le comte qui n'avait cessé d'épier cette jeune fille, profitant, à la sortie, du tumulte épouvantable qui s'est élevé devant la porte de votre hôtel, l'a fait enlever à ceux qui l'enlevaient.

SAINT-DIDIER, *avec explosion.*

Lui ! (*A part.*) Oh ! nous voler ainsi la vengeance !

KELLER, *à part.*

Bandit d'Estafilade !... c'est toi !...

SAINT-DIDIER.

Je vous jure, Nancy, que j'ignorais cette trahison du comte envers vous, et pour vous prouver ma sincérité, je suis prêt à vous seconder, à vous défendre, à sauver cette jeune fille...

NANCY.

Oh ! oui, aidez-moi à sauver cette intéressante enfant, que je connais, que j'aime, que j'ai contribué à perdre.

SAINT-DIDIER.

Je vous le jure.

NANCY.

Vous arracherez au désespoir, à la folie, à la mort un homme désolé qui parcourt en ce moment les galeries de ce château, son père, enfin !

SAINT-DIDIER, *foudroyé.*

Il est ici ?

KELLER, *d'une voix sombre.*

Ici ?

NANCY, *allant à la porte de gauche.*

Je cours lui dire...

SAINT-DIDIER.

Arrêtez ! ne lui dites rien encore , laissez-nous toute liberté d'agir en sa faveur : une imprudence le perdrait.

NANCY.

Oui... Ah ! trouvez un moyen...

KELLER , *se mettant entre la porte de la galerie et Nancy comme pour l'empêcher de sortir.*

Nous le trouverons.

SAINT-DIDIER.

Amis du comte, nous ne pouvons pas nous opposer ouvertement à ses projets... La prudence , l'habileté pourront plus contre lui que la force.

NANCY.

Décidez alors, mais promptement, ce qu'il faut faire.

SAINT-DIDIER.

Voici ce qu'il faut faire. Le comte va venir.

NANCY.

D'un instant à l'autre.

SAINT-DIDIER.

Vous dites que le père de la jeune fille est dans ce château ?

NANCY, *montrant la porte de gauche au premier plan.*

Dans cette galerie dont cette porte est l'unique issue.

SAINT-DIDIER.

Montez dans votre chaise de poste.

NANCY.

Impossible ! les chevaux sont tombés morts de fatigue en arrivant.

SAINT-DIDIER.

Prenez la nôtre , et allez de toute vitesse à l'endroit où nous venons de vous dire que la jeune fille a versé. En cinq minutes vous y serez ; ramenez-la ici dans les bras de son père !

NANCY.

Oui... oh ! oui, dans les bras de son père qui saura la défendre et à qui vous prêterez votre appui.

SAINT-DIDIER.

Comptez sur nous... Mais les minutes, les secondes s'écoulent ! Allez ! allez !

NANCY.

Je pars !

SAINT-DIDIER. *(Il conduit Nancy au fond jusqu'à la porte de droite, et il dit de l'intérieur à l'extérieur.)*

Postillon ! à cheval ! et aux ordres de madame. *(Claquement de fouet, bruit de roues.)*

SCÈNE X.

KELLER, SAINT-DIDIER.

SAINT-DIDIER.

Il est ici.

KELLER.

Nous le tenons !

SAINT-DIDIER, *allant doucement à Keller.*

Keller, que vas-tu faire ?

KELLER.

Attendez ! *(Il se dirige vers la porte de gauche.)*

SAINT-DIDIER.

Mais des armes ?

KELLER, *se retournant.*

J'en porte toujours en voyage. Je reviens. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

SAINT-DIDIER, *seul.*

Qu'il meure donc ! qu'avons-nous à craindre ? une dénonciation faite par lui... Trop tard maintenant... nous serons bien loin quand le lieutenant de police s'éveillera... Quel serait d'ailleurs le résultat de sa dénonciation ? Le fil qui s'est brisé dans sa main, personne ne le retrouvera... *(Écoutant.)* Est-ce que je n'entends pas des gémissements?... Non !... L'affaire de la Banque est perdue, c'est vrai ; voilà tout... Mille autres affaires renaîtront... Qu'il meure d'abord ! et bientôt, oui, bientôt, la superbe machine troublée par ce maudit, mais réorganisée par notre vieux chef, fonctionnera comme aux premiers jours de sa création. On vient, c'est déjà fait.

SCÈNE XII.

KELLER, SAINT-DIDIER.

SAINT-DIDIER, *avec une averse curiosité.*

Eh bien ?

KELLER, *un poignard à la main.*

Néant !

SAINT-DIDIER.

Comment ?

KELLER.

Solitude partout : j'ai rampé de salle en salle, la main étendue, l'œil flamboyant, retenant mon souffle... personne... Enfin,

j'ai vu une fenêtre ouverte, un rideau attaché à la croisée, pendait le long du mur.

SAINT-DIDIER.

Échappé ? Nous aurions donc été joués ?

KELLER.

Oui.

SAINT-DIDIER.

Nancy, sans doute. Elle connaît la famille de notre ennemi... du dehors elle aura envoyé quelque signal. Encore joués ! Ainsi, nous n'aurons ni le père ni la fille ! Pied-de-Fer, notre proie, nous échapperait !

KELLER.

Nous redevenons la sienne.

SAINT-DIDIER.

Fuyons !

KELLER.

Fuir ! nous ne le pouvons plus ; vous avez livré notre chaise de poste à Nancy.

SAINT-DIDIER.

Nuit maudite ! nul moyen, nulle ressource ! (*Bruit de voiture.*) Une voiture !

KELLER, se précipitant à la croisée.

Notre chaise de poste ! Deux femmes en descendent... C'est Nancy ! c'est la fille de Raymond ! Tout n'est pas perdu !

SAINT-DIDIER.

Rien n'est perdu... sa fille... c'est le tenir lui-même

SCENE XIII.

LES MÊMES, NANCY, VALENTINE.

VALENTINE, même costume qu'au bal.

Où suis-je ? oh ! mon Dieu ! où suis-je ?

NANCY.

Calmez votre effroi... vous êtes sauvée !

VALENTINE.

Sauvée ! quand je me trouve au milieu de la nuit dans une maison isolée, inconnue ; sauvée ! et par qui ?

NANCY.

Par moi !

VALENTINE.

Par vous qui m'avez poursuivie, par vous qui m'avez outragée, par vous qui m'avez perdue ! Vous me trompez !

SAINT-DIDIER.

Mademoiselle Nancy ne vous trompe pas.

VALENTINE.

Monsieur de Saint-Didier !

SAINT-DIDIER.

Oui, monsieur de Saint-Didier qui vous atteste que c'est Nancy qui a prévenu votre famille du grave danger qui vous menaçait ; que c'est Nancy qui vient de vous arracher aux gens du comte de Malivor pour vous rendre à votre père...

VALENTINE.

Mon père est ici ! Pardonnez-moi, madame, tout ce que je viens de vous dire... Mon père ! vite ! conduisez-moi vers lui !

SAINT-DIDIER.

Il vous attend ! il est là... venez, mademoiselle, venez ! (*Il prend Valentine par la main, et l'introduit dans la galerie. — Keller les suit. — A peine ont-ils disparu qu'un domestique annonce.*)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le comte de Malivor !

SCÈNE XIV.

NANCY, MALIVOR.

MALIVOR, *renversé d'étonnement.*

Vous ! la surprise !...

NANCY, *très-émue.*

Est charmante, n'est-ce pas ?

MALIVOR.

Elle demande du moins quelque explication.

NANCY.

Avec de l'or et des chevaux, tout le monde peut faire ce que j'ai fait.

MALIVOR.

Et ce que vous n'auriez pas dû faire, madame.

NANCY.

Vous avez fait enlever cette nuit une jeune fille ?... Elle est ici...

MALIVOR.

Ma réponse sera la vôtre... avec de l'or et des chevaux...

NANCY.

Et vous croyez que chez moi je permettrai...

MALIVOR.

Pardon, madame, mais je désirerais être seul... chez vous...
(Il s'assied à droite.)

NANCY.

Vous oubliez !

MALIVOR.

N'êtes-vous pas attendue à Paris, madame ?

NANCY, *après un temps de réflexion.*

Vous ne m'aimez donc plus ?

MALIVOR.

Eh ! madame, que n'êtes-vous restée la séduisante brodeuse
 quise contentait de distraire mon caprice ! la réponse serait plus
 facile pour moi, moins pénible pour vous.

NANCY.

Encore la brodeuse !

MALIVOR.

Vous avez voulu passer grande dame, avoir livrée splendide,
 chevaux arabes, voitures anglaises, loge à l'Opéra... alors...

NANCY.

Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai aimé !

MALIVOR.

Grande dame !... mon Dieu ! une fois que vous l'avez été, vous
 avez ressemblé à mille autres... à tout le monde... tandis que la
 brodeuse...

NANCY.

Monsieur le comte, je m'étais promis, tant que vous m'auriez
 aimée, de vous faire le sacrifice de ma dignité, de consentir à
 passer pour votre maîtresse ; mais du jour où je me suis crue
 trompée, trahie, dès ce jour, j'ai juré de reprendre mes droits, je
 les reprends !... Oui, monsieur le comte, je veux, je prétends
 avoir, comme vous venez de le dire, chevaux, livrées, titres,
 honneurs, et de plus, me faire appeler publiquement madame la
 comtesse de Malivor... ce que je suis, puisque je suis votre femme !

MALIVOR, *se levant en éclatant de rire.*

Ma... ma femme !

NANCY.

Ne sommes-nous pas mariés ?

MALIVOR, *même gaieté.*

Nous, mariés !

NANCY.

Oui, mariés depuis trois mois... mariés ici... mariés la nuit,
 aux flambeaux, par un prêtre de village.

MALIVOR, *riant toujours.*

Mariés pour rire.

NANCY.

Monsieur le comte!

MALIVOR.

Ce prêtre, ne l'avez-vous pas deviné? ce n'était pas un prêtre.

NANCY.

Ne dites pas cela! Ce prêtre était bien un prêtre... Vous l'envoyâtes chercher devant moi par votre garde-chasse.

MALIVOR.

Mais je me marie ainsi tous les mois. Le prétendu prêtre est un chantre de paroisse.

NANCY, *épouvantée.*

Je ne vous crois pas!

MALIVOR.

Tu voulais à tout prix être comtesse; puis l'ivresse d'un souper diabolique, l'occasion de me désennuyer, chose si rare dans ma vie.

NANCY.

Ah! vous m'indignez et me déchirez le cœur! Être ainsi jouée!... Je ne suis pas votre femme! Ah! démentez! démentez sur-le-champ vos paroles... Dites-moi que vous n'avez pas été assez méchant, assez hypocrite, assez cruellement faux et léger pour m'avoir bafouée à ce point... Monsieur le comte, prenez garde!

MALIVOR, *brusquement en remontant au fond.*

Qui vient encore ici?

SCÈNE XV.

NANCY, THIBAUT, MALIVOR.

THIBAUT, *encore lourd et un peu animé.*

C'est moi, monseigneur, c'est Thibaut,

MALIVOR.

Que viens-tu faire? Chercher les coups de bâton que tu mérites pour avoir, cette nuit, si bien gardé le pavillon? Je te chasse! (*Il s'assied.*)

THIBAUT.

Monseigneur, c'est inutile; je me suis déjà chassé moi-même.

MALIVOR.

Tu as bien fait. Va-t'en!

THIBAUT.

Monseigneur, avant de quitter pour toujours le pavillon de la

RAYMOND.

Le Régent!... un tel honneur!...

LE SECRÉTAIRE.

La banque de monsieur Law est dissoute; elle n'existe plus; un édit royal vient de la casser. Un mot de vous a suffi. Des ennemis vous entouraient, vous vous êtes nommé, vous avez fait un signe, on a mis à votre disposition toutes les forces de la loi. Confondue avec une tourbe de malheureux et de bandits, votre fille était entraînée vers un port de la Manche pour être jetée au delà des mers. Le rivage est cerné! elle ne pourra échapper à nos recherches. (*Mouvement de joie de Raymond.*)

M^{me} RAYMOND.

Mon Dieu! j'irai bientôt vous remercier là-haut pour tant de bonté!

LE SECRÉTAIRE.

Des courriers placés sur la route de Paris au Havre se transmettent en ce moment la nouvelle de sa délivrance. Le dernier me l'apportera ici même. Voilà ce que Son Altesse le Régent fait pour vous, monseigneur.

RAYMOND.

Une vie entière de bénédiction et de reconnaissance ne payerait pas...

LE SECRÉTAIRE.

Voici maintenant ce qu'il attend de vous. (*Il indique par un regard l'embarras que lui cause la présence de M^{me} Raymond.*)

RAYMOND.

Ma mère...

M^{me} RAYMOND, passant au milieu. — *Au Secrétaire.*

Adieu, monsieur... dites au Régent... mais il a des enfants, ne lui dites rien.

LE SECRÉTAIRE, saluant.

Mes respects profonds, madame la duchesse. (*M^{me} Raymond sort, reconduite par Raymond, qui revient et avance un siège au Secrétaire et un pour lui.*)

SCENE IV.

RAYMOND, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE, s'asseyant.

Cette nuit, après avoir lu le nom écrit au bas de cette lettre si pressante, si désespérée, où vous demandez un prompt secours en faveur de votre fille enlevée, le Régent a été saisi d'un étonnement profond. Votre disparition subite, il y a dix ans, le si-

lence absolu que vous avez gardé dans la retraite... il croyait que depuis longtemps vous aviez cessé de vivre.

RAYMOND, assis.

J'ai tout fait jusqu'ici pour laisser s'accréditer ce bruit nécessaire à ma sûreté personnelle, et sans l'épouvantable catastrophe de cette nuit...

LE SECRÉTAIRE.

Avant de vous donner une haute marque de confiance, Son Altesse veut avoir la certitude que vous êtes bien l'homme extraordinaire désigné par ce nom, qui lui a causé une si forte surprise.

RAYMOND.

Je suis bien cet homme ! Oui, je suis cet homme qui, animé d'un sombre amour pour la justice, fut effrayé, recula d'abord d'épouvante en lisant au cœur d'une société que la longue vieillesse de Louis XIV avait laissée tomber en corruption. Du grand règne, il ne restait de grand que le vice et la misère. Bien jeune encore, en voyant à la suite de trente ans de guerre, nos campagnes peuplées d'hommes violents et désœuvrés, nos routes devenues des cavernes de brigands, Paris un repaire, enfin la France entière penchée sur l'abîme de la banqueroute, je pris la plume et j'écrivis ! J'écrivis avec la chaleur d'une âme convaincue, indignée ; on ne me lut pas ; le mal grandissait sans cesse, j'allai droit au roi. Louis XIV m'écouta avec la plus bienveillante attention. Sa réponse fut celle-ci : « Je vous donne un million, un million, entendez-vous, si vous parvenez à arrêter le mal que vous dévoilez. Mais je doute que vous réussissiez. » Sire, je réussirai ! Le lendemain je commençai mon œuvre ; mon premier soin fut de découvrir les chefs de cette armée de scélérats, d'incendiaires, de faux monnayeurs ; je me rapprochai d'eux, je m'insinuai dans leurs réunions, dans leurs bouges, prenant, pour n'être pas reconnu, tantôt les manières brillantes de l'homme de cour, tantôt les mœurs équivoques des traitants ; une autre fois empruntant aux filous de bas étage leur langage cynique et coloré, le lendemain imitant le costume et le ton des hypocrites respectés. Mais, particularité inouïe, tous ceux parmi ces hardis coquins que la justice parvenait à saisir ou à condamner, reparaissaient malgré leur condamnation au bout de quelques jours et recommençaient leurs déprédations. Les prisons semblaient n'avoir pour eux que des grilles descellées ; les bagnes, que des chaînes illusoires. Ou j'étais fou, ou il se jouait devant moi une merveilleuse et terrible comédie... J'acquis bientôt la certitude qu'il existait à Paris et dans tous les rangs de la société, des coquins liés entre eux d'une manière invisible et formidable. Connaître le secret de cette association, en saisir le lien pour le rompre, c'était le but à atteindre, à

frapper ! c'était tout ! Saisissant alors les bords du filet , que je promenais avec mystère à toutes les profondeurs de la société , un jour je le ramenai vivement à moi ; et malgré leurs résistances, leurs frémissements et leurs cris, je jetai d'un seul coup dix mille de ces êtres malfaisants au pied de la justice effrayée et reconnaissante. Le roi me fit appeler. Je refusai le million qu'il m'avait promis. Je ne lui demandai qu'une seule faveur , celle de continuer l'œuvre commencée, de la mener glorieusement jusqu'au bout. Soit , me dit le vénérable roi, dont les forces s'éteignaient à vue d'œil , mais prenez garde ! prenez garde !... Je ne devais plus le revoir. Lui mort, tous les moyens qu'il avait mis secrètement à ma disposition me furent retirés, impitoyablement refusés. On me désavoua. Pourquoi ? je ne l'ai jamais su.

LE SECRÉTAIRE.

Glissez, monseigneur, sur cette particularité.

RAYMOND.

Le Régent lui-même ne voulut pas m'accorder une seule audience. C'est alors que je résolus de quitter le monde, de rompre avec une société aussi ingrate que dépravée. Mais les amis, les associés, les complices de tous ces bandits dont j'avais tenté de faire punir les crimes, et eux-mêmes libres par l'impunité, se retournèrent contre moi quand ils me virent abandonné. Et pendant dix ans ils m'ont poursuivi, enlacé, torturé dans l'ombre sans se lasser jamais ! Vous venez d'apprendre avec quelle atrocité ils ont exercé contre moi leur dernière vengeance. (*Se levant.*) Mais je ne me plaindrai pas ! Oh ! non ! mon Dieu ! puisque ma fille chérie va m'être rendue.

LE SECRÉTAIRE, *se levant.*

Monseigneur, vous êtes bien celui dont le nom a frappé l'attention du Régent. Veuillez prendre connaissance de ce message dont il ma chargé pour vous. (*Il sort un pli qu'il remet à Raymond.*)

RAYMOND.

Qu'est-ce donc ?

LE SECRÉTAIRE.

Daignez lire, monseigneur.

RAYMOND *décachète le pli et lit : mouvement de surprise.*
Je refuse !

LE SECRÉTAIRE.

Vous refusez, vous refusez, monseigneur, d'accepter de la main du Régent de France le titre de premier lieutenant criminel du royaume ?

RAYMOND.

Vous direz mes regrets à Son Altesse.

LE SECRÉTAIRE.

C'est impossible ! Si le Régent a pu autrefois, pour des raisons d'Etat, arrêter le cours de vos services, il ne les a jamais méconnus ou oubliés ; ma visite en fait foi. Quand il les a refusés, c'est que vous alliez porter la main, si vous ne l'aviez déjà portée, et ne l'avez-vous pas deviné ? sur des coupables si haut placés, qu'aucune justice ne pouvait les atteindre.

RAYMOND.

Et quels sont les coupables que la justice ne peut atteindre ? Dieu ne fait pas d'exception, et la justice n'est qu'est qu'une émanation de Dieu.

LE SECRÉTAIRE.

C'était un grand danger.

RAYMOND.

C'était un grand devoir.

LE SECRÉTAIRE.

Ce devoir, le Régent est décidé à le remplir ; car, chose étrange, il se produit en ce moment au milieu de nous le même phénomène dont vous venez de parler : les criminels reparaissent après leur condamnation et recommencent... Monseigneur le Régent cherchait un homme de génie et de force pour sauver la société ; votre nom a frappé son attention. C'est vous qu'il appelle à cette glorieuse mission de foudroyer les coupables, petits ou grands, obscurs ou illustres, partout où ils se trouveront, se cachassent-ils dans l'ombre de son manteau royal. Vous acceptez ? oh ! vous acceptez, n'est-ce pas, monseigneur ?

RAYMOND.

Non. Difficile il y a dix ans, l'œuvre que vous attendez de moi me paraît impossible aujourd'hui. Pour saisir le mot de cette formidable association, pour ce dévouement, il faut l'ardeur chevaleresque et les illusions de la jeunesse. D'ailleurs les hommes, croyez-moi, ne valent ni la peine ni l'honneur d'être sauvés ! Encore une fois, je refuse formellement la proposition de Son Altesse. (*Lui rendant le pli.*) Veuillez lui rendre ce titre. Dieu me rend ma Valentine chérie : voilà ma seule gloire, ma seule ambition, mon seul bonheur !

SCENE V.

LES MÊMES, UN COURRIER.

LE COURRIER, au Secrétaire.

Pour vous, monsieur, ces dépêches.

LE SECRÉTAIRE, allant au Courrier, qui est entré de gauche.

Donnez vite. (*Il fait signe au Courrier de sortir et lit.*) « Vos

» ordres ont été exécutés : les trois convois partis de Paris cette nuit ont été arrêtés à Mantes. »

RAYMOND, *avec joie.*

Arrêtés!... Ensuite!...

LE SECRÉTAIRE.

« Toujours d'après vos ordres, le prétendu baron de Saint-Didier, le faux chevalier Keller et le comte de Malivor ont été dirigés sur Brest; on les conduit au bagne. »

RAYMOND.

Mais ma fille?

LE SECRÉTAIRE.

« Tous les malheureux qu'ils avaient fait enlever ont été immédiatement délivrés; on les ramène à Paris. »

RAYMOND.

Je vais la revoir! Gauthier la ramène!

GAUTHIER, *en dehors.*

Monsieur Raymond! monsieur Raymond!

RAYMOND.

C'est lui!...

SCENE VI.

LES MÊMES, GAUTHIER, *couvert de poussière, haletant, brisé, les cheveux, les habits en désordre.*

GAUTHIER, *très-ému.*

Monsieur Raymond!

RAYMOND, *qui a regardé au dehors.*

Et Valentine?...

LE SECRÉTAIRE.

Que savez-vous, monsieur?

RAYMOND.

Parlez.

GAUTHIER, *pouvant à peine parler.*

Après l'arrestation de ces bandits, cette nuit, au pavillon de la Garenne, sur un mot échappé à l'un d'eux, sur un signe de vous, je suis parti, je me suis élancé à cheval sur la route du Havre, afin de m'assurer que Valentine...

RAYMOND.

Oui, oui.

GAUTHIER.

J'ai couru... j'ai couru... Trois chevaux ont succombé de fatigue... Enfin, j'ai rencontré, j'ai accompagné les courriers postés sur la route par les ordres du Régent.

RAYMOND.

Continuez.

GAUTHIER.

Arrivés à Mantes, nous tombons sur les convois partis cette nuit de Paris... Il y avait six chariots... Ils y étaient tous... Nous les visitons tous... On délivre ces malheureux!...

RAYMOND.

Valentine?

GAUTHIER.

Je cherche, j'appelle... j'appelle encore!... j'appelle toujours Valentine... Aucune voix ne me répond!... Je supplie, j'interroge... on ne sait rien... rien!...

RAYMOND.

Oh! ces hommes m'ont trompé!... Ils m'ont laissé croire... ils m'ont dit : Elle est là!... elle est en route pour l'Amérique... Mensonge!... Ils l'ont tuée peut-être!... Assassinée!...

GAUTHIER, lui remettant une lettre.

Non... A quelques pas de votre maison un inconnu vient de me remettre pour vous ce billet.

RAYMOND, lisant.

« Votre fille est en sûreté, mais elle ne vous sera rendue que le jour où monsieur de Malivore sera libre. » Keller! Saint-Didier! Ma fille est encore en leur pouvoir!... Oh! j'aurai la vie de tous ces hommes-là! (*Au Secrétaire.*) Monsieur, donnez-moi ce titre de premier lieutenant criminel... Dites à monseigneur le Régent que j'accepte. Et maintenant, à Brest!... aux galères!...

SIXIÈME TABLEAU.

Le rideau se lève sur le bûche de Brest. — Au premier plan, à droite, un quai; au second, une galère communiquant avec le quai au moyen d'une planche, ou, à défaut, un vaisseau en construction. — Au troisième, la mer, à droite et à gauche de la mer, et fermant le port, de petites maisons en pierres, sans étage et sans croisées, ayant seulement une petite porte ouverte du côté de l'eau. — Foule de galériens sur les quais, sur la galère et sur le port. — Ceux qui sont sur le port, font sécher des voiles: ceux qui sont sur le quai, empilent de grosses pièces de bois. — Occupation bruyante; s'il arrive qu'un galérien suspende ses travaux, un garde chiourme le menace. — Tableau animé sur tous les points par diverses professions.

SCÈNE I.

SAINT-DIDIER à droite, faisant des chaussons de lisière, et MALIVOR à gauche, tressant des chapeaux de paille; LE GÉNÉALOGISTE au milieu, faisant un petit travail de fantaisie; BOURGUIGNON, POITEVIN, LAFLEUR, GARDE-CHIOURMES, GALÉRIENS.

BOURGUIGNON, bas à Poitevin.

L'inspecteur général des galères s'en va !

POITEVIN, avec la même indication.

Bon voyage !

BOURGUIGNON.

Que le diable l'emporte !

POITEVIN.

Et qu'il ne revienne plus!... Qu'est-il venu faire ici ?

BOURGUIGNON.

Ce que viennent faire chaque année les inspecteurs généraux, signifier leur grâce à ceux qui l'ont méritée... Il ne fera jamais ce voyage d'agrément pour toi.

POITEVIN.

Ni pour toi.

BOURGUIGNON.

Quel bel habit il porte!... que d'argent! que d'or!... Si je pouvais lui voler ses galons, j'achèterais de l'eau-de-vie avec...

POITEVIN.

Moi, une lime pour ciseler ma ferraille. (Il fait sonner ses fers.)

UN GARDE-CHIOURME, les menaçant.

Chiens de paresseux, voulez-vous travailler!... Est-ce que vous n'êtes pas contents?... Vous avez l'honneur de monter la galère du roi la *Réale*. (Mouvement parmi les Galériens, qui reprennent l'ouvrage.)

MALIVOR, se levant et venant sur le devant.

Je voudrais bien savoir pourquoi je suis ici.

SAINT-DIDIER, de même.

Cher comte, depuis quinze jours vous dites toujours la même chose... Vous êtes ici comme voleur.

MALIVOR.

Mais qui donc ai-je volé ?

SAINT-DIDIER.

Vous étiez mon associé.

MALIVOR.

Permettez, permettez...

SAINT-DIDIER.

Ma foi, vous vous ennuyiez tant et tant, que j'ai pensé vous procurer un plaisir nouveau en vous créant, à votre insu, la distraction d'être voleur.

MALIVOR.

Cependant...

SAINT-DIDIER.

Voyons, vous ennuyez-vous encore ?

MALIVOR.

Je ne dis pas... mais...

SAINT-DIDIER.

Vous seriez trop difficile, à la fin.

MALIVOR.

Trop difficile, trop difficile !... Des fèves à déjeuner, des haricots à dîner, des lentilles à souper, tresser des chapeaux de paille du matin au soir. Savez-vous si je dois jouir longtemps du plaisir d'habiter cette résidence royale ?

SAINT-DIDIER.

Vingt-trois ans.

MALIVOR.

Vingt-trois ans de chapeaux de paille forcés !

LE GÉNÉALOGISTE, *venant près de Saint-Didier.*

Et moi, généalogiste, qui faisais des barons, des ducs, des princes, je fais des petits paniers avec des noyaux d'abricots.

SAINT-DIDIER, *riant.*

Eh bien, mon cher, je vous avais prédit que vous iriez aux galères.

LE GÉNÉALOGISTE.

Il me semble que je vous l'avais prédit aussi.

SAINT-DIDIER.

Eh bien, nous y sommes... La lettre de Sully...

LE GÉNÉALOGISTE.

Qui vous a servi de passe-port...

SAINT-DIDIER.

Et à vous aussi... (*Le Généalogiste s'éloigne.*)SAINT-DIDIER, *à Malivor.*

Mes chaussons de lisières sont terminés... Quelle délicatesse ! quel fini !... Trois sous de gagnés !... Je passe à la caisse... Vous permettez ?...

MALIVOR.

Allez, cher baron... Les affaires avant tout!

SAINT-DIDIER, *en sortant.*

Bourguignon, Poitevin, Lafleur, attendez mes ordres dans cette antichambre... Ne faites pas atteler... je ne sors pas.. *(Rires parmi les Galériens.)*

MALIVOR, *sur le devant, regardant autour de lui.*

Vite, lisons cette lettre... Je ne me fie plus à ces messieurs-là. De Nancy! *(Il lit.)* « Mon cher ami... » Son cher ami! « Après avoir répandu bien des larmes, j'ai pensé à vous sauver; je vous sauverai. » Est-il possible? « Oui, j'ai une ferme raison de croire que je vous sauverai, mais j'en ai mille aussi pour ne pas vous dire par quel moyen. » Je l'approuve fort. « Il serait imprudent de vous confier mon projet. » Très-imprudent! « Qu'il vous suffise de savoir que je tiens sous ma dépendance la plus absolue celui qui vous a mis où vous êtes. » Que veut-elle dire? « Comment, c'est mon secret... Assez là-dessus, mon cher mari. » Son cher mari! « Je ne sais pas si vous êtes un voleur ou si vous ne l'êtes pas. » Ce doute... « Mais je ne vous ai jamais tant aimé. Vous voyez que je ne vous adorais pas pour vos beaux hôtels, pour vos beaux chevaux, mais pour vous-même. » Ah! pauvre Nancy! quel cœur... J'en ai presque les larmes aux yeux!... Il faut aller aux galères pour savoir combien on est aimé d'une femme. « Ne parlez de cette lettre à personne. J'irais à Brest tout de suite, si je n'étais sûre que vous serez à Paris dans huit jours! » Dans huit jours! Je pars tout de suite!... Holà! mes gens! ma voiture!... *(Il fait un pas et se trouve près du Garde-Chiourme.)*

LE GARDE-CHIOURME, *menaçant Malivor.*

Reste là et travaille, brigand! travaille à tes chapeaux!

MALIVOR, *avec rage.*

Des chapeaux de paille! oh! les chapeaux de paille! *(Il tresse avec une fureur comique. Une cloche se fait entendre.)*

LE GARDE-CHIOURME, *aux galériens.*

A la corderie... Allons! en marche... les cordiers!... *(Quelques galériens sortent, d'autres quittent la besogne commencée et regardent le garde-chiourme qui s'éloigne. Quelques-uns restent au fond pour faire le guet.)*

SCÈNE II.

LAFLEUR, POITEVIN, BOURGUIGNON, LE GÉNÉALOGISTE,
MALIVOR, GALÉRIENS, puis SAINT-DIDIER.

BOURGUIGNON, *faisant signe aux galériens de venir sur le devant du théâtre. Bas.*

C'est ici que le vieux Jupiter nous a donné rendez-vous pour nous faire une communication de la plus haute importance?

LE GÉNÉALOGISTE.

C'est ici... mais de la prudence !

POITEVIN.

De vingt pas en vingt pas des sentinelles nous préviendront de l'arrivée des garde-chiourmes en faisant un signal convenu.

LE GÉNÉALOGISTE.

Es-tu sûr de ces sentinelles ?

BOURGUIGNON,

La première, la plus importante, est un des anciens préparés aux enlèvements.

LE GÉNÉALOGISTE.

Estafilade ?

BOURGUIGNON.

Oni.

POITEVIN.

Diable ! il nous a déjà trahis...

LE GÉNÉALOGISTE.

Oh ! oh ! deux fois seulement !

BOURGUIGNON, *regardant à gauche au fond.*Justement on fait un signal ; chantons. (*Appelant.*) Hé ! monsieur de Malivor... hé, l'homme aux chapeaux de paille... chantez-nous vite quelque chose...MALIVOR, *venant au milieu.*

Mes bons amis, je ne suis pas en voix... l'air de la mer...

TOUS, *le menaçant.*

Allons, vivement, chante ou sinon...

MALIVOR.

Vous êtes si pressants que je ne résiste plus...

BOURGUIGNON.

Chantez-nous quelque chose de moelleux... du doux...

MALIVOR.

PASTORALE.

Berger, prends ta musette,

Bergère, sois coquette,

Laissez en paix vos blancs troupeaux ;

Entendez-vous les chalumeaux ?

Doux pipeaux, doux pipeaux,

Éveillez au loin les échos !

Doux pipeaux, doux pipeaux,

Éveillez au loin les échos !

1^{er} COUPLET.

Pour un sourire, ô pastourelle,
Veux-tu ma brebis la plus belle ?
Pour un baiser, j'offre un agneau :
Pour ton amour, tout mon troupeau.

REPRISE EN CHOEUR.

Berger, prends ta musette, etc.

II^e COUPLET.

Beau berger, répond la bergère,
Pourquoi me crois-tu si légère ?
Fussent-ils d'or et de rubis,
Je ne veux agneaux ni brebis. (Bis.)

REPRISE DU CHOEUR.

III^e COUPLET.

J'ignore si la pastourelle
Au berger fut toujours cruelle ;
Mais leurs agneaux et leurs brebis
Eurent ensemble des petits.

REPRISE DU CHOEUR.

Berger, prends ta musette, etc.

BOURGUIGNON, *qui a remonté au fond.*

Le garde-chiourme est passé. Mais que peut avoir à nous dire le vieux Jupiter ?

LAFLEUR.

Il est fort agité depuis quelques jours. C'est peut-être son testament qu'il veut nous lire ? Il a quatre-vingt-deux ans.

POITEVIN.

Son testament, pourquoi faire ? il ne possède que soixante ans de bagne qui lui restent encore à faire ici.

BOURGUIGNON.

Et plusieurs millions...

LE GÉNÉALOGISTE.

Quand il lui plaira d'être noble... je suis à ses ordres...

POITEVIN.

Plusieurs millions ! Il a donc été contrôleur des finances !

SAINT-DIDIER, *qui rentre sur la fin des chants.*

Vous êtes bien jeune dans la société dont vous faites partie. Sans cela vous sauriez que le vieux Jupiter possède autant d'or que d'autorité.

POITEVIN.

Il est de fait qu'il vit ici comme un prince ; mets délicats, vins choisis...

SAINT-DIDIER.

Depuis soixante ans qu'il est aux galères, il est en correspondance avec tous les bagnes de la terre. Il ne se commet pas un grand vol sans qu'auparavant il ait été consulté. C'est lui qui fit ce fameux coup de main dont l'Europe a retenti.

POITEVIN.

Quel coup de main ?

SAINT-DIDIER.

Un vol sublime ! Au couronnement du dernier roi de Portugal, l'archevêque de Coïmbre avait pour dix millions de diamants sur lui. Au moment où ce vénérable personnage allait de la sacristie à l'hôtel, notre vieux galérien l'enleva. (*Rires.*) Il vola l'archevêque tout entier avec ses diamants... Saluez. (*Tous se découvrent.*)

POITEVIN.

Ah ! magnifique !

SAINT-DIDIER.

On ne retrouva jamais l'archevêque.

POITEVIN.

Ni les diamants ?

SAINT-DIDIER.

Étourdi !

LE GÉNÉALOGISTE.

Quel homme... moi, généalogiste, j'en fais un dieu pour cent écus...

SAINT-DIDIER.

Aussi l'avons-nous surnommé Jupiter, qui est le roi des dieux.

BOURGUIGNON, *au fond.*

Le voici !

SCENE III.

LES MÊMES, JUPITER. (*Il s'appuie sur Cupidon, jeune galérien. A l'aspect de Jupiter tous les forçats s'inclinent ; on le presse, on l'accable de caresses respectueuses.*)

LE GÉNÉALOGISTE.

Salut au grand Jupiter !

MALIVOR.

Salut à l'époux de Junon !

JUPITER.

Bonjour, bonjour, mes agneaux... Cet accueil console ma vieillesse et me fait oublier les rigueurs de la société envers moi, envers vous, mes enfants.

CUPIDON.

Cette coquine de société ! si je pouvais lui crever les yeux !

JUPITER.

Je vous remercie du fond du cœur ; je remercie surtout le noble baron de Saint-Didier qui n'a cessé d'adoucir ma captivité en m'envoyant de Paris tout ce qui peut flatter mes goûts de vieillard. Un fils n'est pas meilleur pour son père.

CUPIDON, *donnant un mouchoir à Jupiter.*

Essuyez vos larmes, grand-papa. (*Il met le mouchoir dans sa poche.*)

JUPITER.

Merci, Cupidon... (*En désignant Cupidon.*) Encore une victime de la société... un innocent.

CUPIDON.

Oui, un innocent à peine né.

JUPITER.

Ce n'est pas que les galères... Tenez, on les a calomniées.

CUPIDON.

Oh ! oui, grand-papa.

JUPITER.

Il faut y avoir vécu pour les apprécier.

CUPIDON.

Certainement.

JUPITER.

Où est-on plus sûr d'être à l'abri du créancier ? Il vous poursuit partout, il s'arrête à l'entrée du bain, au frontispice duquel c'est pour le créancier et non pour nous que l'on a écrit : « *Laissez toute espérance !* » Le bain, au contraire, est le vrai séjour de l'espérance pour le forçat... à peine y est-il entré, qu'il espère en sortir. On appelle les bagnes un enfer ! Erreur ! erreur ! Dans cet enfer on n'y a ni fils à placer, ni filles à marier, ni femme à surveiller. Ici, du moins, l'on ne traîne qu'un boulet ; dans le monde combien n'en traîne-t-on pas ?... Le boulet de l'ambition, le boulet de l'orgueil, le boulet de l'amour, le boulet du ménage. C'est un grand philosophe celui qui a gravé sur nos fers : « Liberté. » J'écris sur les fers de ceux qui se croient libres : « Douleur, désespoir, servitude ! »

CUPIDON.

Prenez garde, grand-papa, vous allez être éloquent.

JUPITER.

! Passons au motif de notre réunion. Vous savez que le baron de Saint-Didier, que le comte de Malivore, que voilà, et le savant Keller, ont été récemment envoyés ici, par suite de la foudroyante

réapparition de notre ennemi commun, l'exécrable Pied-de-Fer, que nous croyions tous mort et enterré en Chine.

CUPIDON.

Il n'y a qu'une Chine dont on ne revienne pas.

JUPITER.

Mais ce que vous ne savez pas encore... Frémissez...

CUPIDON.

Nous avons frémi. C'est fait.

JUPITER.

Il a été nommé il y a quinze jours lieutenant criminel.

TOUS.

Lui ! lui !

SAINT-DIDIER.

Nous sommes perdus pour toujours.

MALIVOR, à part.

Comme c'est rassurant ! Qu'est-ce que je vais faire dans cette maudite galère !

BOURGUIGNON.

Plus d'espoir de sortir jamais d'ici.

JUPITER, avec assurance.

Vous sortirez tous d'ici. (*Étonnement général.*)

TOUS.

Et quand !

SAINT-DIDIER.

Et quand ?

JUPITER.

Bientôt !

TOUS.

Bientôt !

JUPITER.

Et une fois libres... vous pourrez exercer vos industries avec la plus parfaite impunité. (*Mouvement général.*)

TOUS.

L'impunité !

MALIVOR, à part.

Quelle canaille !

JUPITER.

La plus parfaite. Pour vous, plus rien à craindre, ni gardes, ni maréchaussée, ni geôliers, ni prisons, ni bagnes, ni potence.

CUPIDON.

Comme c'est beau ! comme c'est beau ! Ah ! c'est trop beau !

JUPITER.

Grâce aux trois millions que le baron de Saint-Didier m'a

fait passer en cinq ans, j'ai pu enfin réorganiser, reconstruire en silence, notre vaste, notre superbe association,

TOUS,

Pas possible !

JUPITER,

Elle est ressuscitée, elle est encore debout,

TOUS, *avec joie.*

Ah !

JUPITER,

Oui, la société est à vous si vous voulez la prendre.

CUPIDON,

Fichtre ! nous la prenons, grand-papa.

JUPITER.

Écoutez !

TOUS,

Écoutons !

CUPIDON, *jetant les yeux autour de lui pour s'assurer qu'on ne les écoute pas,*

Et regardons.

JUPITER.

Comme ce plan, comme cette association reposent sur un secret, et que d'une manière ou d'une autre, je ne dois pas vivre longtemps...

CUPIDON, *avec douleur.*

Ah ! grand-papa !

JUPITER.

Vous m'avez donc cru immortel...

SAINT-DIDIER, *à Malivor.*

Le mot du feu roi.

MALIVOR.

Ils volent tout.

JUPITER.

Comme je ne dois pas vivre longtemps, j'ai jugé indispensable de vous dire à vous, mes capitaines, à vous, mes favoris, ce secret qui fait la base, la force, qui est le lien, l'âme de notre association... Le chevalier Keller que j'ai fait évader la semaine dernière veille au dehors, moi je travaille au dedans... Écoutez !..

LAFLEUR, *au fond.*

Chut ! on fait un signal ! soyons sur nos gardes.

JUPITER.

Rompons les chiens ! Allons, du mouvement, des gestes...

agitons-nous... ayons l'air de nous amuser, de jouer la comédie...
Jouons la comédie!

CUPIDON.

Oui, grand-papa, la comédie...

TOUS.

Mais votre secret?

CUPIDON.

La comédie d'abord...

JUPITER.

Eh bien, la comédie vous dira le mot du secret. (*Tous les galériens se rangent de chaque côté du théâtre; Jupiter est seul au milieu. Le rideau se lève.*) Je représente un grand seigneur. (*Il prend des airs fabuleux de marquis.*) Il est minuit, je sors d'un hôtel magnifique avec dix mille livres en or que j'ai gagnées au jeu. Des voleurs se jettent sur moi! (*Tous les galériens se précipitent vers Jupiter qui les écarte en riant.*) Deux suffisent... Vous me prenez mon or... Vous m'arrachez mes bagues, mes épingles de diamant... Tout à coup...

SAINT-DIDIER, venant du fond.

Silence! on vient.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAYMOND, déguisé en galérien, un paquet sous le bras.

RAYMOND, d'un air effaré, d'une voix saccadée.

Vous êtes trahis!

TOUS, l'entourant.

Trahis!

RAYMOND, en regardant derrière lui.

Personne ne m'a suivi? Ecoutez: Je me reposais derrière un des madriers qui sont près du bassin de carénage; j'étais couché, j'ai aperçu l'inspecteur général des galères qui cherchait à lier conversation avec un forçat. Ils ont marché quelque temps ensemble, puis ils sont venus s'asseoir sur la grosse pièce de bois derrière laquelle j'étais caché. Voici leur conversation... Vingt mille livres, les voilà, et ta grâce demain si tu me dis, car tu le sais, où est la fille de Raymond que tu as enlevée il y a quinze jours. Je suis Raymond, je suis son père, je suis Pied-de-Fer!

SAINT-DIDIER, avec explosion.

L'inspecteur général, c'était Raymond! c'est Pied-de-Fer!

TOUS.

Pied-de-Fer!

SAINT-DIDIER.

Et nous ne l'avons pas reconnu ! Il est ici !

RAYMOND.

Il n'y est plus.

SAINT-DIDIER.

Parti !

TOUS, *avec véhémence.*

Parti !

CUPIDON.

Sans recevoir nos adieux. Ah ! c'est mal !

JUPITER, *à Raymond.*

Continue.

RAYMOND.

« Je vais vous dire où est sa fille, a répondu le galérien épouvanté de cette apparition, c'est moi qui l'ai livrée entre Pontoise et Mantes, à la maîtresse du comte de Malivor ? »

SAINT-DIDIER.

Mais ce galérien, c'est donc Estafilade ?

JUPITER, *aux galériens.*

Enfants ! autour de moi ! le grand conseil... et chacun son avis. *(Tous les galériens, excepté Raymond, font cercle autour de Jupiter. Ils délibèrent tout bas. Raymond est à gauche sur le devant qui écoute.)*

MALIVOR, *à droite, à lui-même.*

Valentine livrée à Nancy... C'était donc là le secret de ma délivrance ?... Valentine ma caution... Mais cette caution s'envole, et moi je reste.

SAINT-DIDIER, *au milieu du groupe.*

Ce misérable Estafilade trahira donc toujours ! Il a tenu Pied-de-Fer, et au lieu d'appeler, de crier, de nous le livrer, vivant ou mort, il s'est livré à lui. Oh ! maintenant Pied-de-Fer sait où est sa fille ; maintenant il la délivrera quand il voudra ; maintenant... maintenant il se rit de nous qu'il est venu insulter jusque sur les bancs des galères. Il nous échappera donc éternellement !

MALIVOR.

Ainsi me voilà condamné à rester ici à perpétuité, et dans une charmante société encore. Je vais prendre l'air. *(Il fait un mouvement pour s'éloigner.)*

BOURGUIGNON, *sortant du cercle formé autour de Jupiter. Arrêtant Malivor.*

On ne s'en va pas ! tu es donc un traître, toi aussi ! *(Mouvement général.)*

MALIVOR, *résistant.*

Décidément, je m'ennuie aux galères.

RAYMOND, *pendant que les forçats retiennent Malivor; à part.*

Estafilade ne m'a pas trompé; leur rage confirme sa déposition. Valentine est retrouvée,

JUPITER, *aux galériens.*

Ainsi c'est votre avis, mes enfants, ce traître d'Estafilade doit avoir sa récompense?

TOUS.

Oui! oui!

JUPITER.

Sur-le-champ?

TOUS.

Oui! oui! oui!

SAINT-DIDIER, *allant à Raymond.*Mais qui es-tu, toi? *(Les galériens font un cercle attentif autour de Raymond.)*

TOUS.

Oui, qui es-tu, toi?

RAYMOND.

Qui je suis? Ceci va vous répondre, *(Il déploie l'habit de l'inspecteur général.)*

SAINT-DIDIER.

L'habit de l'inspecteur général, l'habit de Pied-de-Fer!

JUPITER.

Ensanglanté!

SAINT-DIDIER, *avec joie.*

Tu l'as tué!

RAYMOND.

Poignardé quand il a été seul, jeté ensuite dans le bassin du carénage, *(Murmures flatteurs.)*

SAINT-DIDIER.

Mort! mort enfin!

JUPITER. *(Il serre Raymond contre lui.)*

Nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage sur toi; tu es un des nôtres, reçois l'accolade.

MALIVOR, *à part.*

Ah! quelle canaille!

JUPITER.

Tu as assez fait; à nous le reste! *(Aux galériens.)* Voyons! décidez: quel blâme infligerons-nous au traître?

CUPIDON.

Oui, avec quoi le taquinerons-nous?

LAFLEUR.

Le poignard !

JUPITER.

Le sang est un dangereux témoin.

POITEVIN.

Le poison !

CUPIDON.

C'est trop lent.

BOURGUIGNON.

La noyade ?

CUPIDON.

Ca fait du bruit ; ça attire les curieux ; écoutez-moi. J'ai un moyen, il est bon ; je l'ai inventé ; voici : L'imprudent va venir... pas de menaces, c'est commun ; pas de coups, c'est va-nu-pied. Au contraire, qu'un visage riant l'accueille ; félicitons-le sur le soin qu'il a mis à bien veiller autour de nous pendant que nous étions à comploter.

SAINT-DIDIER.

Jusqu'ici je ne vois pas...

CUPIDON.

Attendez... Qu'est-ce donc qui vous presse ? vous êtes tous ici à perpétuité ? Tout en félicitant, disais-je, le capitaine Estafilade, nous marcherons sur lui, nous l'entourerons affectueusement, étroitement ; nous le presserons comme s'il était dans une grande foule pour voir le feu d'artifice ; et à force de l'entourer, à force de le presser, à force de l'écraser d'attentions délicates... vous ferez ensuite quelques pas en arrière... il sera...

JUPITER.

Il sera...

CUPIDON.

Il ne sera plus !

LAFLEUR.

Le voici.

MALIVOR, *à part*.

Si je pouvais prévenir ce monsieur...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ESTAFILADE.

JUPITER.

Arrivez donc, capitaine Estafilade !

ESTAFILADE.

Eh bien, sacrebleu ! le conseil est-il fini ?

CUPIDON.

Capitaine Estaflade, soyez le bienvenu !

TOUS, *avec force salutations.*Capitaine Estaflade !... (*Les galériens entourent Estaflade.*)

CUPIDON.

Capitaine, acceptez nos plus sincères, nos plus chauds remerciements... (*Il marche sur Estaflade; les autres galériens le suivent et resserrent de plus en plus le cercle autour du capitaine.*)

ESTAFLADE.

Avez-vous fini de délibérer ?

CUPIDON.

Grâce à vous, capitaine ; vous nous avez couverts de votre loyale vigilance ; merci, capitaine !

TOUS.

Merci ! merci ! merci !

ESTAFLADE.

Vous me pressez d'une manière... c'est trop d'honneur...

CUPIDON.

Vous n'échapperez pas à notre tendresse... non !

TOUS.

Non ! non ! non ! (*Ils l'entraînent à gauche ; on entend Estaflade qui pousse des cris ; puis ils reviennent peu à peu. A la vue du meurtre, Raymond s'est détourné. Malivore est à droite la figure cachée dans ses mains.*)

JUPITER, à Bourguignon.

Eh bien !...

BOURGUIGNON.

Dans le bassin du carénage.

POITEVIN.

Avec l'inspecteur général.

RAYMOND, à part.

Le plus lâche est mort, restent les plus dangereux.

CUPIDON.

Le pied lui aura glissé... Maintenant, grand-papa, reprenons la comédie.

JUPITER.

Oui ; mais rapidement... car l'heure décisive approche. Où en étions-nous ?

CUPIDON.

Des voleurs vous prenaient votre or, tout à coup...

JUPITER, désignant quelques galériens.

Ah ! oui ! ces messieurs... tout à coup survient le guet.

CUPIDON.

Ah ! c'est affreux !

JUPITER.

On vous arrête... après quelques pas faits dans les rangs du guet, vous vous écriez... ô Jupiter !... et l'officier se hâte de vous délivrer.

TOUS.

Comment ? comment ?

JUPITER.

Posons que l'officier du guet ne vous délivre pas : vous êtes conduits au Grand-Châtelet...

CUPIDON.

Grand-papa, ça s'embrouille.

JUPITER.

Ça s'éclaircit... Traduits devant le tribunal, vous vous arrangez de manière à glisser le mot Jupiter dans votre défense.

SAINT-DIDIER.

Je comprends !

CUPIDON.

Oui, mais nous ne comprenons pas...

JUPITER, à Cupidon.

Innocent... (*Aux galériens.*) Dans notre belle France de 1720, toutes les charges s'achètent à prix d'argent : depuis la charge de maîtresse du roi jusqu'à celle de garde-chiourme. Vous savez cela, n'est-ce pas ?

TOUS.

Oui ! oui ! oui !

JUPITER.

Eh bien ! moi, j'ai acheté les charges de la moitié des officiers du guet, les charges de la moitié des juges au Châtelet, les charges de la moitié des geôliers et des garde-chiourmes... Et ces charges, je les ai données aux membres de notre association.

TOUS.

Admirable !

JUPITER.

Eh bien ! comprenez-vous, maintenant... ce sont des voleurs qui, désormais, vous arrêteront...

CUPIDON, avec exclamation.

Un fin !

MALIVOR, à part.

Oui, comptez-y, mes tout bons...

JUPITER.

Ce sont des voleurs qui, sur le mot de passe que je vous ai dit, vous jugeront et vous acquitteront... Ce sont des voleurs comme vous, comme moi, qui vous garderont dans les bagnes et qui, à un moment donné, vous laisseront évader.

CUPIDON.

C'est étourdissant de génie, grand-papa.

JUPITER.

Jupiter ! voilà le mot de l'énigme... Jupiter ! voilà le mot du secret.

RAYMOND, *avec enthousiasme.*

Je le tiens !

SAINT-DIDIER, *à part, observant Raymond.*

Ce cri !... Est-ce que ?... (*Six heures sonnent à une grosse cloche ; le jour commence à baisser.*)

CUPIDON.

C'est l'heure du coucher.

JUPITER.

C'est l'heure du réveil ! (*Mouvement général.*) Partez ! soyez libres ! Moi, je reste... Loïn d'ici, j'aurais le mal du pays...

BOURGUIGNON.

Partir ! Mais les chiens de garde ?

JUPITER.

Empoisonnés.

POITEVIN.

Mais les garde-chiourmes ?

JUPITER.

Associés !

LE GÉNÉALOGISTE.

Mais nos fers ?

JUPITER.

Ils sont sciés !

TOUS.

Sciés ?

CUPIDON.

Regardez ! Je les ai sciés pendant votre sommeil. (*Ils défont leurs fers. Aux galériens.*) Maintenant, partons, volons ! (*À Jupiter.*) Adieu, grand-papa !

JUPITER.

Cher enfant !... Maintenant, tout est dit : adieu ! adieu !...

CUPIDON.

Grand-papa, ne vous désolez pas ; je reviendrai...

JUPITER.

J'y compte bien ! (*Aux galériens.*) Sortez, sortez tous ! (*Tous les galériens saluent avec respect Jupiter.*)

SAINT-DIDIER, à Raymond tandis que le défilé a lieu.

Sais-tu de nous tous celui qui ne sortira pas d'ici ? C'est toi, Pied-de-Fer ! (*Il lève son poignard sur Raymond.*)

RAYMOND.

C'est toi ! (*Il tire un coup de pistolet sur Saint-Didier, qui tombe. Au coup de pistolet de Raymond, qui semble un signal, on entend une décharge de mousqueterie. Les forçats débouchent sur le théâtre, plusieurs tombent blessés ; la maréchaussée arrive et couche en joue ceux qui sont à genoux et qui demandent grâce.*)

SAINT-DIDIER, d'une voix mourante.

Pied-de-Fer, en me tuant, c'est ta fille que tu viens de tuer... Tu verras ! (*Le canon gronde. — Tableau.*)

SEPTIEME TABLEAU.

Le décor représente deux pavillons élégants qui occupent le devant du théâtre et placés, l'un à droite, l'autre à gauche du spectateur. Ces deux pavillons sont exactement semblables : un étage ; cet étage a deux croisées, l'une ouvrant sur le théâtre, l'autre du côté de la salle. Les portes de chacun de ces pavillons ouvrent latéralement. Au milieu, entre les deux pavillons, est une petite pyramide, sur laquelle est un méridien. — Au pied de cette pyramide, est une grosse pierre, sculptée de façon à représenter un banc dont le dessous se lève pour servir à l'action vers la fin du tableau. — Au fond à gauche, tenant au pavillon, est une grille en fer doré qui s'arrête vers le milieu du théâtre et qui tient à un petit mur qui se prolonge ; le tout traverse le théâtre. — Au fond, dominant la grille et le mur, on voit le château ; quelques arbres devant. Le jour baisse peu à peu.

SCENE I.

M^{me} RAYMOND, VALENTINE, NANCY, GAUTHIER.

Madame Raymond, dans une toilette moins simple qu'aux actes précédents, est assise au milieu sur le banc de pierre ; elle a une main dans celle de Valentine, l'autre main dans celle de Nancy. — Près de Valentine, et regardant M^{me} Raymond avec intérêt, Gauthier se tient debout et attentif.

M^{me} RAYMOND.

C'est un grand bonheur pour moi de me trouver au milieu de

vous, mes enfants : voilà comment il ne faut jamais désespérer de rien dans ce monde. Qui m'eût dit, ce matin, quand je pensais avec tristesse à la disparition de ma petite fille chérie, que je croyais à jamais perdue, qui m'eût dit que ce soir, grâce à vous, ma bonne Nancy, ma main serait dans la sienne ?

NANCY.

Je vous remets ma prisonnière, madame Raymond.

M^{me} RAYMOND.

Quoi ! c'est vous !...

GAUTHIER.

Vous ! madame.

NANCY.

Moi-même qui ai enfermé dans ce cachot bien noir... (*Elle montre le pavillon de droite*), qui ai condamné au pain et à l'eau votre horrible petite-fille.

VALENTINE.

Si je vous avais eus près de moi tous les deux, vous et mon bon père, je n'aurais jamais goûté, grand'maman, un repos plus complet et plus doux.

M^{me} RAYMOND, à Nancy.

Mais pourquoi, vous qui nous aimez tant, l'avoir ainsi dérobée, cachée à nos yeux ?

GAUTHIER.

Oui, pourquoi ?...

NANCY, montrant une lettre.

Cette lettre que j'ai reçue de Brest ce matin, et après la lecture de laquelle je vous ai immédiatement envoyé chercher à Paris, va jeter dans votre esprit autant de clarté que de joie. Vous connaissez cette écriture ?... (*Elle met la lettre sous les yeux de M^{me} Raymond.*)

M^{me} RAYMOND.

De mon fils !

NANCY.

Ecoutez ! (*Elle lit.*) « Madame, je commence par vous par-
» donner la douleur profonde que vous m'avez causée en vous
» vengeant sur ma fille du mal que j'ai été forcé de faire à M. le
» comte de Malivor. Inutile de vous dire comment j'ai découvert
» que c'est vous, madame, qui avez fait disparaître Valentine,
» j'aimerais mieux vous apprendre tout de suite, afin que vous ren-
» diez générosité pour générosité, que M. de Malivor est libre
» par moi. Sa légèreté coupable... bien coupable, méritait une
» leçon sévère ; il l'a reçue, il ne l'oubliera pas. Dans cinq jours,
» le temps rigoureusement nécessaire pour aller de Brest à Paris,
» M. de Malivor vous sera rendu. Nous nous présenterons en-

» semble au château de la Garenne où je suis sûr de vous trouver
» ainsi que celle que vous n'avez plus aucun intérêt à éloigner de
» mes embrassements. Agréez, madame, l'expression de ma sin-
» cère estime. »

M^{me} RAYMOND.

Mon fils me serait bientôt rendu !

NANCY.

Demain infailliblement. Voyez la date : il y a aujourd'hui cinq jours qu'il a dû quitter Brest avec M. de Malivor. Ils n'arriveront plus ce soir. (*Elle regarde l'heure à sa montre.*) Il est déjà tard... dix heures. C'est donc pour demain, vous passerez du moins une bonne nuit, madame Raymond.

M^{me} RAYMOND.

La meilleure qu'aura goûtée ma vieillesse. Valentine, ton père va être au milieu de nous.

VALENTINE.

Oui, bonne maman, nous sommes bien heureuses.

M^{me} RAYMOND, l'embrassant.

Ces émotions... (*Elle se lève.*)

NANCY.

Elles demandent du repos... Votre chambre est prête : c'est la mienne ; dans ce pavillon où je vous ai reçue tantôt à votre arrivée... (*Elle indique le pavillon de gauche.*) C'est mon logement d'été, mais je vous le cède bien volontiers, madame Raymond, pour que vous soyez près de votre petite-fille.

M^{me} RAYMOND.

Tant de soins...

NANCY.

Et quant à vous, monsieur Gauthier, qui ne devez pas passer la nuit ici, vous allez retourner à Paris. La route est belle, l'aubépine est en fleur ; vous penserez à celle que vous quittez et que bientôt vous ne quitterez plus.

GAUTHIER.

Mais si j'allais me loger dans le village voisin ?...

NANCY.

Le village le plus voisin, c'est Paris.

VALENTINE.

A pied jusqu'à Paris !

NANCY.

Voyez-vous le grand malheur, à vingt-trois ans !... Allons, partez, monsieur... Et nous... (*Elle tend la main à M^{me} Raymond.*) allons rêver au bonheur qui nous attend au réveil.

GAUTHIER.

Adieu, mesdames, adieu !

NANCY, *à part*.Il a bien du mal à se détacher d'ici. (*Haut.*) Adieu, monsieur, adieu !GAUTHIER, *bas à Valentine*.

Pensez à moi !

VALENTINE, *bas à Gauthier*.

A mon père et à vous.

GAUTHIER.

Ah ! je m'en vais content.

NANCY.

Oui ; mais vous ne vous en allez pas.

GAUTHIER.

Bonsoir, mesdames !... (*A Valentine.*) Bonsoir !

VALENTINE.

Bonsoir !

NANCY.

Enfin, il s'éloigne... mais il ne ferme pas la grille... Je ne jurerais pas... De ce côté, mademoiselle. (*Elle pousse doucement Valentine du côté du pavillon de droite.*) Et nous, de ce côté, madame Raymond. Appuyez-vous sur moi. (*Elle se dirige avec M^{me} Raymond vers le pavillon opposé.*)

. SCENE II.

KELLER, *qui est entré par le fond à droite, après avoir regardé attentivement autour de lui ; il tient une petite lanterne. Il sort une lettre de sa poche ; il lit.*

« Mon cher fils, le succès de votre évasion a comblé de joie la
 » grande famille ; c'est qu'elle comprend toute l'importance de
 » votre présence au pavillon de la Garenne. Vous seul, dans le
 » cas peu probable, mais possible, où elle n'aurait pas le même
 » bonheur que vous dans sa fuite, vous seul, mon cher fils,
 » pouvez sauver ceux du dehors qui sont liés à notre association.
 » Or, si dans cinq jours, je me plais à vous le rappeler, mon cher
 » fils, à six heures du soir, vous n'avez pas vu revenir le baron
 » de Saint-Didier, ne doutez plus du sort fatal qui nous aura été
 » réservé à tous. Mettez aussitôt le feu au château de la Garenne,
 » afin que nos archives soient brûlées, que tout périsse dans les
 » flammes. Votre père bien affectueux, JUPITER » (*En repliant la lettre.*) Tout se fera, tout va se faire. (*Regardant la place où est la pyramide.*) Les archives sont dans ce trajet souterrain qui lie

les deux pavillons; et, chose inouïe, ici la mère de Pied-de-Fer, là sa fille.. On serait la Providence qu'on n'arrangerait pas mieux les choses.

SCENE III.

NANCY, KELLER.

NANCY, *sortant du pavillon, en voyant Keller elle pousse un cri.*

Ah!

KELLER, *après avoir fermé la porte du pavillon d'où est sortie Nancy, et après avoir mis la clef dans sa poche.*

Je suis Keller!

NANCY.

Je vous reconnais... oui...

KELLER, *après être allé fermer l'autre pavillon et en avoir gardé la clef.*

L'ami du baron de Saint-Didier et du comte de Malivor.

NANCY.

Ces portes que vous fermez... Pourquoi?

KELLER.

Nous pourrions être surpris.

NANCY.

Mais enfin, me direz-vous, monsieur... à cette heure...

KELLER.

A cette heure, le comte de Malivor est mort, madame.

NANCY.

Mort!... mort!... Ah! c'est une sinistre imposture; il va venir, je l'attends... Mort!

KELLER.

Le comte a été fusillé ou pendu, mais plus probablement fusillé.

NANCY.

C'est exécrable, ce que vous inventez là... Pourquoi mort, pourquoi fusillé?

KELLER.

Le comte faisait partie d'une bande de galériens qui ont tenté de s'évader; ils ont été découverts... on les a mitraillés... c'est l'usage.

NANCY.

Mais la preuve, la preuve de ce que vous avancez!... la preuve, monsieur!...

KELLER.

Si leur plan d'évasion eût réussi, le comte de Malivor et le

baron de Saint-Didier devaient être ici ce soir à six heures. Il est dix heures et demie, madame.

NANCY.

Dix heures et demie.

KELLER.

Ils n'ont pas paru, ils sont tous morts.

NANCY.

Votre impitoyable exactitude se trompe : monsieur le comte de Malivor devait être ici ce soir, c'est vrai, mais avec monsieur Raymond et non avec le baron de Saint-Didier. Votre erreur rend votre odieuse nouvelle impossible. Cette lettre de monsieur Raymond, cette lettre... (*Elle se dispose à lire la lettre.*)

KELLER.

Cette lettre est un mensonge, j'en ai écouté la lecture, caché là... (*Il montre le fond à droite.*)

NANCY.

Un mensonge !

KELLER.

Un piège dans lequel vous avez donné... Après avoir tué le comte, Raymond ne pouvait vous arracher sa fille qu'en vous trompant. Il vous a trompée. Il reviendra, mais seul.

NANCY.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais alors cet homme est un monstre... Assassiner le comte et écrire cette lettre toute pleine de pardon pour lui, d'affection pour moi ! Cette lettre un mensonge... Ah ! tenez, je doute encore...

KELLER.

Madame, comme femme ou comme maîtresse du comte de Malivor...

NANCY, *vivement.*

Sa femme, monsieur !

KELLER.

Eh bien, comme sa femme, depuis son arrestation, vous avez déjà été appelée deux fois devant le président du Grand-Châtelet.

NANCY.

C'est vrai...

KELLER.

Vous étiez suspecte à la justice ; maintenant vous allez être poursuivie par elle.

NANCY.

Moi !

KELLER.

Suivez mon conseil, partez sur-le-champ, quittez à l'instant même ce château.

NANCY.

A l'instant !

KELLER.

Suivez mes conseils et ne les raisonnez pas ; quittez à l'instant ce château, madame.

NANCY.

Mais...

KELLER, *d'une voix sombre.*

Madame, je n'ai pas prononcé dix paroles inutiles dans ma vie. Fuyez !

NANCY.

Mais ces deux femmes, les laisser seules...

KELLER.

Monsieur Raymond sait qu'elles sont ici... il viendra les chercher. Fuyez, vous dis-je, il n'est presque plus temps.

NANCY.

Votre inexplicable sollicitude pour moi m'épouvante. Les gens du roi vont-ils m'arrêter ? Ce que vous taisez est mille fois plus effrayant que ce que vous dites. Que savez-vous ?

KELLER.

Partez ! je vous en conjure. *(Il saisit Nancy par le bras.)*

NANCY.

Mais je ne puis partir ainsi ; j'ai des gens, des domestiques...

KELLER

Retards mortels, soins inutiles, venez !

NANCY.

Vous m'entraînez, vous me parlez de danger, et je ne vois que vous. Le danger, c'est donc vous ? C'est vous !

KELLER, *voulant plus vivement encore entraîner Nancy.*

Venez donc.

KELLER.

Non, Monsieur ! Quelque chose me le dit, ce n'est pas moi que vous voulez sauver, ce sont ces deux femmes que vous voulez perdre... Oui... c'est elles ! L'une la mère, l'autre la fille de votre plus redoutable ennemi. Que venez-vous faire ici ? Pourquoi m'avez-vous pris ces clefs ? Je vais appeler, je vais appeler... je vais appeler !

KELLER.

Il n'y a plus personne au château.

NANCY.

Personnel... mes domestiques...

KELLER.

Ils sont loin.

NANCY.

C'est vous qui les avez éloignés. Ah! oui, ces deux femmes sont perdues. Je le suis aussi, vous allez sans doute...

KELLER.

Vous tuer?... non, Madame... je me retire. Souvenez-vous de mes instances pour vous sauver... adieu! (*Il sort par la grille.*)

NANCY, à part.

Il s'en va, me serais-je trompée? (*Elle court fermer la grille sur Keller qui se trouve dehors. — Haut.*) Mais les clefs des deux pavillons... les clefs, Monsieur!

KELLER, revenant et jetant les clefs à travers les barreaux de la grille.

Les voilà, Madame! (*Il se retire à pas lents en disant à lui-même*) : Je n'en ai pas besoin pour revenir.

SCÈNE IV.

NANCY, seule, après avoir ramassé les clefs.

Que veut dire?... Il s'en va tranquillement... il me remet ces clefs... que de ténèbres étouffantes amassées autour de moi! Où est la vérité? où est le mensonge? Monsieur de Malivore a-t-il été tué? Tué!... Je ne puis le croire... Je n'ai que de l'effroi... pas de colère, pas de vengeance dans le cœur. Ces deux femmes ne m'ont rien fait d'ailleurs... elles reposent avec confiance sous mon toit... j'ai besoin de les voir... de m'assurer... (*elle met une clef dans la serrure du pavillon de gauche.*) Cette clef n'ouvre pas... me suis-je trompée? (*elle essaye l'autre clef.*) Celle-ci non plus... (*elle court à l'autre pavillon fait rapidement le même essai.*) Je ne puis plus en douter, ces clefs ne sont pas celles du pavillon... Keller les a changées... mes doutes reviennent, mes terreurs redoublent... L'inconnu qui plane autour de moi me glace. J'ai le frisson au cœur. Il me semble qu'il va se produire ici quelque malheur affreux... Que faire?... Quel secours invoquer?... Personne autour de moi... Seule!... l'isolement! la nuit! Il faut pourtant... Ah! la cloche du château!... Oui... je sonnerai moi-même... on viendra... Tous les environs accourront à mon secours... Le vôtre est le premier que j'invoque, ô mon Dieu, mon Dieu! (*Elle sort par le fond à droite. Sitôt la sortie de Nancy le dessus du banc se lève, on voit paraître Keller qui en sort tenant toujours sa lanterne, il est dans des nuages de fumée, il referme vivement le dessus, et après avoir regardé autour de lui.*) C'est fait, la même flamme les atteindra... (*Il sort par le devant à gauche. On aperçoit Raymond derrière la grille.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, seul, derrière la grille.

Ce doit être ici... je n'ai vu ce château qu'une fois, et la nuit.

Mais, oui... c'est bien ici. Sonnonn! (*Il cherche le cordon de la cloche.*) Pas de cordon! (*Il monte sur une des barres transversales de la grille.*) La cloche enlevée... que veut dire?... N'y aurait-il personne? Cependant il me semble... oui, je vois de la lumière derrière les carreaux de cette fenêtre. (*Il indique la pavillon de droite.*) A celle-ci pareillement. (*Il désigne le pavillon de gauche.*) Il y a du monde; comment se faire entendre? quel silence! On dirait que la lumière de ces deux pavillons devient plus vive. (*Ici la cloche du château commence à tinter.*) Une cloche! ce n'est pas l'heure qu'elle sonne... c'est une espèce d'appel, de signal d'alarme... que signifie? (*Regardant les deux pavillons.*) Mais ces clartés deviennent de plus en plus ardentes... serait-ce le feu?... La cloche sonne toujours... Mais oui, c'est le feu! je l'entends gronder maintenant, et personne n'est là!... Pas une échelle pour franchir cette grille...

M^{me} RAYMOND, au fond du pavillon de gauche, d'une voix sourde et lointaine.

Au feu! au feu! au feu!

RAYMOND grimpe à la grille du côté qui tient au petit mur, le franchit, et vient se placer entre les deux pavillons dont les croisées rougissent de plus en plus.

Mais accourez! du monde!... Quelqu'un! quelqu'un!

M^{me} RAYMOND, de l'intérieur.

Au secours! au secours!

RAYMOND, avec douleur.

C'est la voix de ma mère! (*Il s'élance vers la porte du pavillon de gauche.*) Fermée! fermée! (*Il la secoue.*) On! fermée! (*Il frappe.*) Ouvrez! ouvrez donc!

VALENTINE, de l'intérieur du pavillon de droite.

A moi! à moi! au secours!

RAYMOND, exaspéré.

Valentine!... elle est là!... (*Il court vers le pavillon de droite*) Fermé aussi! les clefs enlevées... mes brigands sont ici. (*L'ardeur des flammes redouble d'activité des deux côtés. La cloche continue à sonner le tocsin.*)

RAYMOND.

Au nom du ciel! à mon aide! personnel toujours personnel! mais quelque chose, quelque chose! pour briser ces portes, une hache, du fer, une pierre!

M^{me} RAYMOND, de l'intérieur, d'une voix lamentable.

Raymond! Raymond! (*Il pousse un cri d'exclamation, tire*

son épée, la brise et court enfoncer le tronçon resté au pommeau dans la serrure du pavillon de gauche, où est sa mère. La serrure tombe avec bruit.) Brisée! (Ouvrant la porte.) Ah! (Il va s'élancer dans l'escalier.)

VALENTINE, du fond du pavillon.

Mon père! mon père! les flammes! les flammes! (Elle pousse un cri déchirant.) Ah! (Raymond va pour s'élancer au pavillon de droite. On entend encore la voix de sa mère.)

M^{me} RAYMOND.

Mon fils! ah!

RAYMOND.

Mon enfant!... mais je ne puis pas laisser mourir ma pauvre mère... celle qui m'a donné la vie... (Il retourne rapidement au pavillon de sa mère.)

VALENTINE, comme si elle expirait.

Ah! (Raymond a disparu dans le pavillon de gauche, celui où est sa mère. — Au même instant les flammes, dont la violence n'a cessé de s'accroître, brisent les carreaux du pavillon, les poutres, les tuiles tombent, puis l'intérieur du pavillon lui-même s'écroule avec fracas au milieu de la fumée. — On croit Raymond écrasé. — A ce moment une foule de paysans brisent la grille. — Nancy, livide et pâle, est revenue près du pavillon de gauche, contemplant d'un regard terrifié cette scène de désolation. — Les paysans ont brisé la porte du pavillon de droite.)

RAYMOND sort par le pavillon de droite, portant sur un bras madame Raymond et sur l'autre Valentine, l'une et l'autre à demi évanouies. Il les dépose sur le banc.

Seigneur, soyez béni! Ma fille et ma mère! (Il tient longtemps embrassées madame Raymond et Valentine.) Je suis un bon fils, n'est-ce pas?

VALENTINE.

Et un bon père. (Rumeurs au dehors.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GAUTHIER, MALIVOR, ces deux derniers traînent Keller avec une chaîne passée autour de son cou.

LA FOULE.

Mort! mort à l'assassin!

RAYMOND, s'interposant.

Arrêtez!

GAUTHIER.

Ramené au château par le tocsin, j'ai vu à quelques pas de la

ville cet homme qui contemplait l'incendie avec une joie féroce. Je l'ai reconnu.

MALIVOR.

C'est moi qui ai prêté la chaîne, je la rapporte comme un doux souvenir de mes voyages sur mer.

KELLER.

Pied-de-Fer, tu triomphes : tu n'as plus rien à craindre, je suis le dernier d'une association qui ne peut plus exister, car tous les noms des autres ne sont plus que de la cendre. (*À la foule.*) Vous croyez que les hommes comme moi sont pendus ou roués... Allons donc!... (*Il chancelle.*) Ils meurent, voilà tout. (*Il tombe.*)

RAYMOND, le regardant.

Le poison...

KELLER, expirant.

Monsieur le comte, je vais voir si l'on s'enlue là-haut.

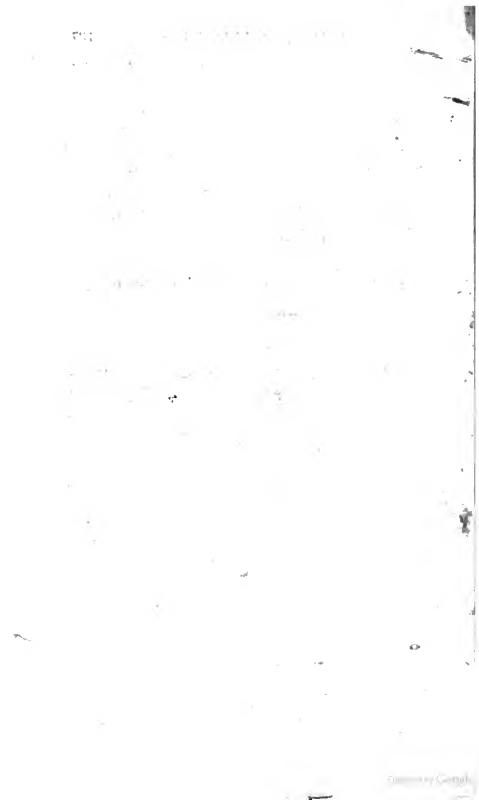
NOTE.

L'air de la pastorale chantée dans l'acte du bain est de M. Alexandre Michel. M. Adolphe Vaillard, à qui il faut s'adresser pour l'avoir, l'a arrangé pour l'orchestre. Je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi, pour remercier ces deux artistes de l'esprit et du goût qu'ils ont apportés dans cette composition si originale.

AUTRE NOTE.

Quoique par leur nombre et leur caractère les décors de ce drame n'entraînent pas hors des dépenses ordinaires, les directeurs peuvent toutefois en modifier quelques-uns. Ainsi le dernier tableau se passerait à la rigueur du banc de pierre surmonté d'un méridien, et qui s'ouvre pour laisser un passage à Keller quand il vient de mettre le feu au trajet souterrain qui lie les deux pavillons. Keller, qui connaît tous les détours du château, peut revenir par un des côtés, en ayant soin seulement d'indiquer avec netteté qu'il a mis le feu dans la direction de la ligne souterraine qui va d'un pavillon à l'autre.

FIN.

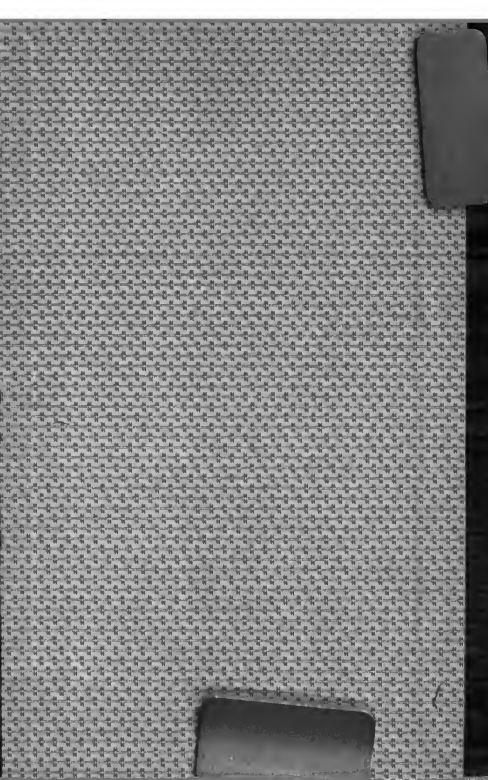












BIBLIO

SC

PL